U d'/of OTTAWA
39003002139094

459 - 1B - 479

Dernières
Lettres de Femmes

DU MÊME AUTEUR

ÉDITION IN-18 JÉSUS

Le Scorpion. 1 volume. 3 50
Chonchette. 1 volume. 3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 volume. 3 50
Cousine Laura. 1 volume. 3 50
La Confession d'un Amant. 1 volume. 3 50
L'Automne d'une Femme. 1 volume. 3 50
Lettres de Femmes. 1 volume. 3 50
Nouvelles Lettres de Femmes. 1 volume. . . 3 50
Les Demi-Vierges. 1 volume. 3 50
Notre Compagne (Provinciales et Parisiennes). 1 vol. 3 50
Le Jardin secret. 1 volume. 3 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

Lettres de Femmes. 1 volume petit in-8°, illustré par Gerbault . . . . . 4 »
Le Moulin de Nazareth. 1 volume in-32, illustré par Myrbach *(Collection Lemerre illustrée)*. . . . . 2 »
Le Mariage de Julienne. 1 volume in-32, illustré par Paul Chabas *(Collection Lemerre illustrée)*. . . . . 2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Le Scorpion. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte *(Petite Bibliothèque littéraire)*. . . . . 6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

D 1972

MARCEL PRÉVOST

Dernières Lettres de Femmes

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII

BIBLIOTECA NAZIONALE

BC
2383
.P.D5
1757
ex. 2

Mon frère Guy

Mon frère Guy

Madame veuve Laroche-Thiébault
à Madame d'Eprun.

Que dit-on à Bourges, ma Colette ? Qu'y fait-on, depuis huit jours que j'en suis partie ? Notre petit groupe d'écervelés et de toquées s'emploie-t-il toujours à scandaliser la province moisie, où le hasard des garnisons et des mariages de convenance l'a réuni ? La brune comtesse de Preuilly vous a-t-elle déniché quelque

nouvelle chanson dix-huitième siècle, bien libertine, et vous l'a-t-elle détaillée de sa bouche pure? La colonelle a-t-elle réussi à mettre à mal le sous-lieutenant Saint-Remi, décent élève de Vaugirard? Nos amis ont-ils toujours avec vous des façons de hussards, et vous, avec eux, des façons de lorette? Folle province! On a beau s'y monter la tête, faire les plus dignes efforts pour se persuader qu'on y mène la vie, c'est toujours Bourges la mélancolique, endormie dans l'ombre de sa cathédrale... J'en avais tellement assez, tellement trop, de notre bonne ville, l'autre soir, que j'ai pris le dernier train pour Paris, sans prévenir personne. Vive la liberté du veuvage! Soyons franche : je n'étais pas chassée seulement par l'ennui. N'avais-je pas commis l'imprudence de promettre, pour le lendemain, un rendez-vous chez moi au capitaine d'Exiles, — mais un rendez-vous... définitif!... Et moi, ces choses-là, de loin, ça me paraît gentil et amusant comme tout; mais le moment venu de s'exécuter : est-ce drôle? plus personne... J'aimerais mieux aller au sermon. Nous sommes toutes un peu comme ça, je crois. Nous

en parlons toujours et nous n'*y* pensons jamais — jamais, sérieusement, du moins.

Donc, me voilà dans mon train, roulant vers Paris, à travers la nuit, et riant comme une petite folle à la pensée que d'Exiles, après s'être parfumé, frisé, et entraîné pour me conquérir, viendrait le lendemain se casser le nez contre la porte de mon hôtel, rue Coursarlon. Je voyais d'ici la mine futée de ma femme de chambre Solange. « Madame m'a priée de dire à M. le capitaine qu'elle était désolée... Madame a été obligée de partir pour Paris, rapport à son frère... des affaires de famille... » Et j'entendais le : « Sacré nom d... » du capitaine, regagnant le quartier.

Il ne fera pas bon à la manœuvre, ces jours-ci, dans la compagnie de M. d'Exiles!...

Solange n'a pas menti tout à fait. C'est bien chez mon frère que je me fis conduire en arrivant à Paris. Guy habite un rez-de-chaussée merveilleux, rue des Écuries-d'Artois, et arrangé!... une femme de goût a passé par là, bien sûr, une ou plusieurs. En quittant Bourges, j'avais griffonné un télégramme : « Attends-moi, ce soir, vers onze

heures. » La demie d'onze heures sonnait quand je pénétrai dans le délicieux rez-de-chaussée. Guy, dans son cabinet de toilette, nouait sa cravate blanche sous l'œil anxieux du valet de chambre.

— Que diable viens-tu faire à Paris, si brusquement ? me dit-il.

— Mon petit Guy, répliquai-je, ne me gronde pas. Je m'assommais à Bourges.

— Il est certain, reprit-il, que Bourges, douze mois par an... Mais tu n'as pas l'intention de descendre ici, je pense ?

— Cette nuit, si... Demain, je chercherai une installation.

Guy était fort embarrassé... Évidemment, mon arrivée dérangeait sa nuit. Mais, comme il est très gentil et qu'il aime bien sa petite cadette, il fit bonne figure.

— Soit ; c'est entendu, on va te préparer ma chambre. Moi, je coucherai... ailleurs... chez un ami... Seulement, je te préviens, ce soir, pour souper, je te lâche.

— Oh ! Guy... moi qui étais si contente... A peine arrivée, tu me laisses toute seule ?...

— Je ne peux pas te garder. Je vais dans une société où les jeunes veuves ne sont pas admises.

Le valet de chambre, discrètement, s'était retiré. Je me rapprochai de Guy et je lui dis en souriant :

— Tu vas souper avec des demoiselles ?

— Précisément.

— Des demoiselles et des messieurs ?

— Un monsieur, seulement. Tu ne le connais pas. Un gentilhomme roumain que j'ai connu à Bucarest... le comte Ildescù.

— Et qui sont les demoiselles ?

— Lucienne d'Argenson, Fanny Love et la belle Cordoba. Tu peux croire que ce n'est pas pour mon plaisir. Elles m'assomment. Mais Ildescù tenait absolument à les connaître. Je les lui sers toutes les trois d'un coup, pour qu'il me fiche la paix après.

— Eh bien... emmène-moi...

Je ne laissai pas à Guy le temps de protester ; je m'assis sur ses genoux et, avec un tas de câlineries, je lui expliquai que j'étais tout à fait comme

Ildescù, moi, que Bourges était encore bien plus navrant que Bucarest, que je mourais d'envie — comme Ildescù — de voir Fanny Love, Lucienne d'Argenson et la belle Cordoba.

— Mais c'est de la folie, voyons! si on te reconnaît...

— Je mettrai une voilette épaisse jusqu'au cabinet particulier... Après, il n'y a pas de danger. Ni ton ami, ni ces demoiselles ne m'ont jamais vue.

— Mais on dira peut-être des choses énormes...

— Bah! je ne suis pas une Agnès... Puis, si on va trop loin, tu m'emmèneras.

Bref, comme l'heure passait et que je ne cédais pas, Guy se laissa persuader. Il fut convenu que je jouerais le rôle d'une petite irrégulière de province, amie de Guy, et faisant ses débuts à Paris.

J'avais dans ma malle une toilette de soir assez élégante; je me parai de mon mieux : Guy me servait de femme de chambre. Mon idée commençait à l'amuser, lui aussi.

— Mâtin, me dit-il quand je fus prête, tu es joliment mieux que ces dindes-là, tout de même.

Ildescù va perdre la tête. Méfie-toi. Il est dangereux!

On soupait chez Joseph; rendez-vous à une heure, — Fanny Love et la belle Cordoba n'étant libres qu'après le théâtre. Le comte Ildescù s'était chargé d'aller quérir chez elle Lucienne d'Argenson. Nous arrivâmes, mon frère Guy et moi, en retard d'un quart d'heure, — les derniers.

Oh! ce coup d'œil, ma Colette! ce triple coup d'œil des trois femmes me jaugeant, me jugeant à la minute où Guy me présenta: « Mademoiselle Renée... de Châtellerault... qui vient se fixer à Paris. » Jamais compliment d'homme ne me flatta davantage que la moue simultanée de ces trois jolis visages (car elles sont ravissantes, ces créatures!) et l'agacement qu'elles ne surent pas cacher à me trouver aussi jolie qu'elles!... Elles se rattrapèrent sur ma toilette; je les entendais s'en moquer, tandis qu'Ildescù, déjà enflammé, me comblait de politesses. De vrai, elles étaient bien mieux mises que moi, et, le croirais-tu? aussi correctement, d'une élégance fine et sobre, parfaite de ton... On se mit à table; je fus placée

entre Ildescù et Mlle d'Argenson. Le souper commença. Je bus coup sur coup deux verres de champagne, et je me sentis aussitôt la conscience à l'aise, décidée à entendre des horreurs.

On parla d'abord de théâtre. Fanny Love et la belle Cordoba nous firent part de leurs impressions sur l'art dramatique contemporain; elles me parurent beaucoup mieux renseignées et à peine plus niaises que les dames de notre aristocratie. Puis, Lucienne d'Argenson se lança dans des aperçus sur le monde, sur la vie des mondains, sur la réduction des revenus : dans vingt ans, déclara-t-elle, il n'y aura plus de gens riches à Paris. Je reconnus cette dernière phrase pour l'avoir entendue plusieurs fois de la femme de notre trésorier général. Guy écoutait tout cela gravement et répondait sur le même ton. Seul, Ildescù commençait à me glisser des bêtises dans l'oreille; et encore, de ces bêtises aux propos ordinaires de M. d'Exiles, du petit Saint-Remi et de tous nos amis, il y a loin! Il se contentait de me parler de mon corsage avec une admiration obstinée; moi, je comparais le contenu de ce corsage à ce que

montraient les trois autres, et j'étais assez fière de la préférence.

— C'est égal, pensais-je, jusqu'à présent, c'est joliment famille, la petite fête! Évidemment, je les gêne. Elles me croient provinciale et sotte. Je m'en vais les mettre à l'aise.

Et, ayant bu un nouveau verre de champagne, je racontai la jolie petite aventure que tu nous as dite l'autre soir, au dîner du colonel, avec tant de succès : tu sais, l'histoire du *confetti révélateur*. Ah! ma Colette! si tu avais vu la tête des trois donzelles! Et l'affectation de ne pas entendre! Et les chuchotements dédaigneux quand j'eus fini! Guy, très rouge, crut devoir m'excuser auprès de sa voisine, Fanny Love : « Vous savez, elle ne sait pas... Plus tard, elle se tiendra mieux... » Mais Ildescù, lui, riait de tout son cœur : « Ah! très drôle!... très drôle! Bien amusant! bien parisien!... Elle est adorable! » Et, tout à coup, je sentis que son genou cherchait à entrer en conversation, sous la table, avec mon genou. Cela me gênait un peu : je n'aime pas qu'un monsieur se permette de telles privautés sans autorisation; mais je me

disais : « Évidemment, la situation veut cela. Si je regimbe, on va deviner que je ne fais pas partie de la corporation. » Ildescù poursuivait donc ses explorations sans trop de résistance, quand tout à coup nous entendîmes l'aigre voix de Fanny Love s'exclamer, en même temps que, de son éventail, elle frappait rudement la main de ce pauvre Guy :

— Dites donc, mon cher! avez-vous bientôt fini d'abîmer ma robe avec vos pieds ? Où croyez-vous donc être ici ? A Châtellerault ?

« A Châtellerault, » — c'était pour moi. Je compris, je battis en retraite, prestement, au vif chagrin d'Ildescù qui roulait ses beaux yeux noirs avec surprise et désolation... Le souper s'acheva à peu près en silence : Lucienne et la belle Cordoba seules entretinrent la conversation; elles parlaient des Mines d'or. Vers deux heures et demie, on descendit. Les trois dames me firent des adieux pincés. On les mit en voiture : Ildescù voulait à toute force m'accompagner.

— Halte-là, mon cher, fit Guy. C'est moi qui emmène Madame.

Pauvre comte roumain! Il avait l'air si mélancolique que je me laissai presser les doigts tant qu'il voulut, dans la poignée de main qu'il me donna.

Quand je fus seule avec Guy dans son coupé, je lui fis une scène.

— Tu ne me feras pas croire que c'est là un de vos soupers ordinaires, ce que vous appelez faire la noce! Tu avais dit à ces trois grues qui j'étais, c'est idiot. Je me serais tant amusée!

Il se défendit vivement :

— Je te donne ma parole que toutes nos petites fêtes ressemblent à celle-ci. De temps en temps, une dispute, une crise de nerfs, voilà ce qu'on y voit de plus divertissant... Autrement, faire la noce, c'est ça... Tu vois comme c'est drôle. Que veux-tu ? il faut bien passer ses soirées.

— Mais, enfin, elles ne sont pas toujours aussi... convenables, ces demoiselles... Je suppose que, dans l'intimité...

— Ah! répliqua Guy en souriant, évidemment, dans l'intimité, c'est autre chose. Mais l'intimité, pour elles, c'est le travail, le travail payé;

elles se gardent bien de travailler pour rien, aux heures de chômage... L'amour, vois-tu, pour ces femmes-là, *c'est leur bureau.*

Il m'a paru que ce mot de mon frère Guy n'était pas sans profondeur... Une fois couchée, je l'ai médité, et je t'assure que mes méditations, ma Colette, furent d'une extrême moralité. Ça ne doit pas être drôle, tu sais, l'amour obligé, avec un Ildescù quelconque à côté de qui l'on a soupé! Pauvres femmes! Dire que nous les envions quelquefois! Comme je les comprends, à bien réfléchir, de jouer aux honnêtes femmes, quand elles se reposent, comme nous jouons aux cocottes, nous autres, dans nos loisirs de provinciales!

Je rentre à Bourges mardi prochain. Annonce-moi à M. d'Exiles. Il est décidément mieux que le Roumain. A propos du Roumain, tu ne sais pas? En ouvrant le *Journal,* ce matin, figure-toi que j'ai cueilli ceci, dans la petite correspondance :

Jeune homme brun et riche, ayant dîné chez Joseph avec

délicieuse personne de Châtellerault, meurt d'envie de la revoir. — I.

« I », c'est Ildescù!

Ainsi, de nous quatre, Fanny Love, Cordoba, d'Argenson et moi, c'est moi qui ai « tombé » le Roumain, moi, l'amateur!

Ah! si nous voulions, ma Colette! nous dont ce n'est pas « le bureau », — comme dit mon frère Guy!

Les Yeux

Les Yeux

Mlle Antoinette Legrand
à Monsieur le vicomte Hervé de Laverrière.

Je me doute bien, monsieur Hervé, en vous écrivant, que mon nom au bas de cette lettre ne vous dira rien, ne vous rappellera rien... Il doit vous arriver tant d'aventures! Même j'ai tort d'appeler une aventure ce qui s'est passé entre nous... Pour vous, ce n'est rien du tout; vous avez oublié, la minute d'après, cette petite jeune fille en noir, que

vous avez suivie, un soir... le 18 mai dernier, depuis le coin de la rue Boissy-d'Anglas jusqu'à la place des Pyramides... Vous ne vous souvenez pas? Là, vous m'avez parlé et nous avons fait route ensemble, jusqu'à la rue Montorgueil, tout près de chez moi... Vous étiez en habit et en cravate blanche, avec des souliers vernis et un macferlane noir doublé de satin. Oh! Je me rappelle tout, moi! Ça me semblait si drôle, si joli, d'être avec vous, dans la rue, causant comme si nous nous connaissions! J'avais honte et j'étais contente. Je pensais : « Puisqu'il marche à côté de moi devant tout le monde, quand il fait encore un peu jour, c'est que vraiment il ne me trouve pas laide, ni trop mal habillée... » Et quand vous m'avez eu quittée, après m'avoir si fort embrassée sous cette grande porte (nous étions fous, vraiment!), j'ai bien compris que malgré ce que j'avais dit, j'irais quand même au rendez-vous que vous me donniez pour le surlendemain soir, dans l'appartement de la rue de la Terrasse. Oh! vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que j'ai remué dans ma tête et dans mon cœur, le temps qui a suivi...

Quand je vous disais, pendant notre bout de promenade, que je n'avais pas de *connaissance,* que je n'avais jamais fauté ni eu envie de fauter, vous riiez gentiment sous votre moustache, vous vous arrêtiez pour me regarder dans les yeux, vous disiez : « Sage ? Tout à fait ? Une petite Parisienne comme vous ? Avec ces yeux, et cette bouche-là ?... Sage à dix-neuf ans ?... » Et je voyais que vous ne me croyiez qu'à moitié. Eh bien ! c'était la vérité vraie : je vous le jure encore, et vous me croiriez, pour sûr, si vous étiez près de moi en ce moment : un moment où on n'a pas envie de plaisanter, ni de mentir, allez ! Ah ! monsieur Hervé, je suis bien mal. Moi, qui m'étais si bien portée, tout le printemps et tout l'été ! Je me croyais tout à fait guérie. Voilà qu'aux premiers froids, la bronchite m'a reprise... Il faut vous dire que je n'ai jamais été très forte... Et puis, dans notre métier, c'est terrible pour les poitrines délicates... On essaye coup sur coup une fourrure et un corsage décolleté, avec des chaleurs terribles de calorifère et des portes qu'on vous ouvre brusquement, dans le dos... Et tout le temps debout, à tourner et re-

tourner comme un vrai mannequin — qu'on nous appelle, du reste!... Mais je ne veux pas vous écrire des choses tristes. Je ne suis pas fâchée contre vous, du tout, du tout... J'ai seulement quelque chose à vous demander qui me ferait bien plaisir; vous ne me refuserez pas quand vous aurez lu toute ma lettre.

Donc, le soir qui avait été convenu (j'avait dit: Non! non!... mais vous aviez bien compris que cela voulait dire oui tout de même), j'ai quitté l'atelier une heure plus tôt que d'habitude, et vite j'ai couru à la maison faire ma toilette. J'ai dit à ma sœur aînée que j'allais au théâtre avec des amies. Elle me sait si sérieuse, qu'elle n'a pas eu d'idées. Je vous assure que j'étais mignonne, quand je suis arrivée au coin de la rue de la Terrasse, où je devais vous attendre, sur les neuf heures. Je n'avais plus ma petite robe noire; j'avais un joli costume tailleur en alpaga bleu, copié sur un modèle qu'on a fait à la maison pour une princesse anglaise, s'il vous plaît! Et j'arrivais si contente de vous revoir, que je ne me sentais

presque pas de remords... Je vous assure... (j'y ai réfléchi depuis, et de sang-froid), vous auriez fait de moi tout ce que vous auriez voulu. Nous autres, n'est-ce pas? on sait bien qu'on ne peut pas être sage toute la vie ; c'est une grande chance si on arrive à se marier avec celui qui vous a fait fauter. Vous comprenez, monsieur Hervé, que je ne pensais pas que vous m'épouseriez après : je savais que vous vous lasseriez de moi et que vous me quitteriez dans pas bien longtemps pour vous marier avec une demoiselle riche ; cela ne faisait rien, j'étais contente tout de même de penser que vous m'aimeriez un petit bout de temps et que je serais à vous sans avoir jamais été à personne, comme si vous étiez mon mari. Vous me plaisiez tant! Vous ne vous imaginiez pas l'impression que vous m'aviez faite. Et nous en voyons pourtant, chez nous, des messieurs élégants, qui viennent accompagner leur dame ou leur amie à l'essayage! Mais il n'y en a pas un qui ait vos moustaches, vos jolies dents et vos yeux... surtout vos yeux. Tandis que j'attendais au coin de la rue de la Terrasse, je pensais à vos

yeux, tenez, et je me disais que tout à l'heure, quand nous serions seuls dans la chambre, si j'osais, je les embrasserais fort, fort, vos yeux!...

J'ai attendu une heure, deux heures... j'ai attendu jusqu'à plus de minuit, guettant le coin de l'avenue de Villiers et du boulevard, si bien que les gens me prenaient sans doute pour ce que je ne suis pas. Il y avait des messieurs qui s'approchaient de moi et qui me disaient de vilaines choses, et je ne savais pas comment faire pour les éviter, parce que je n'osais pas m'éloigner de peur de vous manquer. Enfin, quand il a été minuit et demi sonné, que le bureau des omnibus a fermé, je me suis décidée à rentrer, pour ne pas inquiéter ma sœur.

J'avais le cœur gros, monsieur Hervé, et je vous assure que, dans mon lit, je n'ai guère dormi et que j'ai beaucoup pleuré. J'avais beau me raisonner, me dire : « Il a été empêché, par sa famille ou par des affaires... et il ne pouvait pas me prévenir, puisqu'il ne sait pas mon adresse... » — j'étais honteuse tout de même d'avoir été toute

seule à ce rendez-vous... Je pensais : « S'il avait eu fort envie de moi, il aurait trouvé tout de même le moyen de s'échapper et de me rejoindre. » On a beau être sage, on voit bien comment sont les hommes quand ils ont une femme en tête... Enfin, j'avais du chagrin surtout parce que je ne savais plus comment nous nous retrouverions. Je ne vous avais pas dit mon adresse; moi, je connaissais votre nom et votre cercle, mais je n'aurais jamais osé vous écrire. Après des réflexions, j'ai pensé que si vous teniez un peu à moi, vous arriveriez à me retrouver, puisque vous saviez où est mon travail et à quelle heure je sors...

Et pendant des semaines, monsieur Guy, j'ai traîné tous les soirs devant la porte de la maison, guettant si je ne vous voyais pas venir, et tout doucement j'ai remonté la rue de Rivoli, j'ai pris soigneusement le chemin que nous avions fait ensemble... Jamais je ne vous ai rencontré. C'était clair, vous ne pensiez plus à moi, — je n'avais qu'à vous oublier, n'est-ce pas? C'est ce que je me disais; — mais je ne pouvais pas! Plus

le temps passait, plus je pensais à vous, plus j'avais de chagrin. Le premier soir, je vous avais trouvé gentil, j'avais eu un fort plaisir quand vous m'aviez embrassée sous la porte cochère. Maintenant, à force de désirer vous voir sans y parvenir, j'avais un tel besoin de vous que je comprenais bien que je vous aimais. Ce serait mal de rire de ce que je vous dis là, monsieur Hervé. Dans votre monde, on est distrait par tant d'amusements que peut-être on n'a pas trop le temps d'écouter son cœur. Nous autres, nous n'avons que l'atelier et un chez-nous qui n'est jamais bien amusant; quand on va au théâtre, le soir, c'est une grande affaire... Alors, dans le jour, pendant qu'on essaye des chemisettes et des manteaux, ou la nuit dans son lit, quand on ne dort pas, on a le temps de se faire du mauvais sang en pensant à un homme. J'ai tellement pensé à vous, moi, que j'ai perdu le goût de tout. Avant, j'étais gaie, je me contentais de ma vie, j'avais confiance dans l'avenir sans trop savoir pourquoi. A présent, je ne désirais plus rien, je ne mangeais plus, je n'avais plus de sommeil. Croiriez-vous que pendant toute la der-

nière quinzaine du mois de juin, j'ai été vous guetter tous les soirs sur le trottoir, en face de votre cercle ? Je vous ai vu huit fois, monsieur Hervé : mais jamais je n'ai pu vous parler; vous ne sortiez guère seul, ou alors vous montiez tout de suite dans votre voiture... Puis, je tremblais si fort que je n'aurais pas pu, je crois, marcher ni parler.

A la fin de juin, vous êtes parti pour la campagne. Je l'ai vu dans le *Gaulois,* qu'on reçoit chez mon patron : « M. le vicomte Hervé de Laverrière, au château d'Estussan (Vendée). » Pendant votre absence, j'ai été plus tranquille, figurez-vous! Je savais que vous n'étiez pas dans Paris, qu'il n'y avait pas moyen de vous voir. Je me disais : « Il reviendra à l'automne; nous ne sommes pas bien vieux, ni l'un ni l'autre : ce serait vraiment étonnant si on ne se rencontrait plus jamais. » Et j'avais raison, car je vous ai rencontré le lendemain de votre retour à Paris. Je vais vous raconter comment; il ne faudra pas m'en vouloir, monsieur Hervé, car j'ai eu beaucoup de chagrin.

Voilà. Le journal m'avait encore appris que

vous rentriez à Paris, avec quantité d'autres personnes qui ont des châteaux. Moi, j'ai recommencé ma faction en face de votre cercle, sur le coup de neuf heures et demie. Il y avait un sort sur nous deux, pour sûr; à peine j'étais là depuis trois minutes, qu'une voiture de maître s'est arrêtée devant le cercle : dans la voiture, j'ai vu une dame. Un petit chasseur est venu lui parler à la portière et tout de suite est rentré dans le cercle en courant. Cela ne vous fera pas de peine, monsieur Hervé, si je vous dis que je ne trouve pas cette dame bien jolie ni bien jeune, et que sa toilette aussi n'est pas de celles que nous faisons pour les femmes comme il faut? Enfin, vous êtes vite venu la rejoindre; avant de monter dans son coupé, vous avez dit au cocher : « Rue de la Terrasse! » Ça m'a donné un coup dans le cœur. Dame! vous m'aviez dit : « J'ai là un appartement qui ne sert qu'à ça!... » Alors, je savais bien ce qui allait se passer...

Est-ce bête? jusqu'à ce soir-là, je n'avais pas été jalouse. Je ne sais pas pourquoi, par exemple! J'aurais dû me douter que vous ne viviez pas

comme un petit saint... Mais d'avoir vu la personne, de connaître l'endroit... Oh! cela m'a fait si mal, si mal! Je ne sais plus comment j'ai regagné la maison... Je me suis mise au lit, tout de suite... Est-ce que j'avais eu froid, ou bien est-ce l'émotion que j'avais eue? J'ai été saisie par la fièvre au milieu de la nuit, et je me suis senti la gorge prise, et j'ai toussé... tant et tant que voilà un mois passé au lit et que je ne me suis pas relevée, et que j'ai peur de ne plus me relever du tout.

Vous comprenez bien, monsieur Hervé, que je ne vous accuse pas de ma maladie... Je n'ai jamais été très forte de la poitrine; tous les hivers, je tousse, et ce qui m'arrive à présent me serait probablement arrivé un jour ou l'autre. Enfin, ça a peut-être tout de même marché un peu plus vite à cause de vous, sans qu'il y ait eu mauvaise volonté de votre part. Alors, comme ça n'est pas gai, n'est-ce pas, de s'en aller à vingt ans, sans avoir jamais eu beaucoup de bonheur, je voudrais vous demander une chose qui me ferait grand, grand plaisir et qui ne vous coûtera qu'une petite

peine. Ce serait de venir me dire adieu chez moi, puisque je ne puis plus aller chez vous, moi. Oh! vous n'aurez pas d'ennuis : vous n'aurez à parler à personne qu'à moi. Trois étages à monter au 15 de la rue Montorgueil; sonner, et demander Mlle Antoinette Legrand à ma sœur, qui vous ouvrira. On nous laissera seuls... Je suis devenue bien maigre, de corps : mais vous ne verrez que ma figure, qui est encore mignonne, presque comme autrefois, il me semble. Vous me parlerez; je vous regarderai, j'entendrai votre voix... Et il me semble que je m'en irai plus contente si vous me permettez d'embrasser vos yeux.

Mon Romancier

Mon Romancier

Madame Hautmont à Monsieur Pierre Delestang, homme de lettres.

Vous voilà bien content, mon pauvre Pierre, parce que vous m'avez écrit ce vilain billet? Des pensées fielleuses habillées en phrases de roman, de l'injure « rosse » et littéraire comme celles que vous vous distribuez entre confrères dans les journaux, c'est la vengeance de votre amour-propre offensé, même quand l'offenseur involontaire est une femme que

vous prétendez aimer! Quels sales petits coins il y a dans vos âmes, messieurs les célèbres! N'importe. Je me moque de votre billet, de vos sous-entendus, de vos insolences et de votre littérature. Malgré la célébrité, le talent, les grandes façons et les petites phrases acerbes, vous êtes un enfant qu'il faut gronder et pas trop durement encore, parce qu'il est nerveux et qu'il aurait des crises. Allons, venez qu'on vous gronde, méchant romancier!

De quel crime suis-je coupable à votre endroit, s'il vous plaît? J'aperçois bien une étourderie, vénielle entre toutes, qui fut de brouiller deux enveloppes, de vous adresser une lettre destinée au capitaine Lartigues, tandis que celui-ci recevait un mot fort gracieux, le remerciant d'avoir été « si brillant à mon dernier dîner ». Il n'y a vu que du feu, lui. Il a accepté le remerciement et il en a été bien aise. Il m'a répondu naïvement : « C'est singulier; il me semble que je suis comme cela toutes les fois!... » Cher garçon! La perspicacité n'est pas sa dominante... Vous, psycho-

logue professionnel, vous avez tout de suite flairé la méprise... Je conviens que mon autre lettre était un peu trop... caressante... et je rougis un peu, mon ami, à penser que vous lûtes ces tendresses qui n'étaient point pour vous... Mais qu'y faire? L'amour n'est pas un sage compteur de syllabes, un méthodique peseur d'épithètes : et puisque le hasard vous l'a révélé, j'aime mieux vous l'avouer franchement : je suis fort amoureuse du capitaine Lartigues.

Amoureuse! Voilà le mot lâché : j'ai confessé mon crime. Donc, je ne suis pas une honnête femme; donc, je mérite les petites incises cinglantes et sanglantes dont vous m'avez criblée, en me renvoyant la lettre égarée. Très réussi, vraiment, votre billet... Une femme qui reçoit cela d'un ami, si elle a un peu de cœur, sentira, vers la dernière ligne, des larmes lui piquer les yeux, malgré elle, comme lorsqu'on se pince un doigt dans un tiroir... J'ai joint le précieux autographe à ceux que, déjà, je possédais de vous; et, avant d'enfermer le paquet, je me suis attardée à relire

ceux-ci, ceux de la veille, ceux d'avant la méprise. Cette lecture me fut très salutaire. S'il restait quelques larmes au coin de mes yeux, je vous assure qu'elles ont vite séché; je n'avais pas fini de relire votre correspondance du mois dernier, que je riais aux éclats, toute seule... Savez-vous pourquoi? C'est que vos lettres du mois dernier me demandaient avec persistance, en des termes d'où la littérature n'excluait point l'impudence, d'être pour vous ce que je suis, à votre dégoût profond, pour M. Lartigues. Mais oui, mon romancier! vous me proposiez tout uniment, et constamment, d'être votre maîtresse, et pour m'y inciter, vous ne vous adressiez point à mon cœur. Vous cherchiez à me séduire par l'espoir de joies libertines que le mariage ne connaît point. Vous vous vantiez — oh! de quelle discrète et spirituelle façon! — de n'être pas un amant ordinaire, borné à ces grossières façons qui sont à la portée du moindre capitaine. Vous saviez (disiez-vous) les mystérieuses incantations par où l'amant envoûte le cerveau et l'âme même de l'aimée, lui fait vivre mille amours en un seul, et se transforme lui-même en

mille amants. Si j'ose m'exprimer si bassement à propos de vos mérites, mon pauvre Pierre, vous « faisiez l'article » non sans adresse... Je suis convaincue, d'ailleurs, que la réclame n'était point mensongère, et que vous devez être effectivement ce que vous annoncez : un artiste de l'amour. Avouez, dès lors, qu'il est plaisant de vous voir tout d'un coup devenu moraliste amer, contempteur de mes faiblesses de femme parce que M. Lartigues reçoit de moi ce que vous réclamez avec tant d'insistance...

J'entends bien vos raisons. — M. Lartigues n'est pas un grand homme. Ce n'est même pas un homme intelligent. Qu'y puis-je? Il aurait votre esprit et votre génie qu'il ne me plairait pas moins, certes; mais votre génie et votre esprit, que je goûte si fort, ne me plaisent point de la même façon que M. Lartigues. Pourquoi vous fâcher? Rien n'est blessant dans ce que je dis là. Ce qui blesse le bon sens et la raison, c'est l'erreur où vous êtes presque tous, les artistes : qu'on doit être amoureux de vous parce qu'on

est femme et qu'on vous admire. Eh bien! non! cent fois non! nous ne sommes pas obligées à ces conséquences extrêmes de notre admiration. Nous faisons spontanément le départ entre vos mérites et vos... charmes; quelque chose de plus fort que notre vouloir nous prescrit l'usage des uns et des autres. Je sais bien que la thèse n'est pas générale: quelques toquées de notre monde n'ont de répit que quand elles ont vu pâmer dans leurs bras les cinq Académies. Mais sont-elles vraiment, celles-ci, des conquêtes enviables? Elles ouvrent leur lit à votre signature comme une autre son éventail ou son album... Une femme de tempérament et de cerveau rassis n'a point les sens à l'envers, pour l'auteur, parce qu'elle lit un beau livre, écoute de rare musique ou regarde une toile de maître. Elle devient amoureuse d'un homme hors de toute raison de *snobisme* et d'actualité. Elle aime le capitaine Lartigues, simplement parce que l'extérieur de ce militaire, sa voix, ses façons, son caractère, la séduisent, parce qu'il se présente à propos dans sa vie, à une heure où l'affection du mari se dérobe; elle l'aime, parce

que, je ne sais comment, ce courtisan, d'esprit ordinaire, sait persuader qu'il aime passionnément. Et ayant commis cette faute unique, elle veut qu'elle soit unique tout le long de la vie; elle essaye, par une fidélité rigoureuse, de se faire oublier à soi-même qu'elle n'est plus ce que la société appelle une honnête femme.

Devra-t-elle, pour cela, refuser la société d'un homme célèbre, comme le romancier Pierre Delestang, même s'il la courtise? Vous répondez hardiment : Oui. Et vous entonnez une diatribe contre la duplicité des femmes qui laissent les pauvres cœurs d'hommes s'enlizer dans l'espoir, et désirer jusqu'à la souffrance ce qui ne leur appartiendra jamais. Voyons, mon bon Pierre, avant toutes choses, sommes-nous dans la vie ou dans le roman ? Si c'est dans le roman, je vous laisse parler : vous me décrirez vos souffrances et ma duplicité de telle façon que je n'aurai rien à reprendre ni à répondre. Si c'est dans la vie, je vous arrête tout de suite. Votre cœur n'a pas souffert un instant, cher. Votre amour-propre

s'est irrité, tout simplement, qu'un autre réussît où vous aviez échoué, et surtout (car, au fond, ce pauvre Lartigues ne vous tourmente guère), surtout que votre célébrité ne fût pas une raison suffisante pour triompher de moi. Voilà le vrai point douloureux : un point de vanité littéraire. Vos victimes féminines dans le monde vous sont agréables par littérature; il vous en faut autant, plus qu'à votre concurrent X..., de même qu'il faut plus d'éditions à vos romans, plus de représentations à vos pièces. Don Juan de lettres, vous afficheriez volontiers à côté du nom de votre dernière Elvire : *Deuxième mille.*

Au fond, vous avez raison, puisque ces dames se donnent à vous par littérature : vos bonnes fortunes mondaines sont une très équitable mesure de votre succès de romancier. Mais quand le hasard vous met en présence d'une femme qui ne confond pas l'admiration artistique avec le besoin de libertinage, qui peut admirer un livre sans rêver aussitôt à la chambre à coucher de l'auteur, le raisonnement de votre vanité littéraire est en défaut. La vanité ne devrait pas souffrir de cette

indifférence, qui ne la vise point. Apprenez ceci, monsieur : Aucune des belles amies qui vous prouvèrent par gestes leur admiration n'admire plus que moi *mon romancier*. Seulement, moi, j'aime mieux vous admirer assise dans un fauteuil. Je n'ai pas l'admiration horizontale.

Voilà qui est clair, n'est-ce pas? Si vous êtes vraiment homme d'esprit, vous viendrez, ce soir même, vous traîner à mes pieds pour obtenir votre pardon. Pour rendre cette démarche plus aisée à la chère petite vanité, faites-lui part d'une bonne nouvelle : On commence à publier que vous êtes mon amant. La chose m'a été obligeamment rapportée par quelques amies à moi, et j'ai compris que les démentis ne serviraient de rien. Soyez donc satisfait, mon romancier : voilà une édition nouvelle à ajouter aux *mille e tre*. Il est vrai que c'est une édition fictive; mais on me dit que les romanciers n'y répugnent pas?

. . . . . .

L'Adjudant

L'Adjudant

Madame Vittoria Lanciani
à M. Georges Brianchot.

Vous m'avez écrit onze fois, monsieur, depuis que je donne des représentations dans votre ville. La première lettre me disait, ou à peu près : « Je serai, ce soir, au troisième rang des fauteuils d'orchestre, à droite. Vous me reconnaîtrez à mon uniforme d'adjudant d'artillerie et à la rose rouge attachée à une boutonnière de mon dolman... Celui qui

vous adore en silence... » Je vous ai vu, en effet; je ne dirai pas que je vous ai regardé très attentivement, — les distractions sont dangereuses, en scène; mais, enfin, j'ai constaté qu'il y avait un petit sous-officier, très jeune et très gentil, assis à la place annoncée, avec une belle rose pourpre en manière de décoration... Le lendemain, comme j'arrivais au théâtre pour répéter, on me remit une nouvelle lettre signée de vous. Quatre pages serrées, cette fois, d'une des plus belles écritures que j'aie lues de ma vie. Vous souffriez cruellement à m'aimer de loin, disiez-vous; il vous fallait me voir, me parler, passer de temps en temps quelques minutes près de moi... et rien de plus... Oh! vous me juriez votre foi de soldat qu'il ne vous fallait rien de plus pour être le plus heureux des adjudants français. Je suis sûre, monsieur, que vous m'avez jugée bien méchante ou bien mal élevée, pour n'avoir pas répondu une ligne à vos quatre pages... Que voulez-vous! j'en ai tant reçu, tant reçu, de ces billets de passion qui traduisent à l'ordinaire cette pensée du signataire : « On raconte que cette chanteuse

est capable de coups de tête... Je suis jeune et pas riche... Qu'est-ce que je risque ? Essayons !... » Je n'ai pas répondu... Alors, vous m'avez écrit tous les jours... Il devait s'exhaler un peu de vraie fièvre de ces lettres quotidiennes, puisque, au lieu de m'en servir pour essayer mes fers, je les lisais d'un bout à l'autre. Elles devenaient moins respectueuses et plus ardentes chaque fois... Vous commenciez à me laisser entendre que vous saviez bien pourquoi l'on ne vous accueillait pas. « Un adjudant d'artillerie, ce n'est pas grand'chose, bien sûr... et ça n'est pas riche... » Vous ajoutiez pourtant que vous méritiez mieux, que vous étiez d'une famille de la campagne, mais d'une bonne famille et non sans quelque bien... que vous seriez percepteur un jour, ce qui est une jolie position, à moins que je ne préférasse vous voir rester au service et devenir officier. Que répondre à cela, je vous le demande ! Une seule réponse était possible, n'est-ce pas : elle eût tenu dans ces cinq mots : « Je vous attends ce soir... » Mais je ne voulais pas, — je ne pouvais pas vous répondre cela : je tâcherai de vous expliquer pourquoi, tout

à l'heure. Dès lors, votre opinion a été fixée sur mon compte, et il vous a paru subitement qu'avec une femme comme moi, montrer trop de passion sincère était par trop naïf. Vous avez mis dans une enveloppe cinq billets de mille francs... (Oh ! ces cinq billets bleus ! Je vous assure qu'une sueur froide m'a mouillé la racine des cheveux quand je les ai vus, quand j'ai su qu'ils venaient de vous !) Avec les cinq mille francs, il y avait seulement ces quelques lignes sur un morceau de papier : « L'adjudant Brianchot désire coucher, demain soir, avec Mme Lanciani... Réponse, s. v. p. » La réponse fut tout simplement le renvoi immédiat de vos cinq billets de mille francs. Comme vous êtes un brave cœur, vous avez compris tout de suite que vous aviez fait une laide chose en insultant, — pas une honnête femme, peut-être, — mais une femme sur qui vous n'aviez aucun droit... J'y ai gagné la plus touchante de vos lettres, la dernière, où vous me demandez pardon. Pourquoi, mon Dieu ! vous êtes-vous avisé de la terminer par une menace ? « C'est bien, dites-vous. Je vois que vous ne m'aimerez jamais, et même vous allez me haïr

maintenant que je vous ai offensée. Je sais ce qui me reste à faire. Je vais attendre jusqu'à demain soir. Si, demain soir, je n'ai pas reçu de vous une lettre m'annonçant que vous consentez à m'appartenir, mardi je ne serai plus qu'un cadavre. Adieu, madame! Oubliez l'adjudant Brianchot et soyez heureuse! »

Mon Dieu! je sais bien que ces phrases-là s'écrivent, souvent, sans qu'on ait la moindre envie de les mettre en action. Tout de même, certaines fois... Ah! l'horrible pensée!... Vous êtes un agité, vous; j'ai lu vos lettres, je vous ai vu si nerveux, si pâle, dans votre fauteuil d'orchestre, tant de soirs!... Et puis les cinq mille francs, cette somme énorme pour un soldat, que vous vous étiez procurée, Dieu sait comment!... Tout cela m'a troublée. J'ai pris peur. Votre menace aura eu son effet. Cette fois, je vous réponds.

Vous demandez « que je vous appartienne »; vous y tenez plus qu'à la vie. Bien sûr, mon pauvre enfant, je ne puis pas vous en vouloir de me juger de votre goût : j'en suis flattée, même; et vous,

n'allez pas croire que vous me déplaisiez. Je vous trouve très gentil au contraire, et je suis certaine que vous devez faire beaucoup de conquêtes. Voilà pour calmer, je suppose, l'amour-propre d'un bel adjudant? Maintenant, ce désir que je vous inspire, songez que, depuis vingt-cinq ans de théâtre, bon nombre d'hommes, jeunes ou vieux, beaux ou vilains, pauvres ou riches, m'en ont fait part tous les soirs, sans compter les après-midi et les nuits... et ne m'en veuillez pas, si je suis arrivée à le considérer, le désir masculin, comme une offrande sans rareté, presque sans valeur, comme l'effet nécessaire de ma présence et de ma réputation... Je sais que telle autre artiste, à ma place, aurait suscité juste les mêmes envies... Ah! je vous le jure, tout cela ne paraît guère tentant, ni même guère propre à la longue. Surtout quand on vieillit, — ce qui est mon cas : j'ai un fils de dix-neuf ans! — cela finit par ressembler au contraire d'un hommage...

Vous répondez : « Moi, je vous aime avec mon cœur, — je souffre affreusement; j'aime mieux mourir... » N'empêche que si j'avais « couché

avec vous » pour cinq mille francs, vous vous seriez estimé satisfait; vous n'auriez plus pensé à vous tuer... Et que si « je vous appartenais » ce soir, vous me permettriez bien de partir demain avec ma tournée pour la Belgique. Je le connais trop, ce prurit de possession qui dévore certains hommes pour une femme de théâtre... Il la leur faut, une fois, et puis après, ils sont contents, peu leur importe à qui elle sera, ce qu'elle deviendra. — Non ? ce n'est pas votre cas ? Un instant de plaisir ne vous calmerait pas ?... Alors, mon enfant, il ne faut même pas que je vous donne cet instant : et je puis bien vous le dire, au fond, c'est la peur d'être sérieusement aimée par vous qui me fait refuser même de vous recevoir. Je ne joue pas la pudeur, croyez-moi... Toutes les folies de la plus folle jeunesse et toutes les tristes nécessités de mon métier m'ont traînée dans assez de bras pour que je puisse me donner à vous, sans m'estimer moins après qu'avant. Cela vous fait mal, ce que je vous dis là ? Tant mieux, vous allez guérir, par ce mal... Je ne veux pas que vous m'aimiez. Vous ne devez aimer, à votre âge, qu'une jeune maî-

tresse bien à vous, ou la femme que vous épouserez. Si vous laissez votre cœur se prendre pour moi, quel avenir sera le vôtre? Je ne saurais passer ma vie dans votre garnison, moi... Alors, me suivre? Quitter le service? Devenir acteur, ou pis, l'ami de cœur de l'actrice, qui l'accompagne dans ses tournées. Vous vous révoltez?... Cependant, c'est cela qui vous attend, mon ami, je vous défie de me démentir. Et moi, dites ce qui m'attendrait, si je vous emportais ainsi dans mes bagages, comme je l'ai vu faire, hélas! à de malheureuses artistes de mon âge, pour de jeunes hommes qui ne vous valaient pas? Je ne m'illusionne pas. Après quelques jours de folie, vous vous apercevriez que vous avez tout sacrifié à... (je dis le mot comme je le pense, comme je me le dis à moi-même, chaque matin), à une vieille femme... Vieille femme, oui, vieille, entendez-vous? J'ai été assez belle, autrefois, pour m'avouer aujourd'hui que c'est fini d'être belle. Conservez au fond de vos yeux, mon enfant, l'image de Marguerite et de Mireille, telle que la transformaient pour vous le fard, les costumes, le prestige des

lumières et de la musique. Je pleurerais de la désillusion qui vous angoisserait si vous me voyiez telle que je suis en réalité, telle que *mes cinquante ans* m'ont faite... Maintenant, supposez que la désillusion vous vînt seulement après m'avoir possédée... Si je me mettais à vous aimer, moi, au moment où vous n'auriez plus que l'envie de me laisser et de m'oublier? Non, voyez-vous, il ne faut pas, quand on a mon âge, risquer ces aventures-là. D'être, quoique cinquantenaire, la maîtresse d'un vieux banquier ou d'un fêtard, cela rentre dans mon métier et le cœur n'y risque rien. Mais je ne veux pas de jeune passion sincère à mon âge : je n'ai rien à donner en échange; je n'ai plus de quoi la retenir.

Comprenez-vous que c'est pour votre bien, et qu'il ne me pèserait guère, en somme, de m'offrir un joli adjudant pour une nuit?... J'y ai pensé, un instant : cela coûtait moins à ma paresse que d'écrire cette longue lettre. Et puis, j'ai réfléchi; j'ai compris que je pouvais vous donner, en échange des heures de fièvre où vous avez rêvé à moi, mieux que les caresses d'une femme sur le

retour. Vous trouverez sous cette enveloppe mon portrait fait il y a quinze ans environ, quand j'étais encore, même pour mon amant, la jolie femme que je vous apparais au théâtre. Gardez-le; c'est une preuve que je n'ai pas dédaigné l'amour du petit adjudant à la rose rouge; un mot, tracé sur le revers, en témoignera aussi... Allons, mon enfant, du courage! Il m'en faut bien, à moi, pour vous parler de moi-même comme je viens de le faire... Et, si vous désirez savoir ce qui m'a donné ce courage, je vais vous le dire. Tout à l'heure, quand j'ai reçu cette lettre où vous parliez de vous tuer, j'ai pensé à mon garçon, à ce grand garçon qui va sortir du collège, qui va faire son service, lui aussi... Je l'ai imaginé militaire, comme vous, dans une ville de province, se toquant d'une chanteuse qui passe... Se tuer pour ça, mon Dieu, ou déserter, voler, gâcher sa vie!... J'espère que le bon Dieu l'en préservera, pour me payer de vous en sauver aujourd'hui. Fou! tendez-moi vos joues que j'y mette deux gros baisers, — comme ceux que vous donne votre maman.

Bon Cœur

Bon Cœur

Rue Rembrandt, au premier étage d'un gracieux hôtel, proche du parc Monceau, voici le tableau qu'éclaire, vers onze heures du matin, le soleil calmé des derniers jours de septembre :

M. Lambert-Desnoyers, directeur de la Compagnie des Voies Navigables, en chemise de nuit et en pantalon d'intérieur, dépouille un volumineux courrier, assis à un tout petit bureau, genre Morris, comme tout l'ameublement de la chambre. Cette chambre, très vaste, ne contient qu'un seul lit, où Mlle Nina Ninon, des Bouffes, étire présentement ses bras blonds pour chasser les dernières fumées du sommeil.

Mlle Nina Ninon a vingt-cinq ans; M. Lambert-Desnoyers, à peu près le double. Mais celui-ci défend habilement les apparences, grâce aux progrès de la chimie moderne.

Quand Mlle Nina Ninon s'est bien étirée, elle saute en bas du lit, disparaît pendant quelques minutes dans son cabinet de toilette,

et revient, emmitouflée dans les dentelles d'une matinée, tendre son museau frais à la moustache du liseur.
La conversation s'engage.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Qu'est-ce que c'est que cette écriture violette? Une femme?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Justement. *(Il continue à lire.)*

MADEMOISELLE NINA NINON, *croisant les bras, attitude digne qui joue assez bien la jalousie.*

Et tu as le toupet de lire des lettres de femme chez moi, devant moi? Donne-moi cette lettre.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS, *calme.*

Tu y tiens beaucoup?

MADEMOISELLE NINA NINON.

Donne-moi cette lettre.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Je te ferai observer que je ne te demande ja-

mais aucun compte de ta correspondance personnelle.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Ce n'est pas la même chose. Je ne reçois pas de lettres de femmes, moi. *(Impérieusement.)* Allons! Donne vite.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS, *donnant la lettre.*

Voilà. *(Il regarde, avec un sourire d'ironie légère, Mlle Nina Ninon qui lit à demi-voix.)*

MADEMOISELLE NINA NINON, *interrompant de temps en temps sa lecture par des réflexions.*

« Mon chéri... *(Elle pousse un oh!... scandalisé.)* mon chéri... j'ai bien pensé à toi tous ces jours-ci, je t'ai plaint de tout mon cœur d'être forcé de rester à Paris *(Tu sais, ne te gêne pas? tu peux t'en aller, si tu t'ennuies...)* mn... mn.... d'être forcé de rester à Paris. Nous avons ici un temps délicieux... *(Où ça, ici? Ah! Houlgate, villa des Œillets...)* mn... mn... et nous n'avons pas laissé passer une après-midi sans faire quelque belle promenade. C'est égal, malgré cette jolie fin de saison, je serais bien triste loin de toi, si je

n'avais pas les petits auprès de moi... *(Comment, les petits ? Tiens, que je suis bête !... C'est de ta femme !)* Louisette a été un peu souffrante avant-hier : je crois qu'elle s'était donné trop de mouvement sur le sable : elle met une ardeur extraordinaire à tout ce qu'elle fait *(Ce n'est pas comme son père !)* ... et puis après, elle est abattue, elle a la fièvre. Quant à Maxime, il est superbe; il se bat avec tous les petits garçons de la plage, et presque toujours il s'en tire victorieusement : mais tu n'imagines pas dans quel état il met ses costumes! »

(Mlle Nina Ninon continue sa lecture très sérieusement, sans s'interrompre.)

« ... Presque tous nos amis sont partis; il n'y a plus que les Boué, qui me sont bien précieux. Fræulein m'apprend l'allemand, pour occuper les moments de loisir que me laissent les enfants. Enfin, je ne trouverais pas les journées trop longues si je recevais plus souvent de tes nouvelles. Je ne te fais pas de reproches, mon chéri, mais, vraiment, je suis parfois un peu inquiète quand tu laisses passer une semaine sans m'écrire. Tâche

de dérober quelques instants à tes travaux, si tu n'es pas trop fatigué, pour jeter deux mots sur le papier : deux mots seulement, qui me disent que tu vas bien et que tu m'aimes.

« Moi, je continuerai à t'écrire tous les jours, regrettant seulement que mes lettres ne soient pas plus intéressantes ni plus variées. C'est un peu la faute de ma vie, qui est bien paisible, ici.

« A bientôt, mon chéri, je l'espère. Les petits t'embrassent bien fort, et moi, je t'envoie les meilleures tendresses de mon cœur.

« MARIE. »

(Mlle Nina Ninon, ayant achevé la lettre, reste quelques instants silencieuse, laissant pendre le papier au bout de ses doigts.)

MADEMOISELLE NINA NINON.

Quel âge a-t-elle, ta femme ?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Trente et un ans.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Tu es marié depuis longtemps ?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Depuis huit ans.

(Silence.)

MADEMOISELLE NINA NINON.

Elle est jolie? *(M. Lambert-Desnoyers fait une moue d'indécision.)* Alors, si elle n'est pas jolie, pourquoi l'as-tu épousée? Pour sa galette? *(Silence.)* Quelles rosses que les hommes, tout de même!... Et elle t'aime, la pauvre femme! Sa lettre est rudement gentille... *(Silence.)* Pourquoi la trompes-tu?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS, *souriant.*

Regarde-toi dans la glace.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Je t'en prie, pas de banalités... Si je suis une petite femme blonde et si on me fait chanter des choses idiotes, il ne faut pas croire, pour cela, que je sois bête et que je ne m'intéresse à rien. Au contraire, moi, je réfléchis beaucoup... J'observe, je pense... enfin, je comprends des choses. Si je voulais, va, j'écrirais des romans sur les

hommes. *(M. Lambert-Desnoyers réprime un sourire.)* Pourquoi ris-tu ? Certainement, j'en écrirais...

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Je ne dis pas non. Mais où veux-tu en venir ?

MADEMOISELLE NINA NINON, *rassemblant ses idées un peu éparses.*

Je veux en venir... que les hommes ne sont vraiment pas épatants, là... Ta femme a vingt ans de moins que toi, elle t'adore, elle t'écrit des amours de lettres; tu as deux petits enfants, et tu lâches tout ça pour venir faire la fête à Paris. *(S'animant.)* C'est dégoûtant. Et si elle était ici, ta femme, je lui dirais, entends-tu ? « Madame, votre mari est dégoûtant... » Là!

(Mlle Nina Ninon s'assied, après cette tirade, sur un petit fauteuil capitonné, et garde le silence, manifestant seulement son émoi en tapotant le tapis du talon de son petit pied. M. Lambert-Desnoyers, toujours calme, la considère avec un arrière-sourire.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Tu ne dis rien ? Tu restes là comme une bûche ? Tu pourrais me répondre, au moins ? Ce serait poli!

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Mais, ma chérie, c'est que je n'ai vraiment rien à répondre. Tu as raison.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Ah! tu en conviens...

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Tu as tellement raison, qu'il m'a suffi de t'entendre parler pour être convaincu; je comprends ce qui me reste à faire.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Ce n'est pas dommage!

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Je vais prendre le premier train pour Houlgate et rejoindre ma femme et mes enfants. Il m'en coûtera beaucoup de ne plus te revoir...

MADEMOISELLE NINA NINON, *bondissant sur ses pieds.*

Comment, de ne plus me revoir! Tu es fou?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Dame! ma chérie... Tu me reproches très jus-

tement de tromper ma femme et de la laisser seule. Je vais la rejoindre et ne plus la tromper, c'est bien simple.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Autrement dit, après avoir lâché ta femme, c'est moi que tu vas lâcher. Eh bien! tu es un joli monsieur... D'abord, tu n'as pas le droit de me lâcher... Ce serait une infamie... un vol... une saleté... Tu sais ce que tu m'as fait quitter!... Et je le regrette joliment, va, à présent...

(Larmes; gestes précurseurs d'une crise de nerfs. M. Lambert-Desnoyers reste calme.)

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Écoute, chérie... je n'ai aucunement le désir de te lâcher, comme tu dis... Je croyais que c'était toi qui me renvoyais... au nom de la morale. Du moment que tu changes d'opinion...

MADEMOISELLE NINA NINON, *vivement.*

Je ne change pas d'opinion. Je trouve que quand on a une femme et des enfants, on pourrait rester tranquille avec eux, voilà. Mais du mo-

ment que tu fais la fête, autant vaut-il que ce soit avec moi, n'est-ce pas?... Dans ton intérêt, d'abord... et dans l'intérêt de ta femme... Dieu sait sur qui son mari aurait pu tomber, la malheureuse!

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Évidemment, elle te serait bien reconnaissante, si seulement elle savait ce qu'elle te doit.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Peut-être plus que tu ne le crois. Elle m'est sympathique, à moi, cette petite femme-là, qui apprend l'allemand et surveille ses mômes sur les plages normandes, tandis que son polisson de mari lève des actrices à Paris. Et tu vas me faire le plaisir, à présent, d'être un peu gentil avec elle... *(Geste de M. Lambert-Desnoyers.)* Oh! pas de blagues! Il ne s'agit pas de t'en retourner à Houlgate... Commence par répondre à la lettre que tu as reçue ce matin... *(Avec autorite.)* Tout de suite.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Ça te fait plaisir?

MADEMOISELLE NINA NINON.

C'est-à-dire que je le veux, tu m'entends? Voilà une plume... voilà du papier... l'encrier est devant toi... Commence.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Il ne te reste plus qu'à me dicter la lettre.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Tu ris? Eh bien! mon petit, c'est précisément ce que j'ai l'intention de faire. Tu n'as pas assez de cœur pour répondre proprement à une femme comme celle-là, vois-tu. Prépare-toi.

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Je suis prêt.

MADEMOISELLE NINA NINON, *dictant.*

« Ma petite chérie bien-aimée... » *(M. Lambert-Desnoyers n'écrit pas.)* Qu'est-ce que tu attends?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Je te préviens que, de ma vie, je n'ai appelé ma femme « ma petite chérie bien-aimée ».

MADEMOISELLE NINA NINON.

Tant mieux. Ça la changera. *(M. Lambert-Desnoyers, résigné, écrit.)* Tu y es?... *(Dictant.)* « J'ai bien reçu ta lettre qui est un bijou; tu as bien raison d'aimer les enfants; celles qui peuvent en avoir sont bien heureuses... »

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Pourquoi diable veux-tu que je dise une chose pareille à ma femme?

MADEMOISELLE NINA NINON.

Quoi? Ce n'est pas idiot, n'est-ce pas, ce que je te dicte? Va, mon chéri, j'en ai écrit, dans ma vie, des lettres, et à des ambassadeurs... et même à un roi, une fois... Continue... *(Dictant.)* « Moi, je suis obligé de rester à Paris pour des affaires excessivement graves. Mais ne sois pas jalouse, je ne te trompe pas! » *(A M. Lambert-Desnoyers.)* Tu comprends, il vaut mieux lui dire cela pour la tranquilliser. *(Dictant.)* « Quant à l'allemand, c'est une langue extrêmement utile. On la parle à Baden-

Baden et à Munich. » *(A M. Lambert-Desnoyers.)* J'ai été dans ces pays-là, moi, et ça m'agaçait de ne pas comprendre ce que disaient les gens. *(Instant de silence et de réflexion.)* Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui dire encore, à ta femme ? Mon Dieu... ça n'est déjà pas mal, ce que tu as mis. Ça suffit, va. Finis par un petit adieu, un peu affectueux... Attends. De quelle couleur a-t-elle les cheveux, ta femme ?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Bruns, plutôt.

MADEMOISELLE NINA NINON, *dictant.*

« A bientôt, ma brune chérie. Sois sage. Ne me trompe pas. Je t'embrasse comme tu voudras... »

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS.

Oh!...

MADEMOISELLE NINA NINON.

Pourquoi fais-tu : « Oh!... » Ça se met tou-

jours à une femme qu'on aime, cette fin-là. Je te montrerai plus de cent lettres, moi. Ah! et les mômes que j'oubliais! Écris : « Dis aux petits que je les aime bien et que je leur ai acheté pour... *(Elle cherche.)* pour dix louis de joujoux... » *(A M. Lambert-Desnoyers.)* Maintenant, signe!... L'enveloppe... là... l'adresse... C'est ça. Eh bien! qu'est-ce que tu fais?

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS, *embarrassé.*

Mais... je mets la lettre dans mon portefeuille... pour l'envoyer tantôt.

MADEMOISELLE NINA NINON.

Non... non; pas de ça... mon petit. Tu serais capable de l'oublier... exprès ou pas. *(Elle sonne sa femme de chambre.)* Tenez, Suzanne... Cette lettre à la poste. Tout de suite... *(Suzanne sort.)* Ah! je suis contente...

MONSIEUR LAMBERT-DESNOYERS, *à part.*

Je donnerais quelque chose pour voir la tête

de ma femme quand elle lira cette lettre-là... Enfin!

MADEMOISELLE NINA NINON, *s'asseyant sur ses genoux.*

Et maintenant, embrasse ta chérie... Elle l'a bien gagné, pas ?

(Tendresses.)

Les Pratiques

Les Pratiques

I

Madame de Raimbourg à Madame Lespanié.

Ma petite Julie, deux mots seulement, mais très, très importants.

Primo : où trouve-t-on ces petits fours en forme de tuiles que nous avons mangés chez toi mercredi ? Ni mon mari, ni moi, ne les avions remarqués, mais G..., qui est d'une gour-

mandise révoltante, me tourmente pour que j'en fasse servir à la maison.

Secondement, voici le Carême, temps de grande lessive pour les consciences. Je ne sais à qui m'adresser. Mon pauvre vieux directeur de Saint-Philippe, l'abbé Lapioche, qui était si paternel et si sourd, est mort en janvier dernier. Toi, la femme avisée et renseignée, tu dois évidemment connaître ce qu'il y a de mieux à Paris comme confesseur... Il me faudrait un prêtre intelligent, « au courant », homme du monde, s'abstenant de questions ridicules, enfin, qui eût l'habitude de pénitentes comme nous. Ne m'envoie pas trente-six noms : je ne saurais lequel choisir. Dis-moi tout simplement à qui tu t'adresses, j'irai au même. Nous devons avoir à peu près les mêmes péchés, n'est-ce pas ? ou du moins les plus gênants sont du même genre.

A bientôt, chérie, et mille remerciements à l'avance.

ROBERTE.

P.-S. — Dis-moi le nom exact des petits fours.

II

Madame Lespanié à Madame de Raimbourg.

Chérie, voici l'adresse : Riboullet, 340, faubourg Saint-Honoré. (Les petits fours, bien entendu.) Cela s'appelle des « feuilles d'artichaut ». Garde-moi le secret. Tu sais combien il est difficile de donner à ses convives quelque chose d'un peu neuf, et mes feuilles d'artichaut ont eu du succès. Croirais-tu que c'est H... qui les a découvertes ? Il est étonnant.

Pour le confesseur, malheureusement, H... n'est pas en état de me renseigner. Aussi, quand l'abbé Leplâtre, de Saint-Sulpice, a été nommé, il y a dix-huit mois, vicaire général à Langres, je me suis trouvée dans le même embarras que toi. L'abbé

Leplâtre t'aurait convenu en perfection. C'était un saint, très sévère pour lui-même, mais d'une indulgence infinie pour ses pénitentes mondaines. Tout un petit clan de femmes très lancées avait pris l'habitude de s'adresser à lui. Il dirigeait Mme de Formeuil, ma chère! et Laure, sa belle-sœur!... Alors tu comprends, il était blindé, on ne l'étonnait plus. Maintenant, peut-être aussi que c'était un trop saint homme, et qu'il n'y voyait goutte. J'inclinais à le penser, quand il me répondait, après mes confidences les plus... accidentées : « Très bien, ma chère enfant... » d'un ton d'encouragement paternel. Enfin, n'est-ce pas? ce n'est pas à nous de faire un cours aux directeurs. J'étais quitte avec ma conscience; tout marchait à souhait.

Quand ce brave abbé fut nommé vicaire général, j'allai lui faire une visite pour le féliciter et, du même coup, pour lui demander qui prenait sa succession, qui se chargerait désormais de nettoyer les vilaines petites consciences de Laure, de Mme de Formeuil — et la mienne.

— J'adresse toutes ces dames, me répondit-il,

à l'abbé Prudhon, qui va me remplacer à Saint-Sulpice.

— Est-ce quelqu'un dans votre genre, au moins? questionnai-je.

— Mon Dieu! je ne sais pas trop quel est mon genre, répliqua, en souriant, le brave abbé; mais celui de l'abbé Prudhon est d'être très vénérable et très savant. De plus, il est d'excellente famille; il a longtemps vécu dans le monde avant d'être touché par la grâce... Il sera parfaitement à sa place ici.

Sur la foi de ces propos, voilà Laure, Mme de Formeuil, Jojotte, moi, nous toutes enfin, qui apportons notre clientèle à l'abbé Prudhon. Celui-ci, par exemple, comprenait tout! On voyait bien qu'il avait été « touché de la grâce », comme disait ce pauvre Père Leplâtre, après quinze ans de fête! J'imagine que la grâce s'était manifestée à lui sous la forme de quelque bonne rosserie féminine, et qu'il en rendait tout le sexe responsable. Ah! ma petite Roberte! On sortait de ses mains rudement confessée, je t'en réponds, mais moulue

d'âme comme on est moulue de corps après un massage un peu trop vigoureux. Les biches de l'abbé Leplâtre, tu devines qu'on ne les y a plus repincées : elles courent encore. Moi, au fond (tu sais que dans ce fond il y a un grain, un tout petit grain de sérieux), j'étais pleine d'estime pour l'abbé Prudhon et je me rendais compte qu'il confessait bien. J'aime assez les massages rudes : le sang circule délicieusement, après. Et je serais volontiers retournée à Saint-Sulpice, n'eût été H... L'abbé Prudhon m'avait fait prendre des engagements formels qui n'étaient pas du tout du goût de H...; et j'imagine que G... ne s'en accommoderait pas davantage, si l'on te les imposait. Alors, comme H... m'avait fait jurer sur sa propre tête (le grand serment qu'il emploie pour s'assurer que je ne le trompe pas) que je ne retournerais pas à Saint-Sulpice, je n'y suis pas retournée... Et j'ai vécu comme une mécréante jusqu'à la dernière fête de Pâques.

A Pâques, par exemple, ma conscience s'est réveillée. « Il ne sera pas dit, pensai-je, que je lais-

serai passer les fêtes sans faire acte de bonne catholique... » Le difficile, comme pour toi maintenant, était de trouver le confesseur. Je réfléchis de mon mieux, et mes réflexions me démontrèrent que ce qui me gênerait encore le moins, ce serait d'aller dans une église très loin, très loin, au bout de Paris, d'entrer dans le premier confessionnal venu, de raconter ma petite affaire à un prêtre que je ne connaîtrais pas, dont je ne verrais même pas la figure, qui ne verrait pas la mienne et qui ne saurait jamais mon nom.

Donc, le samedi d'après, je m'habillai tout à fait simplement — (ma robe tailleur de chez Lancrey, et ma toque de voyage); je pris un fiacre qui me conduisit à l'Esplanade des Invalides; là, je descendis, et je marchai droit devant moi, par des quartiers où jamais je n'avais mis les pieds, laissant à la Providence le soin de me conduire.

La Providence me promena d'abord une demi-heure à travers des rues assez amusantes, très *peuple,* pleines de femmes en cheveux et de marmots. Enfin, j'arrivai à une petite place tout à fait

provinciale, où il y avait une église blanche sans clocher, la cloche sur le toit, simplement, et une douzaine de marronniers anémiques en quinconce, devant la façade. « Voilà mon affaire, me dis-je : la Providence me sert à souhait... »

J'entre : comme je l'avais prévu, on confessait. Trois ou quatre bonnes vieilles en noir, deux jeunes filles et un petit garçon étaient groupés devant l'unique confessionnal. Je m'agenouillai derrière eux, et j'attendis mon tour. Ce fut long ; j'eus tout le loisir d'examiner ma conscience. Était-ce la nouveauté et l'humilité de l'endroit qui m'influençaient ? Je me sentis une âme inusitée, excessivement pénitente. J'avais vu tant de pauvres gens, en venant, et une odeur si pauvre se mêlait au vieil air d'encens de la chapelle, que ma richesse à moi, mon confortable, ma sécurité me semblaient presque, ici, le plus gros de mes péchés. Ou plutôt, d'être pécheresse comme je le suis malgré toutes les bonnes choses de vie matérielle que j'ai, avec tant de luxe, de distractions, d'argent dépensé, cela me paraissait plus mal ici, et je me serais sentie plus à l'aise, vraiment, pour

débiter mes confidences si j'avais été indigente et « peuple » comme mes voisines... Mon tour arriva; je me confessai dans ces dispositions.

Ah! ma chérie! ne t'adresse jamais à un directeur de pauvres si tu tiens à ton repos! Il paraît que les pauvres n'ont pas les mêmes manières de s'aimer que nous autres... ou bien peut-être que ceux qui s'aiment à notre façon ne se confessent guère. Positivement, mon confesseur ne me comprenait pas : il lui fallait des explications, des détails, et toute une arithmétique de « combien de fois », où je perdais la tête. Quand ce fut fini, un sermon, oh! mais un sermon terrible, où il me compara successivement à toutes les dames mal famées de l'Ancien et du Nouveau Testament : Raab, Bethsabée, la Samaritaine, etc... Le pis, c'est que, tandis qu'il énumérait toutes ces gourgandines bibliques, je me disais : « Évidemment, il a raison, je suis la dernière des dernières; je suis une abominable pécheresse... » Il finit son sermon en me demandant la promesse formelle de ne plus revoir H... Ni plus ni moins : comme il m'aurait

demandé de dire un *Pater* et un *Ave,* ou de faire une petite aumône. J'eus beau protester que je ne pouvais pas promettre une pareille chose, que, même si je voulais ne plus revoir H..., je ne le pourrais pas; que dans notre monde cela ne se passait pas ainsi... « Notre Seigneur ne va pas dans le monde, répliquait l'abbé (non sans quelque apparence de bon sens). Si vous voulez le trouver, il faut sortir de ce que vous appelez votre monde. » Il n'en démordit pas; moi, j'eus trop de loyauté pour prendre un engagement que je savais pertinemment intenable. En sorte qu'après tant de tracas, je dus m'en retourner chez moi, fort contrite, mais point absoute.

L'aventure, cependant, ne m'avait pas été inutile. Elle m'avait remplie d'humilité. Une fois rentrée dans mon quartier, remise au milieu de mes bibelots, de mes domestiques, *chez moi,* évidemment la contrition ressentie dans la pauvre église de Javel s'atténua : il en resta cependant l'idée très nette que j'étais une pécheresse, quelque chose dans le genre de Mmes Raab ou Bethsabée, avec

les bonnes façons et le luxe moderne en plus. J'examinai sérieusement, toute la soirée et toute la nuit qui suivirent, la question de ce que le terrible abbé avait appelé tout crûment « ma conversion ». Le lendemain matin, j'étais presque convertie; malheureusement, je reçus dans mon lit un billet de H..., et ce billet demandait si joliment un rendez-vous pour l'après-midi que les bonnes résolutions fléchirent... Et ce fut leur déroute définitive.

Alors?

Alors, que veux-tu, petite Roberte, ayant bien constaté mon inguérissable débilité, j'ai renoncé à ce compromis où beaucoup d'entre nous se plaisent; je ne mène plus de front les petites folies et les pratiques religieuses. Ne le dis pas! (cela me ferait trop de tort auprès de Laure et de sa belle-sœur) : — je ne me confesse plus... Oh! cela ne m'empêche pas d'aller de temps en temps à l'église, surtout dans les paroisses vouées à des saints qui ne furent point parfaits toute leur vie, comme sainte Madeleine ou saint Augustin. J'y vais prier pour ma conversion, avec, hélas! un

secret désir de n'être pas exaucée trop tôt, car la jeunesse est courte et j'aime passionnément mon péché. Le Carême venu, je ne risque plus le pèlerinage de Javel : seulement j'ai un petit entretien particulier avec le bon Dieu, pour expliquer mon abstention. Et voici à peu près ce que je dis :

« Mon Dieu, vous avez devant vous une pauvre petite Parisienne du monde ou l'on s'amuse, c'est-à-dire une âme sans importance, nichée dans un corps que vous avez daigné façonner assez séduisant. Permettez-moi de vous faire respectueusement observer que, depuis mes parents jusqu'à mon mari, tous ceux qui ont eu charge de me gouverner n'ont pris aucun souci de cette âme ; tandis que la périssable enveloppe était soignée et parée à souhait, et que toutes sortes d'hommages lui étaient attribués... Hélas ! Seigneur, que vous m'avez mal élevée, et que vous m'avez jetée dans un triste monde ! Si vous m'aviez fait naître à Langres, par exemple, chez de modestes et honorables bourgeois, il est probable que ma seule envie à l'heure présente serait de broder des pan-

toufles à l'abbé Leplâtre! Tandis qu'ici je n'ai que de mauvais exemples sous les yeux; tout ce que vous défendez est pratiqué allègrement par tous les gens de mon monde et même de ma famille. Et vous prétendez que moi, la plus chétive, je sois seule une sainte?... Et, pour comble de difficulté, vous disposez sur mon chemin H..., c'est-à-dire un homme à qui nulle femme n'a jamais résisté et qui se met à m'adorer, ou du moins à me le dire? Que voulez-vous? je ne suis pas de force. Prenez-moi en pitié, ne me condamnez pas encore... Dans quelque temps je ne serai plus ni jeune, ni jolie. H... ne m'aimera plus, et alors, je vous le promets, mon Dieu, je reviendrai toute à vous, et je ne négligerai aucune pratique. Jusqu'à ce moment-là, il faut bien que je me contente des vertus qui ne sont pas trop difficiles, comme d'être charitable pour les pauvres, de ne pas dire du mal du prochain, de pardonner les injures... Il me semble qu'un bon père comprendrait ce que je dis là... et vous êtes un bon père... »

Voila, chérie, la profession de foi par laquelle,

jusqu'à nouvel ordre, j'ai remplacé mes pâques. Je t'en fais part généreusement, comme de l'adresse des petits fours, mais toujours à la condition que tu ne la divulgueras pas à nos petites rosses d'amies. Elles se moqueraient de moi, et publieraient partout que je n'ai pas de religion.

Je t'embrasse. Amitiés à ton mari et à G...

Nos Aïeules

I

LES PENSÉES

(1786)

I

Les Pensées

(1786)

Madame de Villebon à la marquise d'Aulny.

Ce 23 mai.

HÉLAS! ma Laurence, à qui viens-tu conter ta peine! mal mariée, trop tôt et trop vite, par des parents soucieux de se débarrasser? Eh bien! et moi? Moi qu'on a jetée, presque de force, dans les bras de M. de Villebon, alors que j'étais amoureuse ailleurs, et qu'on

le savait? Au moins, tu n'aimais personne, toi; on ne t'a point volé ton rêve, on n'a pas mis ton cœur au pillage. Quand tu appartins pour la première fois au marquis, tu ignorais même ce qu'il t'allait prendre, et si la prise valait qu'on en pleurât. L'esprit t'est venu sur le tard, avec les sens, éveillés par l'outrage même qu'on leur infligea. Oh! petite!... Tu te plains, à présent, tu pleures à sanglots d'être le divertissement d'un vieux mari, trop vieux et trop mal fait pour te divertir... Tu pleures et tu t'irrites, et tu te veux venger, et tu cherches des yeux le beau compagnon qui veuille s'allier à ta vengeance. Prends garde! Crains les partis trop brusques. N'est-ce point assez d'un mari reçu à l'aveuglette? Ne vas-tu pas apporter plus de lenteur et de discrétion à choisir l'amant? Et puis, sais-tu les ennuis et les périls d'être à deux hommes en même temps, dont l'un ne se doit point aviser du partage? Je ne dis rien de la morale, qui ne t'occupe guère, je le crains. Pourtant, ne serait-il pas enviable de trouver un moyen pour satisfaire du même coup et la morale, et la prudence, et les impérieux dé-

sirs de mon amie? Je t'entends t'écrier : « Quoi! cela est possible ? » Oui, mon amour. Ma propre aventure, que je te vais conter, en est la preuve et l'exemple.

Lorsqu'on me maria à M. de Villebon, j'aimais, d'une amour aussi pure que passionnée, le chevalier de Saint-Remy. Je l'aimais depuis longtemps, je l'avais aimé toute petite fille, il me paraît, à le rencontrer de temps en temps chez mon père. Que d'insomnies, au couvent, furent visitées par son image! Que de larmes je versai en rêvant à lui, sans bien savoir pourquoi je pleurais. Hélas! Le mariage qu'on m'imposa bientôt me donna lieu de pleurer sur des réalités. Non que M. de Villebon fût vieux ou fait pour inspirer l'éloignement; il eût conquis peut-être aisément un cœur plus libre; le mien appartenait sans retour au chevalier. Nous avions échangé les plus douces promesses, scellées par quelques baisers innocents. La volonté d'un père rompit ces serments. Le chevalier fut envoyé aux armées avec le régiment de M. de Chastellux; et moi, veuve

avant d'être fiancée, on me contraignit d'épouser M. de Villebon.

Faut-il te dire que je haïssais celui-ci, par cela seul qu'il devenait mon époux? Je dus pourtant lui reconnaître les façons d'un galant homme. Il me supplia d'abord de lui pardonner l'insistance qu'il avait mise à m'épouser; je devais, disait-il, en accuser des charmes auxquels il n'avait pas su mieux résister que M. le chevalier lui-même. Ses caresses empruntèrent la même douceur que ses paroles; mais elles ne m'en furent pas moins odieuses. Je m'y dérobai le plus longtemps que je pus; je n'y cédai qu'avec horreur, irritée de donner à un être détesté des joies dont j'eusse voulu combler l'absent adoré. Je devins femme par une sorte de surprise, et, longtemps après notre mariage, M. de Villebon dut encore demander à mon sommeil les faveurs que je m'obstinais à lui refuser.

Or, certaine nuit, comme il profitait ainsi — avec une lâcheté dont je ne saurais, malgré tout, le blâmer — de l'impuissance où me réduisait une pesante fatigue, il me parut qu'il ne réussis-

sait point à m'éveiller tout à fait. Le rêve qui m'enveloppait, avant son entreprise, ne souffrait point d'être interrompu, rêve délicieux qui me visitait chaque nuit et qui faisait revivre pour moi les serments, les baisers échangés naguère avec M. le chevalier. Même ce rêve se précisa; il se fixa en des réalités jusqu'où ma pensée n'avait jamais osé s'égarer. Ce n'était plus un mari détesté qui me serrait dans ses bras : c'était un amant bien cher, c'était M. le chevalier lui-même. « O mon ami! m'écriai-je (ou, du moins, j'imaginai ces cris), de quelles félicités je me sens aujourd'hui comblée, grâce à vous! Prenez de moi tout ce qu'il vous plaira : je vous appartiens... » Des caresses passionnées répondirent à ces transports, et l'excès de mon bonheur fut si vif, qu'il chassa définitivement le sommeil. Je m'éveillai... dans un désordre qui fit monter le rouge à mon front; à la lueur de la veilleuse, j'aperçus mon époux agenouillé près de ma couche : il couvrait mes mains de baisers. Je compris tout. « Fi, monsieur! lui dis-je. C'est ainsi que vous abusez du sommeil d'une femme! » Il répliqua : « Pardonnez-

moi!... J'avais cru, madame, cette fois, du moins, ne pas vous déplaire... »

A quoi bon le détromper, lui expliquer la vérité? Je ne lui retirai point ma main qu'il avait prise : malgré moi, je lui savais gré de l'erreur où il m'avait plongée; je la jugeais même trop tôt dissipée, cette douce erreur; j'aurais souhaité qu'elle recommençât! M. de Villebon se méprit sur mes véritables sentiments; il se crut l'auteur de cette amoureuse langueur; il redevint lui-même amoureux et pressant. Mes yeux s'étaient fermés de nouveau, dans l'espoir secret de retrouver l'illusion évanouie...

— « De grâce, murmurai-je, éteignez cette lampe!... »

Il s'écria :

— « Divine pudeur, que tu ajoutes de charmes à la beauté! » et m'obéit.

Que te dirai-je, ma Laurence? L'erreur où la nature m'avait engagée la première, j'eus le coupable désir de la provoquer à mon tour. Cette fois encore, j'oubliai quels bras me pressaient, quelle bouche couvrait mes lèvres de baisers. Ce

fut encore au chevalier absent que j'offris le tendre sacrifice de mes soupirs; ce fut son nom qui expira sur mes lèvres au moment où M. de Villebon s'estima le plus justement fier d'être mon mari.

Combien il est plus aisé, ma chérie, d'ignorer toute sa vie les joies de l'amour, que de s'y dérober, lorsqu'on les a goûtées! Je ne me sentis plus la force d'écarter de si tendres souvenirs; il me fallut les revivre. Le stratagème enseigné par le hasard me devint familier. Si nos pensées, comme nous-mêmes, appartiennent entièrement à nos époux, M. de Villebon eut grandement à se plaindre de mes infidélités. Heureusement, il ne s'en doutait guère : la façon que j'avais trouvée de le tromper le ravissait; et, comme il arrive parfois, dit-on, pour un amant présent, l'amant absent rétablit l'accord dans notre ménage.

Il y avait déjà plusieurs mois que je trompais mon époux avec un songe, quand un matin d'automne (M. de Villebon étant, pour la semaine,

Université Laval BIBLIOTHÈQUE

en chasse aux environs), un pli me fut remis, assez mystérieusement, par un exprès.

« Mon ange, disait le billet (qui était du chevalier de Saint-Remy), je suis envoyé en Touraine pour le service de M. le prince. Je m'arrangerai de façon à gagner quelques heures sur mon voyage, que je pourrai passer près de vous, s'il vous plaît de m'en donner les moyens... »

J'avoue que je n'hésitai pas une seconde. Je remis aussitôt à l'envoyé une réponse telle que le chevalier la pouvait souhaiter; elle lui disait l'heure de la prochaine nuit où il serait reçu au château, dans ma propre chambre. J'avais été si souvent coupable par les pensées que l'action ne m'effrayait guère.

Pourtant, quand vint l'instant souhaité où M. de Saint-Remy, secrètement introduit par une chambrière, se trouva seul avec moi, je dus m'avouer que nos rêves sont une bien imparfaite image de la réalité. Je n'entends point parler du chevalier lui-même : un hiver aux armées l'avait fortement éprouvé; je le retrouvai vieilli de dix ans, et,

certes, je respectais, j'admirais même cette vieillesse précoce d'un héros. Mais, croirais-tu, Laurence, qu'une pudeur singulière s'emparait de moi, en présence de cet homme à qui mon imagination m'avait cent fois livrée ? Il me fallut un véritable effort pour céder à ses instances, pour l'admettre à cette couche hantée par son image... Hélas! de nouvelles surprises m'y attendaient. Comment t'expliquer une aventure aussi singulière ? Par quel sortilège le chevalier lui-même se trouva-t-il le rival malheureux de son fantôme ? La certitude d'être aimé lui fit-elle négliger les attentions délicates, familières à M. de Villebon ?... Malgré tout mon amour, je dus le juger brutal et maladroit. Il n'eût même obtenu de moi, je crois, qu'une sorte de passive résignation, si l'idée ne m'était venue de lui dire, comme à M. de Villebon : « De grâce, mon ami, éteignez cette lampe... » La nuit aidant, je parvins à évoquer encore le fantôme... Et, cette fois, ce fut le chevalier que je trompai — avec lui-même.

Cette nuit étrange n'a pas eu de lendemain :

je ne le regrette pas. L'épreuve que j'avais faite m'éloigna définitivement de la réalité. Je revins au rêve qui, lui, ne change pas au gré du temps ou des événements... Mon mari peut chasser en paix : de ma vie je ne chercherai à revoir le chevalier. Je continuerai d'être une fidèle épouse, en même temps qu'une fidèle amante, ce qui est assez rare, il me semble. Il est vrai que M. de Villebon et M. de Saint-Remy, s'ils savaient tout, s'accorderaient peut-être pour me juger doublement infidèle...

Mais qu'importe? Mon secret est bien à moi; il est celui de mes pensées, que nul contrat et nulle contrainte ne sauraient enchaîner. Je te le livre, ce secret, belle Laurence, pour que tu en uses à ton tour, — sans risquer les déceptions, les douleurs et les remords dont une honnête femme ne saurait s'affranchir.

II

TEMPS HÉROÏQUES

(1806)

II

Temps Héroïques

(1806)

Madame Dangis au capitaine Dangis, au 3e régiment d'artillerie, 6e corps de l'armée d'Allemagne.

Novembre.

Où cette lettre vous ira-t-elle trouver, mon amour? Nous n'avons reçu, à Paris, depuis quatre jours, aucun courrier de l'armée. J'écris à Magdebourg comme votre dernier billet m'y invite : hélas! je n'ai guère

l'espérance que vous y soyez encore. Sans doute vous aurez poursuivi votre marche à travers la Prusse pacifiée; vous vous préparerez à livrer bataille aux géants moscovites sur les bords de la Vistule... Combien je souhaiterais être près de vous dans vos périls comme dans vos triomphes, mon Apollon, essuyer la sueur et la poudre sur votre front, et vous faire oublier dans les bras de l'Amour les glorieuses fatigues de la campagne... Votre sort est le plus enviable, n'en doutez pas : que de fois j'ai déploré la faiblesse de mon sexe, qui, m'ayant asservie pour jamais à un époux adoré, m'interdit de le suivre sur les champs de bataille. Hélas! ces mains débiles ne savent que les caresses, et je les maudirais vraiment si elles ne me servaient aujourd'hui à tracer ces lignes qui vous diront ma tristesse et mon amour...

Depuis votre départ, est-il besoin de vous dire que je n'ai quitté que pour les soins indispensables notre retraite de la rue de Babylone? On ne me rencontre guère au spectacle, ni à Bagatelle, et cette abstinence n'est point une peine pour

moi, je vous le jure! Comment pourrais-je supporter la vue de deux jeunes amants se donnant publiquement, par leurs regards ou leurs tendres attitudes, le témoignage de leur passion? Ma douleur d'être séparée de vous me deviendrait aussitôt insupportable, et je perdrais le courage qui me reste. O mon ami! les poètes eurent beau employer tout leur génie à chanter le veuvage de Pénélope ou de Didon, votre femme, il me semble, trouverait maintenant leurs accents bien faibles au prix des mouvements de son propre cœur!... Seule presque tout le long du jour (car la présence de ma mère et de ma sœur Hélène m'est parfois pénible), je traîne mon ennui à travers les appartements de cette demeure où vous m'avez donné quelques semaines d'une félicité incomparable; j'essaye d'évoquer le souvenir de votre voix, de vos embrassements. Je parcours à pas lents les allées de notre jardin, si profondément abîmée dans la contemplation des heures abolies que, parfois, le présent et le passé se confondent pour moi, et que je me retourne au bruit d'un pas sur le sable, croyant que je vais vous apercevoir et me

précipiter dans vos bras... Hélas! vous êtes séparé de moi par une immense étendue de pays, et la guerre, qui vous a pris après deux mois de mariage, n'est pas près de vous rendre!... La nuit vient... Tout repose dans la petite maison : seule, le sommeil me fuit. Votre pensée m'enveloppe; tout mon corps, qui vous appartient, vous appelle. Ah! pourquoi, cruel adoré, avoir éveillé en moi des désirs que j'ignorais, puisque vous ne sauriez aujourd'hui les calmer? Que vais-je devenir, si vous demeurez encore longtemps séparé de moi?... Dans cette couche où vous n'êtes plus, combien j'envie les cheveux blancs qui parent le front de ma mère, image de la neige que les ans ont répandue sur son cœur, ou les quinze ans de ma sœur Hélène, qui ignorent encore la flamme des baisers amoureux! Moi seule, entre ces deux femmes indifférentes, je brûle jour et nuit d'une ardeur d'autant plus douloureuse qu'elle est condamnée à se contraindre. Vous existez, ô mon Apollon! Vous vivez! votre bouche, vos yeux, vos bras, tout votre corps robuste et charmant palpitent et s'agitent en un lieu du monde... et je ne

suis pas embrassée, caressée, brisée et apaisée par vous! Cette pensée m'est insupportable. Je compte jalousement les heures, les semaines de notre jeunesse, qui sont ainsi perdues, et il y a des moments où je serais tentée de n'être plus patriote, de détester la gloire de vos armes. L'empereur et Michel Ney m'ont pris mon mari... Je suis tout près de les maudire... Rassurez-vous! Ces moments sacrilèges ne durent point... La nouvelle de vos victoires est encore le plus précieux soutien de mon courage. Quand les cloches de Notre-Dame tonnaient pour célébrer la bataille d'Iéna, puis la prise de Magdebourg, il me semblait que leurs accents descendaient en moi comme des caresses venues de vous. Soyez donc brave, soyez victorieux, mon héros!... La pensée de votre épouse fidèle vous suit et vous protège.

Savez-vous quelle est, pendant cette longue guerre, le plus douloureux de mes soucis? C'est que je suis jalouse, ami bien-aimé; et je pense que peut-être, là-bas, bien des fois déjà depuis le commencement de la campagne, vous m'avez

trompée avec d'autres femmes. Ah! combien vous eûtes tort de me raconter la façon trop galante dont vous accueillirent naguère les Milanaises, et, plus récemment, les blondes filles du Rhin! Vous n'êtes pas moins séduisant qu'alors; comme alors, vous êtes victorieux. Toutes ces femmes élevées dans la dissolution des cours vont tomber amoureuses de vous... et vous, le souvenir de votre pitoyable épouse suffira-t-il à vous préserver d'elles? Quel crime ce serait, pourtant, de donner à ces hypocrites ennemies de la patrie des baisers qui ne sont dus qu'à moi... peut-être de faire germer un ennemi, par une caresse qui eût donné, dans mon flanc, un soldat à la France! Cela me paraît si criminel que je me défends de le supposer, encore que vous autres hommes, dit-on, vous n'attachiez pas à ces trahisons la même importance que nous. Je ne veux pas, — je ne veux pas que vous aimiez, fût-ce une minute, une autre femme! Je me suis si absolument donnée à vous, moi, que la seule pensée d'être effleurée par un autre me fait éprouver un frisson de dégoût. — Et vous, si parfaitement aimé, vous oublieriez dans des bras d'étran-

gères la fidèle Pénélope qui vous attend à la maison pour couronner vos victoires ? Ah ! dites-moi, dans votre prochain billet, que cela n'est pas vrai, et que vous m'êtes fidèle de corps comme de pensée. Elles ne savent pas aimer comme nous, ces molles enfants de l'Allemagne : elles n'ont pas, comme nous, respiré toutes petites l'air généreux de la liberté : leur sein ne saurait engendrer et mettre au monde que des esclaves. Les baisers de leurs lèvres briseraient votre vertu, mon héros, et vous livreraient peut-être, nouveau Samson, à vos ennemis... Et puis, je souffrirais tant ! Quelque jour, un indiscret finirait bien par me le révéler. Je mourrais de l'apprendre. Ne me trahissez pas ! Veuve d'un héros, je serais fière encore, dans mon infortune, de porter son nom ; mais je rejetterais loin de moi le nom et la mémoire de l'homme qui m'aurait trahie.

Pardonnez-moi. Je ne veux point vous fatiguer de mon amour ni de ma jalousie, cher bien-aimé. Mes lettres ne seront point pour vous de simples exhortations à la vertu. Je souhaiterais les rem-

plir de mille détails qui vous pussent divertir; hélas! je songe si peu au divertissement que je ne sais plus moi-même comment on s'amuse à Paris. Ma mère et Hélène m'ont traînée l'autre soir à l'Opéra-Comique : mais les grâces de Mlle Saint-Aubin, non plus que les roulades d'Elleviou, n'ont réussi à distraire ma pensée, qui s'absorbe en vous; je me suis juré de ne plus sortir jusqu'à votre retour, sauf pour m'acquitter des commissions dont vous me chargez. A ce propos, dès la réception de votre dernier billet, je me suis rendue rue Meslay, chez votre cordonnier Bonnard : je lui ai commandé une paire de bottes pareilles aux dernières qu'il vous fit, seulement un peu plus fortes, comme il convient, puisque l'hiver approche et que vous ne savez point quand la campagne prendra fin. Il vous les adressera par l'entremise d'un munitionnaire pour le compte duquel il travaille; par cette voie, il m'assure qu'elles vous parviendront plus tôt et plus sûrement. Je joindrai à l'envoi le fil fort et les aiguilles qui vous font défaut, et bien empaquetée, pour que l'odeur du cuir ne la gâte point,

une de ces galettes sèches que sait façonner ma mère et dont vous étiez si friand. Je mordrai dans un coin, mon adoré, et vous mordrez d'abord à la même place, pour que vous pensiez plus ardemment à mes lèvres, après... Vous trouverez aussi, dans le même paquet, ce gilet de laine pourpre auquel je travaillais déjà jeune fille, lorsque vous me faisiez votre cour. Votre curiosité un peu jalouse s'inquiétait alors de la personne à qui je le destinais, et ma coquetterie s'amusait à vous en taire le nom. La vérité, que je n'osais vous avouer, c'est que cet humble ouvrage était fait pour vous. Vous m'aviez raconté combien le froid vous fit souffrir dans le Tyrol, l'an passé, vers la fin de la campagne, et comme je vous savais insouciant et téméraire, je m'étais promis de vous terminer un solide vêtement de laine avant le retour de l'hiver. Puisse celui-ci vous parvenir à temps pour vous préserver des rigueurs de la température septentrionale! Je voudrais le rendre du même coup impénétrable au fer de l'ennemi. Quittez-le rarement; tissé par mes doigts, et tant de fois, depuis quelques semaines, mouillé

de mes pleurs, il me semble qu'il saura vous garantir.

Allons, il me faut vous quitter, pour ne point manquer l'heure de la poste et surtout pour ne point vous lasser de mon bavardage. Mon cœur se rompt une fois de plus, à la place où votre départ lui fit une blessure qui n'est point encore cicatrisée. Ah! ne tardez point trop à soumettre ces barbares du Nord, et aussitôt revenez-moi, mon Apollon, car les forces de votre épouse ne sont point infinies, et une trop longue absence, sachez-le, la consumerait. Que ma pensée vous accompagne et vous soutienne parmi les assauts et les intempéries, et que jamais, surtout, elle ne soit pour vous une cause d'hésitation ou de défaillance; car je suis brave à ma façon, vous le savez; j'ai grandi au milieu des dangers de la patrie, puis de ses triomphes, et je vous aimerais mieux, je crois, blessé que vaincu.

Mais j'ai foi en votre étoile, mon héros, et je vous attends fidèlement, dans la maison où vous m'avez amenée, jeune fille, où par vous je connus

les délices d'un amour partagé. Vous y reviendrez bientôt, j'en ai le pressentiment, et sur un lit de nouveaux lauriers vous goûterez dans mes bras le repos que méritent vos fatigues glorieuses. Adieu! aimez-moi! Moi, tout mon sang s'émeut de votre souvenir, et mon cœur ne se réchauffe que de votre pensée. Je vous aime et je vous baise, mon cher mari.

III

UNE DES TUILERIES

(1868)

III

Une des Tuileries

(1868)

Écrit en 189.*

On a tellement bouleversé, troué ou agrandi mon Paris d'il y a trente ans, que mes souvenirs tendres, ou, si l'on veut, mes remords, peuvent se promener sans émoi dans le Paris d'aujourd'hui : ils ne trouveront plus la maison, ils ne reconnaîtront plus le jardinet à grille de fer; à peine un nom de rue les réveillera, brillant tout blanc sur une plaque bleue; et encore, il y a beaux jours qu'on a démoli, puis

renouvelé la plaque, et le mur qui la soutenait. Une ville change plus vite que le cœur d'une femme : le mien garde l'image de tous les arbres du jardin, de tous les meubles de la maison.

J'ai souffert là, j'ai goûté violemment, aussi, la joie du péché, malgré ma conscience en révolte. Est-ce que les jeunes femmes d'à présent connaissent ces ardeurs et ces angoisses ? Aiment-elles autant que nous avons aimé ? Si les romans et les spectacles racontent fidèlement l'amour contemporain, vive notre temps à nous, au prix de celui-ci! Nous étions, je crois, un peu plus sottes que les petites personnes raffinées qui fréquentent les fiacres et les rez-de-chaussée, à la veille de 1900. Mais nous avions, il me semble, plus de tempérament : tromper notre mari n'était pas une aventure sans importance, prélude ou prétexte à un divorce commode : on était pieuse; on pleurait sincèrement à l'église, pour les douces minutes de bonheur interdit qu'on avait eues... On croyait à la fidélité de l'ami et à la sienne propre; surtout, surtout, on n'aigrissait pas l'amour, tout le

temps, avec des gouttes d'ironie. Décidément, malgré la renommée de « corruption » que l'histoire fantaisiste nous a faite, nous fûmes seulement d'honnêtes nigaudes, vers 1868.

... Ces réflexions me viennent parce qu'à la minute présente, ma petite nièce Aline de Mougin, dont je suis la marraine et la confidente, est en train de faire son mari... ce que tous les mauvais maris comme lui sont voués à devenir. Je n'ai pas grand'pitié de cet efflanqué de Mougin, qui perd bêtement l'argent d'Aline dans les tripots et chez les filles cotées; mais, tout de même, il m'a un peu estomaquée, le mot d'Aline, hier, en me quittant :

— Tu sais, marraine ? C'est pour demain.

— Qu'est-ce qui est pour demain, chérie ?

— Eh bien! mais... Maurice. J'ai l'intention de choir dans ses bras, et ma vertu avec, sur le coup de quatre heures et demie. J'essaye chez Blanchet à six heures, mais si je puis m'échapper à temps, je viendrai te raconter comment la chose s'est passée. Ça me fera un alibi.

Et elle est partie en coup de vent, sans me laisser le temps de me remettre. Moi, qui l'aime depuis l'enfance, cette confidence rieuse m'a laissée toute mélancolique. Aline me dit souvent : « Marraine, tu es bien mignonne; mais tu n'es vraiment pas assez intellectuelle. » Ce qui veut dire (j'entends bien) : « Marraine, tu es une grosse bête qui crois à un tas de balançoires. » Faute d'intellectualité, sans doute, j'ai eu mes nerfs toute la journée; je pense à cette petite qui déchire sa robe d'honnête femme avec tant de désinvolture, entre une visite et un essayage.

« De la morale, marraine? » dirait Aline. — Non. Je n'ai pas le droit de faire de la morale à autrui. J'ai connu, moi aussi, ces épousailles secrètes auxquelles si peu de femmes, jolies et mondaines, ont l'héroïsme de renoncer. Mais je ne riais pas la veille, petite Aline, je te le jure; le programme de ma faute n'était pas, d'avance, inscrit sur mon carnet, et, jusqu'à la minute où je passai la grille, où la porte se ferma sur nous, où je fus emprisonnée dans *ses* bras, — jusqu'à la faute même, je ne crus pas à ma faute... En

évoquant, après un si long espace de temps, ce que fut, alors, mon cœur, j'y vois une telle honte et, en même temps, une telle abnégation, tant de remords et tant d'ardeur, que je ne saurais mépriser la pauvre petite femme, si amoureuse, si affolée, si peu « intellectuelle », hélas! qui commit, un matin, l'inévitable péché! Et lui! J'entends encore ses paroles, après : « Je suis un misérable, je vous demande pardon... » Comme je pleurais sans répondre, il ajouta : « Voulez-vous que je parte, que je quitte Paris?... » Était-il sincère? A coup sûr, il avait l'apparence et l'accent de la sincérité; et moi, du moins, je ne doutais pas de lui, et je ne jouais pas la comédie! Dans ce temps-là, la mode n'était pas de blaguer l'amour, entre amants. On ne se moquait que de l'amour marié.

Toutes les folies, toutes les puérilités de la franche amoureuse, je les ai commises. J'en demande pardon au bon Dieu : s'il fallait recommencer ma vie, je voudrais des puérilités et des folies pareilles au cours de ma vie recommencée.

Certes, j'ai péché, j'ai souffert dans ma conscience, dans mon cœur aussi, car l'adultère ne saurait rendre parfaitement heureuse la femme qui aime véritablement : mais au moins j'ai été une femme, une amoureuse : il y a des instants de ce passé auxquels j'aurais pu dire, comme le Faust de Gœthe : « Arrête... tu es si beau!... »

Cela ne se paye trop cher d'aucune souffrance.

*
* *

... Aline sort d'ici. Elle a tenu sa parole et observé son programme jusqu'au bout. En quittant son premier amant, elle a couru essayer une chemisette chez Blanchet, puis elle est venue chez moi. Elle gardait encore dans ses cheveux, mêlée à ses parfums ordinaires, une vague odeur de tabac.

— Vite, m'a-t-elle dit en s'asseyant près de

moi, que je te raconte... C'est fait. Je crois que je ne pourrai pas m'empêcher de rire en revoyant mon mari, ce soir... Ce que je suis contente, tu n'as pas idée, marraine!... Alors, n'est-ce pas, je suis arrivée chez Maurice à quatre heures tapant. C'est au rez-de-chaussée, rue Boccador. Mme de Brière demeure en face! J'avais un trac d'être vue!... Enfin, je sonne, Maurice ouvre, embrassades, tableau, tu vois ça d'ici. Il voulait tout de suite attaquer les bêtises; mais moi, tu comprends, j'ai tenu d'abord à m'assurer que tout était comme je l'entendais... j'ai fait l'inventaire du mobilier; rien ne manquait, parfait! Alors, j'ai eu faim; nous avons mangé un gâteau et bu une tasse de thé. Je crois, au fond, que Maurice était bien content de ce petit prologue; ça le mettait à l'aise; rien ne doit embarrasser un monsieur comme la dame qui se met à faire les yeux blancs dès que le verrou est poussé; pas?... *(Elle m'embrasse.)* Tout de même, comme je n'avais pas des masses de temps, il a fallu se décider. J'ai dit à Maurice : « Eh bien! voulez-vous nous débarrasser de la petite formalité? — Je ne demande

pas mieux, a-t-il répondu. Nous passons dans la chambre, n'est-ce pas? — Oh! est-ce la peine?... Vous concevez bien que je n'ai pas le temps de défaire et de refaire une toilette... » Il est très gentil, ce garçon, il n'a pas insisté. C'est à peine si j'ai été obligée de me recoiffer un peu... Nous avons pris rendez-vous pour jeudi; j'ai essayé ma chemisette... Et me voilà... Eh bien! qu'est-ce que tu as, marraine?

Ce que j'avais? J'avais envie de pleurer, tout simplement. Ma petite Aline, que j'ai connue enfant, jouant à la poupée, et qui a été pure et pieuse comme une autre petite fille!... Voilà ce qu'elle est devenue, rien qu'à respirer l'air de son temps et de son milieu. Un mauvais respect humain m'a empêchée de « faire la bête » devant ce dévergondage. Je n'ai osé que cette question :

— Est-ce que tu as été heureuse, au moins?

Elle m'a répondu paisiblement :

— C'est toujours moins ennuyeux que si ce n'était pas défendu. Mais vrai, je ne conçois pas qu'il y ait des femmes qui risquent leur tran-

quillité pour si peu... Enfin, j'ai un amant, comme tout le monde, maintenant. Et tu sais, Maurice est très apprécié. Il a lâché Mme Rigaud-Desplanques pour moi, et toutes les cocottes de la bonne société lui font la cour. Et puis, la tête de mon mari, s'il savait!...

Décidément, Aline a raison. Je ne suis pas suffisamment intellectuelle; je ne comprends plus...

Oh! mon cher nid d'il y a trente ans, dans la verdure, en plein Paris! ma petite maison où j'ai crié d'amour et pleuré!... Tant mieux qu'on ait démoli vos murs, arraché vos arbres! Vous ne servirez pas d'abri aux froides saletés de pareilles marionnettes!

. . . . . .

L'Invité

L'Invité

I

A Monsieur l'abbé Binet, rue d'Assas, 8, Paris.

Ce petit billet à la hâte et en confidence, cher abbé : mon cœur de maman heureuse ne veut pas attendre les quatre jours qui nous séparent de notre retour à Paris pour vous dire les bonnes nouvelles. Je crois que *cela va,* ou du moins que cela ira ; avant la fin de l'hiver, ma petite Lucie sera casée, grâce à vous,

et dans les conditions les plus enviables. Combien je vous dois de reconnaissance pour être ainsi venu en aide à mon inexpérience, à mon isolement... Une veuve dont les enfants grandissent s'aperçoit vite qu'il faut, pour assurer leurs premiers pas hors de la famille, une autorité plus ferme, plus éclairée que la sienne. Les garçons, encore, il y a, pour les tenir, le collège, puis les grandes écoles : l'avenir de Maurice ne me préoccupe pas moitié autant que celui de sa sœur...

Maintenant que l'épreuve est finie, heureusement finie, je vous dois une confession : j'avais douté de son opportunité ; il fallait tout le respect que j'ai de vos lumières pour m'y résoudre. Jamais je n'eusse admis dans l'intimité de notre vie de campagne un jeune homme aussi peu connu de nous que M. de Montivry, s'il n'eût été présenté par vous. J'avais peur que sa présence ne fût mal interprétée dans notre voisinage : la médisance n'est pas exclue des relations campagnardes, hélas ! Je me disais : « Ce beau garçon de vingt-deux ans ne passera pas facilement pour un

ami de Maurice, si enfant, lui, tout rhétoricien qu'il est... » Vous m'avez donné confiance; vous m'avez dit: « Je prends tout sur moi. » Et vous aviez raison. Le seul fait que M. de Montivry avait été amené par vous à Beaucourt, a imposé silence aux méchantes langues. On a trouvé tout naturel de le voir à ma table, de le rencontrer en promenade avec mes deux enfants et miss Jacobson. Chacun a apprécié la correction, la dignité de ce jeune homme. Il s'est fait adorer, ici, pendant la semaine qu'il y a passée. Il paraissait prendre autant de plaisir à tirer l'épée, à monter à cheval avec Maurice, qu'à déchiffrer du Liszt avec Lucie ou à causer science avec miss Jacobson. Sa politesse à mon endroit me rappelait les façons de mon pauvre cher mari. Quand j'ajoute à toutes ses qualités qu'il est riche, qu'il n'a ni père ni mère, et qu'il a été élevé sous vos yeux, je suis bien obligée de convenir, cher abbé Binet, que je suis la plus heureuse des mères et vous le plus avisé des directeurs.

Ma grosse inquiétude, quand j'ai connu les exceptionnelles qualités de M. de Montivry, fut:

Aimera-t-il Lucie ? Et Lucie l'aimera-t-elle ? Lucie est charmante, je ne me crois pas égarée par l'orgueil maternel, en disant : charmante... mais elle est si naïve, si simple ! si incapable de toute coquetterie vis-à-vis des jeunes gens ! Elle n'est point de celles qui se jettent à la tête du premier épouseur venu, la chérie ! Eh bien ! entre nous, je crois qu'elle a fait, par sa seule grâce simple, une profonde impression sur M. de Montivry. Oh ! il ne le lui a point dit à elle-même, trop bien élevé pour se permettre une telle inconvenance ; mais il s'en est ouvert discrètement à miss Jacobson, dont les quarante ans lui donnaient courage. Miss Jacobson me disait tout à l'heure encore : « Avez-vous remarqué comme M. de Montivry, si correct d'habitude, était inquiet, nerveux, le jour de son départ ? Cependant la vie de Beaucourt est dépourvue des divertissements que Paris garde à un jeune homme riche, et bien né. C'est donc qu'il laissait à Beaucourt un peu de son cœur !... » Évidemment, elle raisonnait juste : c'est une fille d'un grand sens. Quant à Lucie, elle n'a rien dit, elle, ni à son institutrice, ni à moi ; et j'avoue que

j'eusse fait de même à sa place, à son âge. Toute jeune fille honnête enveloppe de mystère les moindres agitations de son cœur. Mais je l'ai observée : elle se faisait gracieuse, sinon coquette, pour plaire à notre hôte; elle goûtait sa société; elle aussi est restée toute désorientée après son départ. En un mot, les choses sont en bonne voie pour aboutir où nous souhaitons. Paris, je l'espère, achèvera ce qu'a commencé Beaucourt. Il est convenu que M. de Montivry viendra nous voir souvent; dès le lendemain de notre arrivée, je compte l'inviter à dîner avec nous... De cette façon, les deux jeunes gens, qui se plaisent, arriveront tout doucement à ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre, et ils nous demanderont eux-mêmes de les marier au plus vite. Avec un peu d'adresse, nous aurons transformé pour eux en un mariage d'inclination ce qui, moins adroitement présenté, leur aurait peut-être paru un mariage de convenance.

Avouez que nous sommes de petits Machiavels, abbé Binet? Il est vrai que c'est pour le bonheur des enfants que nous aimons et pour constituer

une famille chrétienne. J'en suis plus heureuse que je ne le saurais dire et je vous envoie l'expression de ma joie avec ma reconnaissance affectueuse.

COMTESSE DE BEAUCOURT-GIVRY.

II

A Mademoiselle Clotilde de Lespron,
poste restante, boulevard Haussmann, Paris.

Je t'envoie ce mot par voie secrète, Clo chérie, pour que maman, miss Jacobson, l'abbé Binet, et autres providences affectées au soin de ma petite personne de dix-sept ans, ne fourrent pas leur nez vertueux dans nos potins... Et il y en a des potins, cette fois; prépare tes oreilles, Clo! Premièrement — joie! — nous quittons Beaucourt pour la rue de l'Université, samedi prochain. Je serai à la maison vers cinq heures. J'espère que tu trouveras moyen de venir, avec Monsieur ton frère Henri, s'il daigne souhaiter revoir ma frimousse et connaître les dernières nouvelles de « mon mariage ». Car il n'y a plus à en douter : c'est bien d'épouser *l'invité* qu'il va s'agir. L'élève préféré

de l'abbé Binet est destiné à ma couche, comme on dit à la Comédie. Maman et miss Jacobson jabotent tout le temps en mystère, depuis son départ; on me caresse, on m'embrasse, comme si l'heure de la séparation allait sonner. Cependant, M. de Montivry est retourné à Paris rejoindre l'abbé Binet. Amoureux de moi?... Mon Dieu, je n'en sais guère. Il a des façons assez enveloppées, l'élève de l'abbé, et une discrétion de séminariste. D'ailleurs, pas trop bête, adroit de ses mouvements et pas plus laid qu'un autre; mais tu sais, petite Clo, qu'une seule figure d'homme me plaît, et tu peux le dire à Henri : il n'a pas lieu d'être jaloux. Note bien que « mon futur » ne m'a nullement manqué de respect. Ce n'est pas la faute de maman et de Jacobson : on faisait tout ce qu'on pouvait pour le laisser seul avec moi, le pauvre garçon! On espérait, sans doute, que le tête-à-tête le révolutionnerait, qu'il n'y tiendrait plus, qu'il se révélerait Don Juan, et qu'il faudrait nous marier tout de suite, tout de suite... Va-t'en voir! L'invité, seul avec moi, écartait un peu sa chaise et continuait à causer musique, bicyclette, monde,

comme si l'abbé Binet et maman eussent été là pour marquer les points. Au fond, ça me vexait un brin. Je pensais : « Tout de même, l'abbé Binet les fabrique sur un modèle spécial. Moi, avec qui les jeunes gens, d'habitude, ne peuvent pas rester dix minutes sans dire des énormités!... » Alors (ne le raconte pas à Henri) j'ai essayé d'être coquette, un peu... Très peu... Des regards, des frôlements de main au piano, le petit jeu. Évidemment, ça lui a fait une certaine impression : une ou deux fois, j'ai cru qu'il allait se décider, tenter un baiser de politesse, dans les cheveux, sur le poignet... Non... il se tenait. C'est un vœu, peut-être, ou bien, c'est peut-être comme ça qu'on est, quand on est décidé à épouser. Tu diras à ton frère Henri que, désormais, j'entends qu'il soit aussi convenable avec moi que M. de Montivry, ou bien je ne l'épouserai jamais, lui, et je serai Mme de Montivry... (Il n'y a pas de danger, va. J'épouserais aussi bien l'abbé Binet.)

Je dois avouer, cependant, à la louange de ce jeune chevalier de Malte, qu'il a paru troublé en

me quittant, hier soir, à la gare. Il n'était plus maître de lui, masqué comme pendant son séjour. Il a appelé maman « Monsieur l'abbé » et miss Jacobson « Daisy » tout court. Il m'a baisé la main. Ce que je vais le faire aller, celui-là, pendant l'hiver! Je ne tiens pas à le liquider tout de suite, parce que je m'aperçois que, depuis ces grands projets, on est bien plus gentil avec moi, et on me laisse faire tout ce qui me plaît. Jacobson, notamment, est un amour. Elle ne me donne rien à faire et déclare que je travaille très bien...

A bientôt, mignonne Clo. Je te donne un gros baiser pour toi et un autre dont tu feras ce que tu voudras : je le redemanderai à Henri quand nous nous reverrons. Oh! je voudrais déjà potiner avec toi, dans ma chambre. Il n'y a que ça de bon au monde.

LUCIE DE BEAUCOURT.

P.-S. — Si Henri me trompe avec des cocottes, je ne l'épouse plus. Dis-le-lui sérieusement. Et je le saurai!...

L.

III

A Monsieur de Montivry, 23, rue de la Boëtie, Paris.

Nous rentrons dans Paris après-demain, *my magnificent darling,* avec *little goose* et sa maman. J'espère de vous voir le même jour chez vous, sur cinq heures. Oh! vous m'aimerez comme à Beaucourt, n'est-ce pas? Je pense tout ce temps à votre perversité française, et je rougis... *Good bye, dear old chap : plenty of kisses.*

DAISY JACOBSON.

Expérience

Expérience

Madame veuve Ambrus à Monsieur Jean Ambrus.

Mon pauvre enfant, tu es brisé par ce coup, tu n'as plus de force, et, comme jadis, quand tu avais bien mal, bien mal, tu veux te réfugier dans les bras de ta vieille maman en lui disant : « Mère, prends-moi!... Je suis *petit!...* » D'abord, mon chéri, mes bras te sont ouverts, et mon humble maison est à toi, pour t'abriter, quand tu voudras. Il n'y avait même pas besoin de m'écrire et de demander ma

permission. Tout ce que j'ai, et moi avec, cela t'appartient, c'est ta chose. Pourtant, avant que tu prennes un parti qui brise tout derrière toi, qui ne permet plus de retour, je suis bien aise de pouvoir te répondre, te demander de réfléchir et, un peu, te conseiller. Je ne dis pas que ce que tu veux faire, d'instinct, tout brusquement, ne soit pas ce qu'il y a de mieux... Mais, enfin... c'est si grave!... si irréparable... Tu ne peux pas te fâcher si ta vieille mère te dit : Prends garde!... Tu sais qu'elle t'aime et ne veut que ton bien, n'est-ce pas?...

Oh! je ne défends pas Léonie, n'aie pas peur. Elle a fait une vilaine chose, sans pouvoir invoquer l'excuse d'un mari infidèle ou négligent. Tu es la droiture et la justice mêmes, mon chéri : une honnête femme devait s'accommoder du fond sérieux de ton caractère. D'ailleurs, Léonie me paraissait douce, affectueuse : vous donniez l'impression d'un petit ménage où l'on est d'accord... Et voilà que tu découvres ces rendez-vous avec Letixier!... Mon enfant, avant tout, et sans te faire de reproche, tu as eu tort d'introduire si familiè-

rement ce garçon dans ton intimité. La dernière fois que je suis venue passer huit jours chez vous, à Paris, cela m'avait un peu choquée : Letixier au théâtre, Letixier à la campagne, des dîners au restaurant avec Letixier... Un célibataire de quarante ans, ça n'a jamais de bien bonnes mœurs, crois-moi. C'est blasé et sans cœur : dans un jeune ménage comme le vôtre, ça regarde toujours plus du côté de la femme que de celui du mari... Pourtant, comme je n'avais rien surpris d'incorrect, je ne t'avais rien dit. A quoi bon t'alarmer! Aujourd'hui, je me repens de mon silence.

L'idée que Léonie... et cet homme... ah! moi aussi, ça m'a bouleversée, va! Pauvre mignon! Tu as pleuré, j'en suis sûre, tu as crié, tu as appelé ta vieille mère, trop loin pour t'embrasser, hélas! Et tout de suite, comme tu es un homme de premier mouvement, tu n'as pu supporter l'idée de revoir la malheureuse, de coucher dans la même maison qu'elle : tu t'es sauvé à l'hôtel, en lui laissant seulement un mot qui lui disait : « Je sais... Adieu... Tu ne me reverras jamais... » Encore une fois, je ne peux pas dire que tu aies eu tort :

tu as obéi au premier cri de ton honneur. Mais c'était un peu imprudent, tout de même, avoue-le ? Cette jeune femme. . laissée seule, sans explication... Sais-tu que d'autres auraient perdu la tête et couru retrouver leur amant ! Ta fille, ta petite Suzanne, qu'est-ce qu'elle serait devenue dans tout cela ? Grâce à Dieu, Léonie a eu un bon mouvement... De se voir seule, elle a compris où était son vrai appui... Elle t'a écrit pour te demander grâce, elle a essayé de te voir et de te ramener. Je te connais ; je sais qu'on ne te fait pas aisément changer de résolution... Tu as refusé de la recevoir. Maintenant, quand elle t'écrit, tu n'ouvres même plus ses lettres. Tu veux quitter Paris, oublier que tu as une femme et une petite fille, et venir te réfugier chez ta vieille mère. Et tu me dis : « Tu ne peux pas me blâmer d'agir ainsi, toi qui as été une parfaite honnête femme, une sainte... »

Une sainte, c'est trop dire, mon chéri. J'ai tâché, c'est vrai, de ne te donner que de bons exemples, afin que ta mère représentât pour toi une femme comme tu souhaiterais la tienne.

Mieux vaut qu'un fils juge sa mère trop parfaite. Mais tout en vivant le plus dignement qu'elle peut, une femme apprend à connaître les difficultés de la vie : elle voit bien des misères autour d'elle, dans les ménages qui semblent les plus heureux; elle reçoit bien des confidences; elle a un cœur, après tout, et, ne fût-ce que les chutes et les tentations d'autrui, même si elle est assez heureuse pour ne faillir jamais (mon Dieu! oui... il y faut du bonheur, en même temps que de la bonne volonté), elle apprend l'indulgence, la compassion... Qu'une femme ait une faiblesse, évidemment c'est très condamnable. Mais tu as tort de penser, comme la plupart des hommes, que la femme coupable est nécessairement une dévergondée... Souvent, crois-moi, elle aime son mari et son enfant, elle leur sacrifierait tout au monde... l'amant a été dans sa vie un affreux accident et les rechutes se succèdent comme les accès d'une maladie chronique, parmi des remords et de vaines bonnes résolutions. Tiens, moi qui te parle, j'ai eu une amie... Mais je te raconterai cela plus tard, de vive voix... Je reviens à Léonie.

Voyons! Jean. Tu as beau être justement indigné contre elle, tu es obligé de m'avouer que celles de ses lettres que tu as lues (les premières) t'ont remué, parce qu'elles « jouaient trop bien le remords et la sincérité ». Eh! cher enfant, elles ne les jouaient point. Sois certain qu'à l'heure qu'il est, Léonie exècre son amant; sa faute lui fait horreur autant qu'à toi. Les grandes dames, peut-être, peuvent prendre les aventures à la légère; cela les distrait. Mais, nous autres, petites bourgeoises, élevées sagement dans le dégoût des « vilaines femmes », c'est une chose terrible pour nous que de ne plus avoir le droit de nous appeler nous-mêmes « une honnête femme »! La pauvre amie dont je te parlais tout à l'heure (tu ne l'as pas connue, ou, du moins, tu ne te la rappelles pas, tu étais trop petit), quand elle s'est, un jour, surprise à marcher dans une rue avec cette pensée dans la tête : « J'ai un amant... Je viens d'avoir un amant, » il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'elle n'osât plus rentrer chez elle, qu'elle retournât d'où elle venait, rompant tout à fait avec la vie régulière, ou qu'elle se tuât... — Elle avait un enfant...

Alors... elle a fini par rentrer chez elle et reprendre la vie de tous les jours, en tâchant de ne rien laisser paraître... Et pourtant, c'était une honnête femme, je t'assure. Ne t'irrite pas de m'entendre l'appeler comme cela!.. C'était assurément une âme d'honnête femme, puisqu'elle souffrit cruellement d'un péché qui n'était connu que d'elle, que personne ne soupçonnait, qui ne lui enlevait rien de l'estime de son mari et de son enfant...

Comment cela arrive dans l'honnête existence d'une bourgeoise sage, vois-tu, mon chéri, c'est presque incompréhensible... Il advient, je crois, que notre modeste petite existence, qui nous paraît si pleine, si amusante, si charmante durant les premières années de mariage, insensiblement n'occupe plus assez notre temps et notre esprit; le ménage, bien réglé, va tout seul; l'enfant a grandi et n'exige plus des soins incessants; le mari vous aime toujours bien, assurément, mais enfin, il n'est plus, comme aux premiers jours, perpétuellement occupé de vous... enfin il y a *du vide,* et une certaine tristesse se glisse dans ce

vide des journées. On s'en veut, d'abord, à soi-même, on se gronde, on se démontre qu'on possède tout ce qu'on désirait, qu'on est heureuse... Mais les raisonnements ne valent guère contre le sentiment. On finit par se prendre en pitié, par se plaindre soi-même. Quoi! à vingt-huit, à trente ans, la vie douce serait finie? On n'aurait plus rien à espérer? Ces chères années de tendresse qui vous ont réchauffé le cœur, après le mariage, elles sont finies, finies, jamais elles ne recommenceront? On est encore bien jeune, pourtant, et on les goûterait bien mieux que quand on était une petite jeune fille ignorante et à demi formée... Alors, on essaye de recommencer ces bonnes années, de les ressusciter de force. On se pare davantage pour son mari, on le cajole. Le pauvre homme, qui pense à bien autre chose, et qui ne demande que la tranquillité chez soi, ne vous comprend pas : vous vous apercevez que vous le fatiguez; il vous en vient un peu de rancune...

Cependant, comme tous les hommes essayent toujours de gagner les jeunes femmes qu'ils ap-

prochent, il est bien rare qu'une jeune femme mûre pour la chute n'en trouve pas un à sa portée, qui l'aide à tomber... Oui, c'est toujours ainsi que j'ai vu, autour de moi, ces malheureuses devenir coupables, par un désir sincère de recommencer les joies des fiançailles et du mariage : il y a de l'honnêteté même dans leur défaillance... Il me semble qu'il ne faut pas trop les condamner, d'autant qu'elles sont bien déçues par l'adultère, je t'assure!... Si tu avais connu la pauvre amie dont je te parlais tout à l'heure, si tu avais vu comme elle souffrit... comme elle désira parfois ce qui vient d'arriver à Léonie, — afin d'en finir d'un coup avec le mensonge et la vie louche...

Vois-tu, Jean, je suis bien sûre que ta femme n'a pas un mauvais cœur et qu'elle n'est pas une dévergondée. On ne trompe pas les mamans, sur ce point-là, quand il s'agit du bonheur de leur fils. Je l'ai regardée à l'œuvre, je l'ai bien observée : elle t'aime... Enfin, je me décide à te le dire, à présent que j'ai un peu causé avec toi : Léonie m'a écrit, elle aussi, depuis ce malheur; elle m'a conté sa faute sans chercher à l'atténuer; elle m'a

suppliée d'intercéder pour elle auprès de toi. Ne crois pas qu'elle aimât ce Letixier... Non... Il y a eu un jour de printemps trop brillant, trop gai, où ta femme est sortie de chez elle toute palpitante du désir d'être caressée, embrassée, ressaisie par toi, oui, par toi... un jour où, décidément, sa vie calme, son bonheur tempéré ne lui suffisaient plus... Et l'homme qui la guettait en a profité. Il t'a volé un désir, un émoi qui allaient à toi... Reprends-lui ta femme : c'est ta meilleure revanche, va! et le péché de Léonie ne vaut pas que tu brises sa vie, la tienne et celle de ta petite Suzanne. Me croiras-tu? Me respecteras-tu moins parce que je te dis : Léonie a fait une faute, mais je t'assure qu'elle est encore une honnête femme? Certes, rien ne me rend plus heureuse que de t'entendre me dire : « Mère, toi qui es une sainte... » L'amie dont je te contais les misères ne détrompait pas la vénération de son mari, de son enfant, bien que son remords en fût quelquefois doublé... Pourtant, si je croyais que cela pût agir sur ton sentiment, sur ta pitié, je te dirais : « Je ne sais pas, moi, ta mère, si j'ai le droit de condamner

Léonie, car je ne sais pas si, à sa place, j'eusse été plus forte qu'elle. Et si j'avais failli comme elle, il me semble que je ne serais pas devenue du coup tout à fait indigne de compassion, ni indigne de ton affection et de ton respect... »

Allons, mon enfant, du courage et de la générosité. Pardonne à ta femme et reprends-la près de toi. Elle ne faillira plus, va! Quand l'adultère a brûlé une fois une vraie honnête femme, le mal qu'elle en a souffert lui cautérise pour jamais le cœur... C'est chez les grandes dames, peut-être, qu'il est moins aisé de n'avoir pas de second amant que de n'en pas avoir du tout. Nous autres, nous tombons parce que nous nous trompons, parce que nous croyons que l'amant sera, de nouveau, pour nous, le jeune mari... et l'épreuve faite, — la réalité de l'adultère nous navre. Je me porte garante de l'avenir. Je te promets que Léonie te sera fidèle, et que tu seras associé à une honnête femme, si tu consens à oublier, à une femme digne de ta tendresse, digne de ton respect. Oui, de ton respect! Du respect que tu me donnes à moi, à ta mère? Me croiras-tu?

Viens. Léonie et ta fille sont ici, chez moi. Suzanne pleure et te réclame. Nous lui avons dit que tu arriverais demain. Nous feras-tu mentir ?...

. . . . . .

Papa

Papa

Ce n'est pas que je fusse follement éprise de ce bon Louis Lancret... Je crois même que je l'avais choisi, entre quelques autres prétendants acceptables, pour la neutralité parfaite de son physique et de son caractère. Je me disais : « De celui-là, au moins, mon pauvre papa ne sera pas jaloux... » Car papa est jaloux de mes prétendants. Les gens qui, m'entendant ainsi parler, comprendraient plus que je ne veux dire, auraient de bien vilaines âmes.

Papa est jaloux : cela signifie, premièrement, qu'il veut pour lui seul tous les soins de ménagère affectueuse et diligente que je lui donne depuis treize ans que maman est morte, et cette première jalousie n'est pas la plus belle, elle ressemble un peu à de l'égoïsme. Mais papa éprouve encore, à mon endroit, une autre jalousie moins facile à définir, et qui me touche plus, car elle n'est nullement inspirée par l'égoïsme, et elle le fait réellement souffrir. Papa est horriblement blessé de toutes les admirations que ma figure ou ma taille, assez jolies l'une et l'autre, provoquent chez des hommes, même si ces admirations s'expriment de la façon la plus respectueuse. A force de l'avoir observé, je crois comprendre assez bien ce qu'il ressent; il est, pour ainsi dire, timide et effarouchable *à ma place;* il souffre avec exagération, et pour mon compte, de cette gêne singulière que nous avons toutes connue pendant quelque temps (peu de temps!) les premiers mois qui suivirent notre entrée dans le monde. Les hommages les plus discrets rendus à sa fille lui paraissent, quand il en est le témoin, d'inexcu-

sables attentats à la modestie. Jugez comme il est mal à l'aise, quand il voit un jeune homme prendre ma taille et m'entraîner dans une valse! Ou seulement quand, à table, séparé de moi par quelques convives, il aperçoit un de mes voisins un peu empressé auprès de moi! Vous n'imaginez pas la diplomatie tendre où je suis contrainte, après ces importants événements, pour calmer le cher vieux cœur troublé et ramener la paix dans ce que nous appelons volontiers tous les deux : « Notre ménage. »

Ce qui me prouverait bien (si je n'en étais sûre de toute façon) que cette seconde jalousie paternelle est vraiment désintéressée, et tout à fait pure d'égoïsme, c'est qu'elle ne vise pas exclusivement les personnes : papa est jaloux des livres, des tableaux, des conversations mondaines qui pourraient concourir à faire de moi (à vingt-trois ans passés, hélas!) autre chose qu'une petite fille très ignorante. Nous avons renoncé à aller au théâtre. Il n'y avait jamais de pièce assez convenable pour moi : et quatre ou cinq expériences

malheureuses, durant lesquelles j'ai souffert à voir souffrir mon vieil enfant, m'ont guérie du désir d'assister à aucun spectacle en sa compagnie. Quant aux livres, comme il n'est pas là quand je lis, je triche un peu. Et pour les conversations du monde, — mon Dieu! — je tâche, toujours lorsqu'il est hors de portée, de n'être ni plus sotte ni plus bégueule qu'une autre... Le terrible, c'est que, parfois, un incident imprévu nous met, ensemble, en présence de quelque inconvenance manifeste... une anecdote un peu leste contée par une dame... une statue un peu trop dévêtue qui nous guette au coin d'une allée... Tous les deux, alors, nous voudrions nous nicher sous terre : car dès que je suis avec lui, sa manie me gagne, et je deviens plus sotte et plus timide que la béguine la plus niaise.

Je crois bien que cette complication particulière de ma vie courante m'a ôté le loisir d'être amoureuse, comme le sont la plupart des jeunes filles, de quelques sportsmen et de quelques officiers. Non, vraiment, je n'ai jamais aimé une redingote ou un dolman assez chaudement pour

faire à ce pauvre papa la peine immense de lui en parler. Maîtresse de maison depuis si longtemps, je ne suis pas poussée au mariage, comme tant d'autres, par le désir d'être libre et de commander... Les petits divertissements dont me prive la manie paternelle ne me manquent pas assez pour m'empêcher de goûter ma réelle indépendance. En somme, je suis heureuse dans « mon ménage ». C'est plutôt par raison que je souhaiterais me marier, pour ne pas laisser inutilement passer l'heure où il convient d'avoir un mari jeune et des enfants. Vous voyez que je suis une demoiselle très raisonnable.

Je n'ai pas eu à courir après les prétendants. Ils sont venus s'offrir d'eux-mêmes : car outre que je ne suis point trop laide, j'ai ce que les prétendants goûtent plus qu'une jolie frimousse ou de beaux bras : j'ai, me dit-on, trois cent mille attraits impersonnels déposés à la Banque de France. J'attribue modestement à cette circonstance d'avoir vu défiler aux pieds de ma petite personne tout ce qui, dans notre chef-lieu, appar-

tient au sexe fort et... célibataire. Sûre de pouvoir choisir, je n'ai pas connu le douloureux et délicieux frémissement dont je vis agitées, tant de fois, les jeunes filles mes amies, moins favorisées de la fortune, — lorsqu'un officier d'avenir ou un ingénieur bien appointé, ou seulement quelque solide propriétaire rural les invitait à danser. Je ne suis jamais rentrée à la maison, après un dîner, une soirée ou un bal, en me demandant avec anxiété : « Veut-il réellement m'épouser ? » Hélas ! On voulait toujours m'épouser, je le savais d'avance, et d'avance cela donnait une étrange fadeur aux compliments qu'on croyait devoir m'adresser.

Soyons franche : j'ai eu tout de même un petit flirt. Un jeune conseiller de préfecture a su se faire distinguer de moi par un peu d'esprit amusant et la franchise avec laquelle il me déclara qu'il ne pensait pas au mariage, même avec moi, vu qu'il trouvait délicieux l'état de célibat, — mais qu'il voulait tout de même me faire la cour parce que j'étais jolie et pas bête. Était-ce un adroit détour pour conquérir la dot en même temps que le cœur ? Je ne sais. Il ne me rendit

pas amoureuse de lui, mais il me divertit assez pour me faire désirer sa présence et pour obtenir de moi quelques menues attentions. Je bravai, pour cotillonner avec lui, les coups d'œil furieux de papa; je tolérai quelques lettres, où les phrases passionnées se mêlaient assez adroitement aux plaisanteries. Ce fut là tout mon roman : et, si modeste, il faillit encore finir mal. Papa surprit un jour, sur la terrasse de la Trésorerie Générale, le jeune P... en train de me baiser la main un peu longuement. Je crois qu'il hésita un instant sur le point de l'étrangler ou non : s'il s'abstint, ce fut assurément pour éviter le scandale dont sa fille eût pâti la première... Il ne m'a jamais, jamais dit un mot de l'événement : il avait vraiment trop honte pour moi; les mots s'arrêtaient dans sa gorge : tel s'il eût eu un fils et qu'il l'eût surpris trichant au jeu. Moi qui suis, je vous le disais, une personne bien plus raisonnable, j'étais sûre de n'avoir rien fait de mal et ma conscience restait en repos. Mais mon pauvre vieux, pendant plusieurs semaines, fut si contrit *à ma place,* qu'il finit par me suggérer de vagues remords, et une

gêne extrême à rencontrer mon conseiller... Ainsi mourut, dans sa fleur, cette passionnette sans importance. Et je m'aperçus, par là, que mon pauvre toqué de papa m'était beaucoup plus cher que le plus divertissant des fonctionnaires...

Cependant ma tante Adèle — personne de bon sens qui possède quelque influence sur mon père, son cousin germain — s'était mis en tête de me marier. Elle prit les devants, fit des remontrances à papa, lui déclara que tout le monde le tenait pour un affreux égoïste, et qu'il s'agissait de me pourvoir au plus tôt d'un joli mari. Des prétendants triés sur le volet furent admis à se rencontrer avec moi, dans une sorte d'intimité, chez ma tante elle-même. (Depuis l'aventure du conseiller, nous ne fréquentions guère plus les bals, mon père et moi.) Vous n'imaginerez jamais les avanies qu'il leur fit. Il s'ingéniait de mille façons à mettre leurs ridicules en évidence. Hélas! tous en avaient... Il abusa de son âge et de sa réelle supériorité d'esprit pour les railler devant moi, les mettre dans telle de ces postures gro-

tesques qu'une femme, même bienveillante, ne pardonne jamais absolument à un de ses courtisans. Bref, il organisa une véritable terreur parmi les prétendants. Ma tante elle-même dut renoncer à s'entremettre : papa l'aurait brouillée avec la ville entière...

Quand un prétendant lâchait pied, il avait, malgré tout, un peu de remords. « Tu ne le regrettes pas, au moins ? » me disait-il. Sur ma réponse négative, il retrouvait sa sérénité... Mais je crois que sa malédiction me guettait, si j'avais répondu : « Dame !... je le regrette un peu... »

Le capitaine Darty lui donna plus de mal que les autres.

Ce n'était pas un homme supérieur ; mais, d'une simplicité et d'une modestie extrêmes, aucune raillerie n'avait prise sur lui. Avec cela, un passé militaire déjà brillant, et la plus incontestable, la plus mâle beauté... Papa, au bout de quelques escarmouches, comprit qu'il n'avait pas la victoire. Il devint sombre, et même, dans l'intimité du *ménage,* ne m'adressa presque plus la parole.

Enfin, la démarche officielle fut faite par le colonel, il fallut prendre un parti. Je demandai à papa :

— Que me conseilles-tu ?

— Est-ce que tu l'aimes ? me demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

— Mon Dieu !... Non... je ne l'aime pas... Mais c'est un de ceux qui, certainement, me déplaisent le moins.

— Alors... tu ne souffriras pas si tu ne l'épouses pas ?

— Non, fis-je en riant. Mais ceci ne me semble pas une raison suffisante pour le refuser.

— Écoute, reprit papa... Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh bien... ne l'épouse pas. On dira que tu es devenue amoureuse de lui parce qu'il est beau. Ne trouves-tu pas cela un peu honteux ?

Ce qui me parut hors de doute, c'est que papa, lui, trouvait un peu honteux que sa fille pût s'éprendre d'un homme parce qu'il était beau. Et telle est la contagion des sentiments délicats à l'excès que, moi aussi, au moment où il me le dit, je pensai comme lui. « On dira que je me paye,

avec ma dot, un joli mari... » Darty fut refusé comme les autres, et je fus récompensée de ce refus par une lune de miel nouvelle dans notre ménage.

Le pauvre Louis Lancret fut ma dernière espérance matrimoniale. Papa l'aimait bien; il avait été l'ami du père Lancret; Louis et moi, tout petits, nous avions joué souvent ensemble, et c'était, vraiment, une sorte de frère de lait que j'avais retrouvé grandi, au sortir du couvent, quand j'avais reparu dans ma ville natale. Louis venait presque tous les soirs à la maison faire le troisième au whist, avec papa et moi. C'était un excellent garçon, assez riche pour dissimuler sa paresse sous une vague réputation d'agronome. Dieu sait que je faillis choir de mon haut, quand, un beau jour, Lancret m'écrivit une lettre d'une admirable humilité, me disant que, lui, être amorphe et dépourvu d'attraits, il osait adorer la pure perfection que j'étais, et se décidait enfin à me le dire maintenant que j'avais épuisé la liste des célibataires du chef-lieu. « Ma foi, pensai-je, ce Lancret n'est

pas si sot... Papa est habitué à lui, il n'en prendra point d'ombrage; et pour ce que je demande à un mari, il me semble que celui-ci en vaut un autre. » J'allai, toute chaude, transmettre la proposition à mon père. Il commença, naturellement, par déclarer que Lancret était fou de prétendre à ma main, que des maris comme lui, j'en trouverais à la douzaine, qu'on ne devait même pas prendre une pareille requête au sérieux, etc... Néanmoins, comme il fallait un troisième pour le whist du soir, Lancret ne fut pas renvoyé : il fut admis à faire sa cour, tacitement, sans que papa lui témoignât son consentement autrement qu'en le rudoyant un peu plus que de coutume... Les jours, les semaines passèrent; Lancret continua de brûler silencieusement à mes côtés, tout en maniant les cartes. Enfin, il dépêcha ma tante Adèle auprès de papa, pour avoir une réponse définitive. « Je te répondrai après avoir causé sérieusement avec la petite, » dit papa. Et cette conversation fut ceci :

— Écoute, Laure... Ta mère n'est plus ici pour te dire ce qu'est, en réalité, le mariage. Ce n'est pas moi qui te le dirai... Mais tu peux me croire :

épouser un homme qu'on n'adore pas, c'est un supplice pour une femme dont l'âme est un peu haute... N'épouse pas Lancret... Lancret est un troisième au whist; ce n'est pas un mari.

— Alors, il faut le renvoyer?...

— Non... parle-lui doucement... fais-lui comprendre qu'il n'a pas su te plaire encore... que, peut-être, plus tard... enfin... que tu n'es pas pressée... Il aura à choisir entre se contenter de cela et ne plus revenir ici. Tu verras qu'il restera.

Papa avait raison. Lancret est resté. Il fait toujours le troisième au whist. A cette preuve d'amour, il a gagné que je l'aime un peu. Mais je ne l'épouserai pas... J'ai un mari, qui est mon cher égoïste de papa — et c'est aussi, hélas! le seul enfant que j'aurai!

Si au moins j'étais sûre de le garder toute ma vie, ce vieil enfant!...

. . . . . .

L'Amie

10.

L'Amie

Madame Gélabert au lieutenant Henri de Poy.

SAVEZ-VOUS, mon cher Henri, que me voilà bien honorée de votre confiance? N'avoir pas tout à fait trente ans (car, ne vous déplaise, je suis de dix-huit mois seulement l'aînée de ma jolie amie Yvonne, qui sut vous plaire), — n'avoir pas trente ans et être conviée déjà à faire des mariages, comme une mère-grand! S'il ne s'agissait d'Yvonne que j'aime fort, et de vous, monsieur, que je ne hais point,

j'aurais peut-être refusé tant d'honneur. Mais je suis une amie sincère et volontiers active : je vous servirai de mon mieux.

Vous n'osez, dites-vous, déclarer vos sentiments à cette adorable Yvonne, parce que vous êtes naturellement timide et que vous vous jugez indigne de lui plaire. Pour la timidité, vous ne vous calomniez pas. Je ne connais pas un homme aussi empêché que vous, lorsqu'il s'agit de dire à une femme : « Je vous aime. » Vous, un officier si hardi au feu, nos airs de vertu vous imposent ! Une mine un peu rebroussée vous met en déroute ! Ah ! lieutenant, que d'occasions vous avez manquées, déjà ! Gentiment tourné comme vous l'êtes (vous êtes gentiment tourné, le savez-vous ?), vous devriez compter vingt aventures dans le monde. Et je suis sûre que vos hommages... pratiques vont à des femmes qui ne sont rien moins que du monde ! Nous ne pouvons pourtant pas commencer le feu, nous autres ! Est-ce que vos théories militaires ne prescrivent pas l'offensive, en guerre, toujours l'offensive ?... Enfin, passons !

Yvonne — que vous appelez pompeusement de ce nom de veuve qu'elle porte avec un peu de vanité : Mme de Guerbois — n'a pas su, mieux qu'une autre, vous tirer de votre embarras ordinaire. Elle n'est pourtant pas maladroite, la chérie ! S'est-elle assez habilement servie de moi, tout de même, pour favoriser les rencontres où votre cœur s'est pris ! Et moi qui ne soupçonnais rien ! Je me disais : « Si elle vient plus souvent que naguère, c'est que son veuvage lui donne des loisirs. » Je me réjouissais, en même temps, de vous voir prendre de plus en plus volontiers le chemin de ma maison... Vous m'avez fait jouer là, l'un et l'autre, un singulier rôle ! Je ne vous en veux pas, puisqu'il s'agit du bon motif. Et vous, surtout, mon cher Henri, je vous pardonne, puisque vous me donnez ce témoignage de confiance de me consulter et de souhaiter mon aide.

Oui, mon ami, votre choix est heureux, et j'y applaudis des deux mains. Vous savez combien j'aime Yvonne : nous sommes, l'une et l'autre, un rare exemple d'amitié de pension continuée et

fortifiée par le temps. J'ai été la confidente de tous ses rêves de jeune fille, de ses amours, de ses petites faiblesses; j'ai été son appui le plus sûr dans les crises de sa vie, car (elle vous l'a dit certainement) cette vie fut parfois agitée. Yvonne, avec un cœur, ou, si vous préférez, avec un tempérament plus ardent qu'on ne le soupçonnerait, s'était laissé mal marier; à sa beauté, à ses goûts de dépense, il fallait avant tout la fortune. M. de Guerbois vieux, mais riche, lui donnait, en même temps que le luxe, un beau nom fort estimé, et cela changeait cette chère Yvonne, qui, depuis l'enfance, était presque pauvre et s'appelait Mlle Copain. Ne lui parlez jamais de ce nom de Copain, qu'elle exécrait comme trop bourgeois, et qui lui remémore les humbles professions exercées encore en Picardie par les Copain survivants : tous gens honorables, mais pour la plupart modestes commerçants ou employés subalternes. Au surplus, vous n'épousez pas les Copain, n'est-il pas vrai ? et il vous suffit qu'Yvonne, née moins que bourgeoise, soit l'élégance et la distinction mêmes.

Devenue baronne de Guerbois, Yvonne se

laissa griser quelque temps par sa fortune et son aristocratie toutes neuves : mais l'argent et les relations ne suffisent pas à une femme de moins de vingt ans, belle et courtisée. Yvonne n'avait même pas pour se défendre ou pour s'abriter des croyances religieuses un peu solides : vous, l'ancien élève des jésuites, l'officier nouveau style qui ne manqueriez pas la messe le dimanche, et qui faites vos pâques, vous aurez là une belle conversion à accomplir... Bref, les cinq années de mariage de la chère petite n'allèrent pas sans orages. Yvonne, certes, ne vous l'a pas caché. Elle a le mérite de la loyauté; puis, vous êtes trop raisonnable pour lui en vouloir d'un passé qui ne lui appartient plus, et où elle ne vous connaissait pas. Vous n'avez pas le droit de vous montrer vis-à-vis de cette chère enfant plus sévère que nous ne le fûmes. Et ce sera un grand honneur et un grand bonheur pour vous, j'en suis sûre, de la réhabiliter tout à fait, et de lui rouvrir, avec l'autorité de votre nom et de votre passé sans tache, les quelques portes qui affectaient de se fermer devant elle.

Donc, vous le voyez, cher ami, j'approuve pleinement vos projets et je me réjouirai de les voir réalisés. Toutefois vous êtes un homme, n'est-ce pas, et l'on doit vous parler franc? — je ne suis pas certaine que votre demande soit agréée par Yvonne. Non qu'elle m'ait jamais dit quoi que ce fût à votre désavantage! J'aimerais presque mieux qu'elle l'eût fait. Elle parle de vous avec une telle sérénité, une telle absence de préoccupation que, la connaissant comme je la connais, je serais tentée de dire : Elle ne se doute de rien. Si j'avais cru son cœur pris en ce moment, j'aurais songé d'abord au jeune Maurice Lautrait : elle avait, il y a trois mois, un commencement de faible pour ce cercleux, et ne le cachait pas. Comme elle ne m'en disait plus rien, je pensais : « Hum! ne pourrait-elle déjà plus en parler décemment?... » Peut-être est-ce tout simplement que ledit Lautret était remisé et oublié, et qu'elle est toute à penser à vous. Je le souhaite du fond de mon cœur. Je vous mets seulement en garde contre une déconvenue possible. Si vous êtes repoussé la première

fois, ne craignez pas d'insister. Les fantaisies d'Yvonne ne furent jamais de longue durée, et elle est trop intelligente pour ne pas comprendre les avantages d'une union avec un garçon riche, honnête et bien posé dans le monde comme vous. Au besoin, je m'emploierai à lever ses objections, et vous en serez quitte, une fois marié, pour ne pas recevoir M. Lautrait.

Et maintenant qu'en somme, nous pouvons considérer ce mariage comme accompli, votre « vieille amie » va vous donner quelques conseils inspirés, vous n'en doutez pas, par le désir d'assurer le bonheur d'Yvonne et le vôtre. D'abord, promettez-moi, mon ami, de veiller soigneusement sur la santé de la chère enfant. Malgré des apparences robustes et vivaces, elle n'en est pas moins fort délicate, neurasthénique à désespérer les médecins. Cet état fâcheux date de sa première année de mariage, où elle fut cruellement éprouvée par une maladie de plusieurs mois : le baron de Guerbois, a-t-on dit, en connut les causes mieux que personne. Pauvre petite! Il faudra bien

l'aimer pour qu'elle oublie près de vous tous ces mauvais souvenirs. L'inégalité même de son caractère me la fait plus tendrement chérir : elle me rappelle toutes les épreuves morales et physiques qu'elle a subies. Gardez-vous de la contrarier, et si parfois un caprice d'elle vous surprend, une de ces sautes d'humeur que je lui connais, moi, et que connaissent tous ceux qui ont vécu dans son intimité, embrassez-la bien fort au lieu de la gronder : il paraît que c'est le seul moyen de la calmer, mais qu'il est infaillible. Quelqu'un qu'elle a beaucoup aimé me disait d'elle : « Ce qu'il y a de meilleur dans le caractère d'Yvonne, c'est son tempérament... »

Ma seule crainte, cher ami, et mon devoir est de vous la dire avant que les démarches irréparables ne soient accomplies, — ma crainte n'est pas qu'Yvonne soit malheureuse avec vous : vous êtes pour elle le mari inespéré. Je suis moins sûre de votre bonheur à vous, et cela m'inquiète. Pourquoi m'avez-vous consultée ? Pourquoi me faites-vous une obligation de conscience de vous mettre en garde contre vous-même ? Je vous con-

nais bien; il me semble que, pour être heureux auprès d'une femme, il vous faudrait trouver en cette femme plus d'abnégation, plus de « maternité », si je puis ainsi parler, que vous n'en pouvez attendre de cette adorable Yvonne. Votre avenir est brillant : on vous considère comme un officier très brave et en même temps comme une sorte de savant. Je ne vois pas clairement ce que le mariage, les soucis de la femme et des enfants vont apporter d'avantages à une existence déjà si remplie... J'aurais souhaité près de vous une présence féminine plus discrète et moins encombrante, qui ne demandât, pour prix de son dévouement, que la joie, la fierté de votre amitié...

Toutes ces objections, bien entendu, tombent devant ce grand argument : « J'aime... » Si donc vous aimez réellement, si vous n'avez pas pris pour de l'amour le petit frémissement de désir qu'un timide tel que vous éprouve toujours auprès des coquettes, je vous dis hardiment : Mariez-vous. — Si non... si non, mon Dieu... réfléchissez et attendez. Je ne crois pas que Mme de Guerbois

risque de vous être enlevée, d'ici longtemps, par un prétendant à sa main droite.

Méditez là-dessus, cher ami, cette nuit et demain matin. Puis, vos réflexions faites, venez m'en faire part chez moi, vers trois heures. Ma porte sera close pour tout autre que pour vous; nous ne risquerons même pas d'être dérangés dans nos graves entretiens par mon mari : il chasse en ce moment en Sologne. Vous me parlerez sans réticences et *sans timidité,* n'est-ce pas ? Nous ferons ensemble l'examen de votre cœur : vous le connaissez assez mal, j'en suis sûre; vous avez besoin d'un guide pour vous y débrouiller.

Quoi qu'il arrive de cet examen, j'aurai la joie de vous avoir servi de mon mieux, ainsi que ma petite Yvonne, que j'aime presque autant que vous.

Vierge Étrangère

Vierge Étrangère

Miss Ethel Briggs (villa Belle-Rose, Saint-Enogat) à Monsieur Robert d'Yriac (villa Chateaubriand, Dinard).

Vous m'avez quittée, hier soir, mon cher Robert, après notre dernière valse dans le Casino, sur une phrase impatiente et sur un air de *bad spirits*. « Quelle femme êtes-vous donc? » vous êtes-vous écrié, en oubliant une fois de nouveau que je ne suis pas une

femme, ni surtout *votre* femme, mais que je suis une jeune fille, libre de faire avec son cœur tout ce qui lui plaira. Et, après cette question un peu choquante en vérité, vous êtes parti sans attendre de réponse, en me lançant un regard méchant de vos beaux yeux noirs. Car ils sont très beaux, vos yeux. J'aime les hommes qui ont les yeux noirs et les sourcils bien fournis.

J'ai été un peu ennuyée de ne plus vous avoir le reste du temps du bal, bien que votre place ait été prise aussitôt auprès de moi, dans le *flirting room,* par M. Derwent, vous savez? ce jeune Anglais nouvellement arrivé, qui est si bien quand il se baigne. Mais il a deux gros yeux bleus de bébé qui me donnent envie de rire. Je n'ai plaisir à le regarder qu'à l'heure du bain. Aussi, je me suis bien vite ennuyée et j'ai dit à papa qui flirtait de son côté avec mistress Wilkinson, de me ramener à la villa.

Rentrée dans ma chambre, je suis restée un assez bon temps sur la terrasse à regarder la mer, qui était haute justement maintenant. Du côté

de Dinard, je voyais au clair de la lune les toits en pointe de votre villa qui se dessinaient sur le ciel; et je pensais que vous étiez là, que vous pensiez à moi, que vous étiez irrité contre moi. Cela me fâchait; cela me semblait injuste. « Ce jeune Français, me disais-je, a beau avoir de jolis yeux noirs et un peu d'esprit, il n'en est pas moins insupportable. Parce que, ce soir, il ne m'a pas plu d'aller sur la terrasse du Casino me faire... comment dites-vous?... me faire tripoter les bras par lui, il me boude, il me demande avec insolence quelle sorte de femme je suis, et il s'en va... Me suis-je donc comportée vis-à-vis de lui avec disconvenance? Suis-je vraiment une sorte de femme à part, particulièrement pénible pour les flirts?... »

Je vous assure, mon cher Robert, que je m'examinais la conscience avec beaucoup d'humilité, et que je recherchais le plus soigneusement et curieusement « quelle femme je suis donc »? Et je veux vous faire part, ce matin, de mes réflexions, afin que nous soyons plus franchement amis quand nous allons nous retrouver ce soir et flirter

de nouveau ensemble. Car je ne veux pas, vous pensez bien, perdre *a splendid flirt* comme vous pour un malentendu. Est-ce gentil, ce que je vous dis là? Avec vous, je suis gentille comme une Française.

Vous êtes fâché contre moi, cher, parce que j'ai l'air amoureuse de vous et que cependant je ne profite pas de la première occasion où nous sommes seuls pour tomber dans vos bras. Ces deux choses-là à la fois vous me reprochez, je le comprends très bien : et c'est pour cela que vous me demandez quelle espèce de femme je puis bien être. Puisque je ne veux pas me laisser chatouiller les bras sur la terrasse du Casino, je n'ai pas le droit de trouver vos yeux jolis. Et puisque je trouve vos yeux jolis, il faut que je me laisse chatouiller les bras. Ah! que vous êtes bien un jeune Français!

Écoutez-moi, et tâchez de comprendre ce que je vais essayer de vous expliquer, après que je me le suis expliqué à moi-même, cette nuit, en regardant la mer. Je n'ai aucune envie du tout,

Robert, de tomber dans les bras d'un jeune homme, dans les vôtres même. Ces choses ne m'intéressent pas, au moins à faire, et quand je m'amuse à en parler, c'est toujours sous-entendu que, de moi, il ne s'agit pas. J'en parle par *joke,* comme d'un autre sujet de plaisanterie, et après, je n'y pense même plus. Et cela m'agace et me rend mauvaise que vous autres, Français, qui êtes des flirts tellement *delightful,* vous vouliez toujours ramener le flirt à cela, de chatouiller les bras et autres choses choquantes. Moi, mes bras et tout mon corps sont quelque chose de réservé, qui veut bien assister au flirt, mais qui ne s'en mêle pas. Je vous ai laissé embrasser mes lèvres, parce que cela se fait, mais cela ne m'a pas été très agréable, et vous vous en êtes bien aperçu. Cela vous fâche que je vous dise cela ? Eh bien ! écoutez en revanche quelque chose qui vous fera plaisir, et vous rendra très *conceited*. L'autre lundi, quand nous avons été en pique-nique au Mont Saint-Michel, je vous ai vu, de ma fenêtre, faire votre toilette, le soir, dans votre chambre, et je vous ai trouvé très bien, au moins aussi bien que M. Der-

went, et je me suis beaucoup plu à vous regarder ainsi. Mais je vous regardais comme une statue ou comme un tableau. Si je vous avais regardé autrement, il me semble que je serais une vilaine jeune fille.

Je sais très bien ce que vous allez me répondre : « Alors, où cela nous mènera-t-il ? » Vous me l'avez dite assez souvent, cette phrase-là ! Elle est bien d'un Français, et elle prouve que vous ne comprenez rien au flirt. Le vrai *flirt* mène au *flirt,* et à aucune autre chose de plus. S'il menait à autre chose, vous comprenez bien que cela m'arriverait vite de vous l'avoir défendu ! Vous faites semblant de croire que c'est un moyen de soustraire une jeune fille aux lois de convenance : pas du tout ! C'est un moyen de se divertir sans choquer les convenances. Le flirt de cette saison de Dinard nous conduira au flirt de cet hiver sur la Riviera, puis au flirt de la saison de Paris et de celle de Londres, et ainsi ensuite jusqu'à ce que l'un de nous en ait assez. Mais ni à Londres, ni à Paris, ni au bord de la Riviera, je ne vous laisserai

chatouiller mes bras... A moins que, dans un de ces endroits, je ne vous épouse.

Et nous voici sur la grosse affaire qui vous occupe aussi, quoique vous ne m'en ayez jamais parlé : est-ce que nous allons nous marier ? Je vous dis d'abord que cela n'est pas une question pour moi d'être beaucoup plus riche que vous : pour avoir un mari à mon goût, je jetterais volontiers à la mer tout l'argent que mon père a gagné à Chicago, en gardant seulement de quoi être bien habillée. Mais le mariage, ce sera justement, n'est-ce pas ? vous permettre toutes les choses qui ne me font pas envie en ce moment. Donc, je n'aurai pas envie de me marier avec vous tant qu'il me déplaira de me laisser embrasser la bouche et chatouiller les bras : mais, dès que ces choses me feront plaisir, il faudra absolument que je vous épouse. N'allez pas croire maintenant qu'il soit utile de m'en parler et me le proposer toujours pour me le faire désirer : au contraire, je vous l'ai dit, cela m'irriterait, et je prendrais en horreur vous et le mariage. Alors ?... Alors,

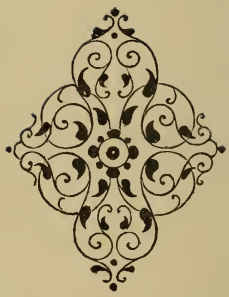
voici ce que je vous propose, après y avoir sérieusement réfléchi sur ma terrasse.

D'abord, vous serez un tout à fait raisonnable et gentil flirt avec moi, dorénavant; vous ne me demanderez plus de m'embrasser sur la bouche, vous n'essaierez plus de me toucher les genoux quand nous dînerons l'un près de l'autre, vous ne bouderez plus parce que je ne veux pas me laisser chatouiller les bras sur la terrasse du Casino. En récompense, moi, je serai toujours avec vous, j'aurai l'air de vous aimer beaucoup devant le monde; je ne serai flirt avec personne autre, même avec M. Derwent, qui est si beau au bain. Puis, en moi-même, je ferai tout ce que je pourrai pour désirer devenir votre femme. J'ai déjà essayé, l'autre jour, quand je vous regardais, au Mont Saint-Michel... Je vous trouvais très bien, très en forme, et je crois que j'étais justement sur le point d'avoir envie de vous épouser, quand tout à coup ma femme de chambre est entrée pour me coiffer. Mais, une autre fois, j'arriverai peut-être à ce que je veux. Il doit y avoir là une affaire d'entraînement et de *practice,* comme pour tous les autres sports.

Allons, très cher ami, reprenez vos *high spirits* et venez ce soir, au Casino, me tendre la main. Personne, déjà, ne me plaît plus que vous : ne voulez-vous pas que vous me plaisiez tout à fait ? Cela dépend de vous, et pour cela, il vous suffit de faire, par sagesse, ce que les hommes de notre pays font par paresse : ne pas tant vous offrir, et vous laisser un peu désirer. Ce serait pourtant un joli mariage que le nôtre, cher Robert ?... Pensez-y un peu pour vous donner de la patience, et croyez-moi

Vôtre sincèrement.

ETHEL.



L'Infidèle

L'Infidèle

CERTES, quand j'étais jeune fille et que je rêvais à l'avenir, au mariage, je ne m'imaginais pas femme d'un artiste célèbre. Tant de fois, dans ma famille, j'avais entendu dire de moi : « Oh! Henriette... Elle n'est pas intelligente... Mais on en fera une bonne petite ménagère!... » Et l'opinion de mes compagnes de pension semblait également si bien établie sur... disons le mot, sur ma bêtise, — les maîtresses y souscrivaient avec une telle sérénité,

que, mon Dieu ! j'en avais pris mon parti, comme d'une infirmité inguérissable et visible, comme d'être boiteuse ou bossue, par exemple. Vrai, ça ne me faisait plus aucune peine. D'autant qu'à mesure que je grandissais, les gens, en me laissant toujours entendre amicalement que j'étais niaise, ajoutaient volontiers : « Elle est assez jolie pour se passer d'esprit. » Moi, je les croyais; je pensais : « Peut-être bien, puisque je suis jolie, réussirai-je à trouver un mari. » Je souhaitais qu'il ne fût pas trop, trop bête; mais tout de même pas trop supérieur, parce qu'alors j'avais peur qu'il ne m'aimât pas longtemps.... Et voilà que mon mari, ç'a été Jean, c'est-à-dire un peintre déjà célèbre quand il m'épousa, que les femmes du monde se disputaient, dont les journaux citaient les mots dans leurs nouvelles à la main... Il s'est mis à m'aimer en faisant mon portrait... Plus tard, il m'a avoué qu'en le commençant, il ne me trouvait pas même jolie; mes traits, si réguliers, lui semblaient dépourvus d'expression... Seulement, à mesure qu'il travaillait, à mesure que l'habitude des séances m'ôtait de ma

timidité, il a distingué dans mon pauvre visage l'expression qu'il n'y avait point aperçue d'abord; ou plutôt, l'amour aidant, il y a vu une expression qui, d'ordinaire, y est seulement esquissée... Dans le portrait qu'il fit de moi, il sut la définir et la fixer : de sorte que, si je regarde ce cher portrait, il me paraît bien que je me vois, mais plus avant que mon visage, pour ainsi dire, jusqu'au fond du cœur; et le regard de ces yeux peints, et le sourire de cette bouche peinte, racontent des choses qui sont bien miennes, mais qui sont si timidement réfugiées en moi que nul ne les connaîtra jamais, si ce n'est mon Jean, parce qu'il m'a aimée assez pour les deviner.

Maintenant, je vais vous faire une confidence qui vous étonnera : Jean ne me trouve pas sotte, au rebours de tout le monde. Ce n'est point par bonté, pour me faire plaisir, qu'il me le dit; je sais que c'est sa vraie pensée. Et moi, chose plus surprenante encore, il me semble qu'avec lui — avec lui seul — je ne suis pas sotte. Je comprends tout ce qu'il m'explique, et les mots me viennent assez facilement pour lui exprimer les idées, —

les mots qui, d'ordinaire, se sauvent et se cachent dans les recoins de ma tête comme des petites filles peureuses... Même — je n'oserais pas raconter cela, on se moquerait de moi — il arrive que Jean me consulte, sur la conduite de sa vie dans le monde, ou sur ses travaux... Et je vous assure que je ne lui donne pas des conseils trop maladroits, et qu'il en tient compte, soigneusement. Quand il me raconte une idée de tableau et que je lui dis : « Non; ne fais pas ça comme ça... » il crie un peu, il hausse les épaules, il me répond que je n'y entends rien; mais il change tout de même son idée; il n'est rassuré que quand je lui dis : « Oui, mon Jean... c'est bien ça qu'il faut faire. » Jamais non plus il ne traiterait une affaire avec un amateur ni avec un marchand sans me lire d'abord sa réponse, et il la modifie toujours suivant mon conseil... Au fond, je crois qu'il m'écoute surtout par une sorte de superstition. Depuis que je suis sa femme, ses succès ont dépassé même ses espérances; et, *fétichéur* comme tous les artistes, il s'imagine que rien ne lui réussirait plus si j'étais hors de sa vie...

Dans les moments où il est fatigué, nerveux, inquiet, il vient se réfugier contre moi. Il noue lui-même mes bras autour de son cou et, niché dans le creux de mon épaule, il me dit très bas : « Henriette, *protège-moi*... » Je le garde comme cela un petit moment... et il s'en va rassuré... Si les belles dames devant lesquelles il fait de l'esprit et de l'ironie le voyaient !...

Alors, je suis heureuse ?

Je le serais certainement tout à fait, s'il n'y avait pas les belles dames. Hélas ! il y a les belles dames ! Jean a véritablement une coquetterie toute féminine. Il lui faut une cour de mondaines autour de lui, comme il faut des courtisans à une beauté professionnelle. Et il les regarde, et elles le regardent, et ce sont des confidences derrière l'éventail, des apartés dans le coin des paravents !... Moi, naguère, cela me mettait hors de moi ; j'avais envie de jeter par terre les paravents, d'un coup de pied, et de casser les éventails sur la figure des belles dames. J'ai pris le parti de ne plus accompagner Jean dans le monde. Il y va

tout seul; il flirte tout à son aise; quand il revient à la maison, il me trouve paisiblement en train de lire ou de faire de la tapisserie, et si heureuse de le revoir, qu'il ne s'aperçoit jamais que j'ai pleuré. Dès qu'il est près de moi, du reste, il est à moi, et les belles dames ont tort.

Il n'y en a pas une qu'il aime comme il m'aime, cela, j'en suis certaine, et s'il lui fallait choisir entre elles et moi, le choix ne serait pas douteux. Seulement, voilà, il sait que je lui appartiens pour toujours, et malgré tout; que, s'il me trompe, je souffrirai dans mon coin, sans trop l'ennuyer de ma jalousie et de mon chagrin. Alors, il trouve que c'est une vie plus amusante, plus jolie, plus digne d'un artiste comme lui d'avoir tout à la fois les maîtresses spirituelles et libertines, et la petite épouse fidèle et bonne conseillère, à la maison! Méchant chéri!

La seule fois, je crois, où il ait vraiment eu des remords, c'est quand il m'a trompée avec Renée. Il faut vous dire que Renée était une amie d'enfance, presque une sœur, ma camarade préférée

à la pension; pas très jolie, pas beaucoup plus intelligente que moi, il me semble; un peu le même caractère concentré et dévoué. Renée est mal mariée, à un homme qui lui rend la vie insupportable. Elle passait souvent des journées entières à la maison, travaillant ou bavardant avec moi. Je crois que je lui ai un peu trop parlé de Jean : c'est un peu par ma faute qu'elle en est tombée amoureuse. Et puis, naturellement, Jean s'est appliqué à la « toquer » de lui : il a fait la roue devant elle, comme devant ses belles dames. Ça l'amusait de voir cette petite bourgeoise paisible, presque pareille à moi, se prendre, elle aussi, à ses moustaches. Je ne me serais doutée de rien si Renée avait été une rouée comme les belles dames. Mais Renée est une simple, dans mon genre. Sitôt qu'elle a été la maîtresse de mon mari, elle s'est mise à être jalouse, à me détester : je suis certaine qu'elle rêvait de l'épouser après un double divorce. Il le lui fallait à elle toute seule. Que de fois je l'ai vue pâlir et presque défaillir parce que, ne me gênant pas devant elle, j'embrassais mon mari! Jean m'a avoué depuis que, tout de suite

après, dès qu'ils se trouvaient un instant seuls l'un en face de l'autre, elle voulait le même baiser, les mêmes mots tendres... Et voilà qu'un jour, par hasard, d'une sorte de loggia qui surplombe l'atelier, j'ai vu Renée, les bras noués autour du cou de Jean; je l'ai entendue qui lui disait : « Dis-moi de te protéger, comme à *elle*... » Et il lui a dit, le lâche : « Protège-moi!... »

Dame, cette fois-là, le coup a été trop rude. Durant six semaines, on n'a pas su si j'allais vivre ou passer : ma pauvre cervelle n'avait pas résisté, j'avais une méningite. Il faut rendre cette justice à ce vilain mari adoré qu'il m'a soignée comme l'eût pu faire une maman. Renée n'a pas traîné dans la maison, je vous l'assure! Il a eu vite fait de la renvoyer chez elle et de lui interdire notre porte... Et il me veillait, et il me faisait prendre les potions!... Vous comprenez que de l'avoir toutes les heures du jour ou de la nuit, là, près de moi, cela a eu plus d'effet pour me guérir que n'importe quelles médecines. Entre nous, je serais même bien aise d'être toujours malade, pour être soignée par Jean. Malheureusement, cela ne se

peut pas, et lui, peut-être, à la longue, s'en fatiguerait. N'importe, j'ai été si parfaitement contente, surtout pendant ma convalescence, que je lui ai pardonné du fond du cœur. Seulement, un jour, je lui ai pris le front dans mes deux mains, et, en le regardant tout au fond des yeux, je lui ai dit :

— Écoute, Jean... Trompe-moi quelquefois avec tes dames du monde, si tu ne peux pas faire autrement. Mais, je t'en prie, ne dis jamais à une autre femme de te protéger... Cela me ferait mourir, vois-tu ?... Tu me promets que tu ne le diras plus ?

Il m'a répondu (et j'ai compris qu'il était sincère) :

— Je crois bien que je te le promets ! Depuis cette petite sotte de Renée et ses simagrées, je ne faisais plus rien de bon, et je n'avais que des embêtements...

. . . . . .

Fernand

Fernand

17 août.

De ma fenêtre, par cette tiède matinée, je vois Fernand jouer sur la plage avec les petits Ajutado, deux gamins de douze ans et une fillette de onze, et l'activité de ce petit monde me divertit plus que le dernier roman envoyé de Paris, qui traîne, à moitié coupé, sur ma table à ouvrage.

Ramon et Pierre Ajutado, avec leur teint de citron, leurs cheveux presque bleus au soleil, ont l'air de deux petits esclaves mauresques dont le

maître serait Fernand, tellement plus aristocrate de visage et de façons, élégant, soigné à treize ans comme un jeune seigneur britannique. Dolorès Ajutado est de mon avis : assise sur le sable, elle contemple mon fils d'un air d'amoureuse admiration; on sent qu'elle lui appartient d'avance; dès qu'il sera d'âge ou d'humeur à les vouloir, elle lui donnera ses yeux bleus, ses cheveux blonds, sa bouche, toute son éphémère et radieuse beauté de fleur du Midi. Cette petite a un cœur charmant, qui se révèle déjà à mille traits, à une sensibilité extrême, prompte aux larmes, au goût de se dépouiller pour ceux qu'elle aime. Si je n'y prenais garde, elle donnerait à Fernand tous ses petits bijoux de fillette. Elle lui obéit passivement, et je crois qu'il ne la traite pas trop bien.

Pauvre petite! comme elle souffrira dans la vie!

Moi, je suis fière de voir mon fils si beau, si élégant, si fin, si dominateur... Il me domine moi-même un peu, déjà, quoique je m'efforce de ne

pas trop le gâter. Mais, n'ayant plus que lui au monde, où trouver le courage d'être sévère, de le gronder? Quand il est triste, quand il boude, il me semble qu'il n'y a plus de soleil sur ma vie, que j'ai froid toute seule dans la nuit. Et puis, il est si affectueux, si câlin! Il a des façons si tendres, presque si galantes, de me traiter, surtout devant le monde, qu'il finit toujours par me conduire où il lui plaît. Il le sait bien.

Il le sait trop!...

---

22 août.

... Le plus rude châtiment infligé par la Providence à l'adultère, c'est, je crois, d'avoir fait louche et douteuse la maternité de l'épouse coupable.

Quand je vois, dans les romans soi-disant psychologiques ou documentaires, des femmes, par-

tagées entre un mari et un amant, déclarer sans hésiter : « Cet enfant est de mon mari, — cet autre est de mon amant, » — je hausse tristement les épaules. La vérité, très douloureuse, c'est que nous ne savons rien, et que nous sommes ainsi cruellement punies d'avoir appartenu à deux hommes à la fois.

De qui est Fernand ? La loi dit : de mon mari, puisqu'il est né six mois seulement après la mort de mon mari. La loi, cette fois, est d'accord avec les probabilités. L'année qui précéda mon veuvage, Maurice me délaissait déjà ! On eût dit qu'il prenait ses précautions, qu'à l'avance il se dérobait à l'encombrante obligation de m'épouser, quand je serais veuve.

Treize ans ! il a treize ans ! Se peut-il que treize ans aient passé depuis l'affreuse crise où je me suis trouvée seule, toute seule, le mari emporté par la mort et l'amant lâchement enfui, défaillant devant la charge d'une femme et d'un enfant ! Et j'ai vécu... J'ai élevé Fernand, avec des ressources bien modestes, comme un petit garçon riche. Et maintenant, tout va à peu près, et je suis presque

heureuse, moi qui, naguère, ai plus d'une fois rêvé de suicide!

---

23 août.

Je les revis vraiment, chaque fois que ma pensée les évoque, les semaines qui suivirent la mort de mon mari. Il n'était plus, l'homme que j'avais trompé, que j'avais si souvent considéré comme un obstacle à ma liberté et à mon bonheur : et je m'apercevais douloureusement que ce mari avait été le plus sûr garant de mon bonheur adultère. Ma liberté actuelle effrayait Maurice; je sentais qu'il avait peur de cette phrase sur mes lèvres : « Eh bien ? maintenant, épousez-moi !... »

Non seulement j'eus la faiblesse de ne point la prononcer, mais je n'osai rien demander à l'homme que j'adorais, sinon sa présence quelques heures par jour... le temps qu'il lui plut de

me donner... Je tenais lâchement à nos nuits communes, non pour les caresses, devenues rares, mais pour vivre un peu dans la chaleur de l'être chéri; toutes les femmes ont ressenti cela, je crois... Il le devinait bien... Et quand, après des journées d'absence, après des nuits passées je ne savais où, il me revenait, quand il me trouvait angoissée et pleurante, il savait bien me calmer, avec ces paroles de magie :

— Qu'est-ce que cela fait, puisque me voilà, maintenant, et que j'ai envie de toi?

Ah! l'horrible temps! mieux valait, certes, la détresse où je tombai quand je fus définitivement abandonnée.

... Fernand ne ressemble physiquement ni à mon mari, ni à Maurice : tout le monde s'accorde à dire qu'il est mon portrait fidèle. Mais, de Maurice, il a les gestes, les intonations, et parfois même, — c'est étrange, — jusqu'aux expressions, jusqu'aux mots. Qu'importe, après tout, l'homme qui l'a engendré, pauvre petit! Il n'a plus de père, devant la loi; et, en réalité, le seul être humain qui veille sur lui, c'est sa mère, délaissée comme

lui. Je me dis cela bien souvent; et pourtant, au fond de mon cœur, je sens le désir secret de me prouver à moi-même que Fernand est le fils de Maurice.

---

25 août.

J'ai rencontré, ce matin, la petite Dolorès Ajutado. Ses beaux yeux étaient rouges d'avoir pleuré. Elle voulait m'éviter; mais je lui ai barré le passage; puis je l'ai prise par la main et je l'ai emmenée dans ma chambre, à l'hôtel. Assise sur mes genoux, elle s'est peu à peu détendue; de nouvelles larmes ont coulé; je l'ai confessée; j'ai su la cause de ce grand chagrin.

Dolorès est jalouse, tout simplement : elle souffre à cause de Fernand. C'est une aventure puérile et touchante, un peu ridicule aussi, à cause de la troisième personne qui s'y trouve mêlée : une certaine baronne de Kirnitz, Polonaise jolie

et excentrique (cette plage, décidément, est un peu *rasta)*. Divorcée ou séparée, je ne sais, Mme de Kirnitz est la mère d'un joli gamin de douze ans pour qui Fernand s'est pris subitement d'amitié. Dolorès m'assure, avec des pleurs, que Fernand ne va pas chez les Kirnitz pour le petit garçon, mais pour la mère. A treize ans! Il commence jeune, monsieur mon fils! Mais ce qu'il y a de plus comique, c'est que Mme de Kirnitz n'est pas, paraît-il, insensible à l'admiration de Fernand. Fernand a montré à Dolorès, avec une cruauté où se révèle déjà l'âme féroce du futur séducteur, une boucle de cheveux bruns qu'il prétend avoir reçue de la baronne... Et la petite Ajutado est jalouse, jalouse! Elle ne parlait de rien moins que de tuer sa rivale.

Je l'ai calmée de mon mieux, en lui disant (ce que je crois) que très probablement Fernand lui a fait un conte. Si les cheveux sont réellement ceux de la baronne, c'est probablement le petit Kirnitz qui les aura donnés à Fernand, car ce gamin est fort sot. J'ai, d'ailleurs, promis à Dolorès qu'elle épouserait Fernand dès qu'ils seraient

grands tous les deux, c'est-à-dire dans une dizaine d'années. Elle est partie consolée, en m'embrassant passionnément et en me disant à l'oreille : « C'est que, vous savez, madame, *je l'adore!* »

... Les hommes prétendent que la plupart des femmes sont menteuses et cruelles; qu'elles les trompent cyniquement et, l'amour passé, ne se soucient guère de torturer ce qu'elles ont aimé. C'est peut-être vrai : j'ai connu de bien méchantes femmes et de pauvres diables de maris ou d'amants fort à plaindre.

Mais il y a vraiment quelques hommes qui vengent leur sexe sur le nôtre. Mon fils serait-il de ceux-là ?

---

28 août.

Toute seule, dans ma chambre, ce soir, et j'attends, comme autrefois!

J'attends monsieur mon fils qui m'a arraché la permission de dîner chez les Kirnitz, avec les deux petits Ajutado. C'est un banquet que la baronne offre aux bambins du sexe fort. Les mères ne sont pas invitées.

J'ai permis, après avoir refusé... toujours parce que je suis désarmée et lâche devant la tristesse et la bouderie de Fernand. Au fond, je ne goûte pas beaucoup cette baronne de Kirnitz ni son nigaud de fils; il est certain qu'elle attire Fernand et fait la coquette avec lui; tout le monde, ici, le remarque, tout le monde en rit. Et — (mon Dieu! que les mères sont donc inconséquentes!) — il ne me déplaît pas que mon mauvais sujet de fils ait un semblant d'aventure avec une aussi jolie personne.

Mais voici qu'il se fait tard; je commence à faire des réflexions plus sérieuses. Il m'avait bien promis, le méchant, d'être de retour à dix heures et demie au plus tard : un domestique devait le reconduire ici. Onze heures ont sonné et je suis seule.

Comment tous les mauvais souvenirs d'autre-

fois ne reviendraient-ils pas m'assaillir en foule, ce soir ? « Ainsi, déjà, pensé-je, d'autres plaisirs ont plus d'attraits pour mon fils que de rester auprès de moi, et ce n'est qu'un enfant ! Déjà, d'autres femmes me le disputent, comme on me disputait Maurice ! Avec quelles armes faut-il donc lutter contre ces preneuses d'âmes, mon Dieu ! Moi, je n'ai que mon cœur, et je vois bien que cela ne suffit pas. »

Triste avenir ! On me le prendra de plus en plus, le cher petit compagnon qui m'a fait si douces les dix dernières années. Et moi, de plus en plus seule, je glisserai à la vieillesse, aux infirmités, à la mort...

Pourquoi cela pour moi, mon Dieu, quand tant d'autres, jusqu'au dernier moment, sont entourées de la tendresse de ceux qu'elles aiment ?...

Minuit et demi.

Il est rentré tout à l'heure seulement... Je ne sais quelle histoire il m'a contée, d'une partie de trente-et-un qui a duré très longtemps, et du domestique de la baronne, qui s'est trompé de chemin en le ramenant à l'hôtel. Je sentais qu'il mentait, comme mentait Maurice, jadis, avec les mêmes yeux insolents, fixés sur les miens sans sourciller, pendant que la bouche débite les mensonges. Malgré tout, je devinais des choses louches, et je me promettais bien de ne jamais plus laisser Fernand mettre les pieds dans cette maison.

L'enfant a vu que j'étais vraiment fâchée; il a flairé le péril pour son jeune égoïsme de jouisseur. Alors, il s'est assis sur mes genoux, et il m'a dit, tellement *de la même façon,* avec le même regard, le même geste et les mêmes mots, que je

n'ai pu m'empêcher de pousser un cri, comme si l'*autre* revenait, — il m'a dit :

— Qu'est-ce que cela fait, puisque me voilà, et que j'ai envie de t'embrasser ?...

. . . . . .

Un Roman passionnel

Un Roman passionnel

C'est au château des Roches, en Touraine, vers la fin des vacances. Voici, dans sa chambre, Mlle Julie de Lescourtois, la fille unique des châtelains : seize ans, souple et mince, grands yeux innocents. Elle a fait sa toilette pour la nuit, et elle n'est point ennuyeuse à voir, ainsi coiffée en fillette, sa grosse natte blonde, bien serrée, tombant sur le fourreau de crépon mauve qui trahit tout ce qu'il devrait cacher. Car Mlle Julie de Lescourtois, au lieu de se glisser sagement dans le petit lit Louis XVI, laqué blanc à filets bleus, dont les chastes toiles bâillent en triangle, a passé une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit. Elle s'approche de la porte qui communique avec la pièce voisine, l'entr'ouvre, dit :

« Tu viens, Jeanne ?
— Oui, chérie... »

Et, l'instant d'après, il y a un autre peignoir mauve, du même âge et du même crépon, dans la chambre de Julie. Il recouvre les délicates formes de Mlle Jeanne Aimery, petite blonde grasse, la camarade de Julie au pensionnat de l'avenue Hoche et son amie inséparable, même pendant les vacances.

Avec des façons de mystère et un immuable sérieux, toutes les deux gagnent la table à écrire, au milieu de la chambre. Mlle de Lescourtois ouvre un gros cahier manuscrit, dont le cartonnage est recouvert de papier blanc. Sur la première page, on lit ces mots :

DÉSABUSÉE!

GRAND ROMAN PASSIONNEL

PAR

ENGUERRAND DE CASTELJALOUX

Mlle de Lescourtois feuillette un instant le manuscrit. Son amie Jeanne la contemple avec admiration. Seule, cette fidèle amie sait le grand secret : Enguerrand de Casteljaloux a des cheveux blonds nattés sur le dos, une gorge naissante et un peignoir mauve; l'auteur de Désabusée ! *n'est autre que Julie elle-même, et ce grand roman passionnel, arrivé déjà à la page 103, est le fruit mystérieux des vacances. Julie, sous prétexte de lettres à écrire ou de devoirs à relire, s'enferme chaque après-midi quelques quarts d'heure en tête-à-tête avec le précieux cahier, et, le soir, quand tout le monde est couché au château et que toutes les portes sont closes, elle lit à son amie Jeanne Aimery les pages composées dans la journée.*

Jeanne demande :

« Tu as fait la grande scène ?

— Oui, répond Julie.

— Jusqu'au moment où... ?
— Oui... Écoute. »

Les deux amies s'assoient.

JULIE *tousse légèrement et lit.*

E capitaine Maxime ne s'était pas trompé. L'impression qu'il avait produit sur Marguerite... »

JEANNE, *interrompant.*

Produite.

JULIE.

Quoi? produite?... *(Comprenant.)* Ah! tu as raison. *(Elle corrige.)* ... « qu'il avait produite sur Marguerite de Viran était terrible. Il avait suffi qu'elle l'aperçoive une fois... »

JEANNE, *interrompant.*

Çût... aperçût!

JULIE, *agacée.*

Ah! tu sais, ne m'interromps pas comme ça

tout le temps, ou bien je ne lis plus. C'est énervant, à la fin, cette pose pour la grammaire...

JEANNE, *timidement.*

Mais... tu ne peux pourtant pas laisser des fautes.

JULIE.

Des fautes... Ce n'est pas des fautes, ça, d'abord. On les corrige à l'imprimerie. Et puis, il y en a dans tous les livres... il y en a dans... *(Elle cherche.)* Boileau... dans Mlle Zénaïde Fleuriot, partout...

JEANNE.

C'est vrai, après tout. Continue.

JULIE, *lisant.*

« ... Qu'elle l'aperçoive une fois pour l'aimer. Elle regagna le manoir de sa mère dans un état impossible à décrire. « Comme il est beau, pen-
« sait-elle. Comme l'uniforme dessine bien sa

« taille! Comme il a de jolies mains! Comme il « possède de superbes moustaches fièrement re- « troussées! La bravoure se lit en traits de feu sur « son visage patibulaire... »

JEANNE.

Qu'est-ce que ça veut dire « patibulaire » ?

JULIE.

Comment? tu ne sais pas? Ça se dit des gens qui ont l'air terrible, des brigands...

JEANNE, *convaincue.*

Ah!

JULIE, *lisant.*

« Agitée par ces pensées, elle se jeta aux pieds de son crucifix et lui demanda d'épouser le capitaine. Sinon, elle se sentait capable des plus grandes folies, comme de se laisser enlever... » *(A Jeanne.)* C'est bien, dis?

JEANNE.

C'est effrayant. C'est un roman qu'on ne pourra pas laisser dans toutes les mains.

JULIE, *fièrement.*

Oh! non, par exemple. *(Elle lit.)* « La nuit était venue; elle couvrait de ses sombres voiles toute la vallée du Loiret. Aucune étoile ne brillait au firmament. La neige avait répandu son froid linceul sur l'horizon. Marguerite sortit de sa chambre. Le vent faisait rage dans les corridors du manoir... »

JEANNE, *un peu pâle.*

J'ai peur, moi, Julie. Pourquoi écris-tu des choses comme cela?...

(Elle rapproche sa chaise de celle de Julie.)

JULIE, *continuant.*

« ... Faisait rage dans les corridors du manoir. Pourquoi Marguerite se sentait-elle forcée de sortir de sa chambre et d'aller se promener sur la

terrasse par cette brise glaciale? Une force mystérieuse l'y attirait... Que faisait, cependant, le capitaine Maxime?... »

JEANNE, *la voix altérée par l'émotion.*

Il est là?

JULIE.

Où, là?...

JEANNE.

Dans le parc du manoir?... J'en suis sûre. Va vite. Dieu! que c'est beau...

JULIE, *lisant.*

« Le capitaine, lui aussi, avait été poussé par une force mystérieuse vers la jeune fille, sur laquelle il avait produit... *(Elle hésite, puis se décide.)* produite une telle impression. Vers onze heures de la nuit, il fit seller son cheval Artaban et partit à fond de train vers le château. Il trouva la porte du parc fermée. »

(Julie s'arrête pour jouir de l'effet.)

JEANNE.

Comment va-t-il faire ?

JULIE, *reprenant sa lecture.*

« Maxime descendit de cheval et frappa, de la crosse de son revolver d'ordonnance, à la porte de la maison du garde. Celui-ci vint ouvrir, effrayé. — « Écoute, dit le capitaine, si tu dis un mot, je « te brûle la cervelle avec ce revolver. Si tu me « laisses passer, voilà cent mille francs en billets « de banque. »

JEANNE.

Tu devrais mettre : trois cent mille.

JULIE.

Pourquoi ?

JEANNE.

Cent mille... ça ne fait que trois mille francs de rente... Et il va perdre sa place, le garde.

JULIE, *corrigeant.*

« Voilà trois cent mille francs en billets de

« banque. » Le garde accepta, et le capitaine remonta à cheval et entra dans le parc. La lumière qui brillait aux fenêtres de Marguerite le guidait... » *(A Jeanne.)* Maintenant, je te préviens, ça va devenir raide. Écoute bien. C'est tout à fait mon genre, cette scène-là : du George Sand plus naturaliste.

JEANNE.

Va toujours.

JULIE, *lisant.*

« Soudain, Marguerite, penchée à la balustrade de la terrasse qui surplombait le Loiret, entendit le bruit du cheval qui nageait dans le fleuve... »

JEANNE.

Tu sais, le Loiret n'est pas un fleuve. Mais ça ne fait rien, continue.

JULIE, *lisant.*

— « Elle!... » s'écria Maxime. Elle l'avait reconnu et deviné à travers les ombres de la nuit. L'instant d'après il était dans ses bras... »

JEANNE, *timidement.*

Et le cheval?

JULIE.

Attends! *(Elle continue.)* « Le capitaine avait fait ranger son cheval le long de la terrasse qui donnait sur la vallée du Loiret... Dressé sur ses étriers, il atteignait juste la balustrade et pouvait échanger avec Marguerite des caresses passionnées. *(Jeanne écoute, haletante. Julie poursuit.)* Elle l'entourait de ses bras frais et blonds, elle le couvrait de ses longs cheveux; ses grands yeux bleus lui jetaient une langueur brûlante, et cette ardeur qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes les délicatesses de la pensée. Le capitaine trempa ses lèvres dans la même coupe... »

JEANNE, *inquiète.*

C'est de toi, ça?

JULIE, *embarrassée.*

Mais oui... Pourquoi?

JEANNE.

C'est que... je ne sais pas... il me semble que j'ai lu quelque chose comme ça. . Ah! j'y suis... Dans le livre rouge que tu avais chipé, les vavances passées, à la bibliothèque, chez nous...

JULIE.

Eh bien! je vais te le dire. Il y a un peu d'une phrase que j'avais copiée dans ce livre-là... dans *Indiana,* au moment où Raymond embrasse la négresse. Seulement, j'ai changé. Il y a « ses bras frais et bruns » et « ses grands yeux noirs »... Et puis, les circonstances ne sont pas pareilles. Dans *Indiana,* ils sont tous les deux dans la chambre de Mme Delmare. Dans mon roman, il y en a un à cheval et l'autre sur une terrasse. C'est une situation nouvelle.

JEANNE, *convaincue.*

C'est vrai... Est-ce que la scène est finie?

JULIE.

Bien sûr que non! C'est la fin qui est le mieux.

JEANNE.

Lis vite la fin.

JULIE, *lisant.*

« Le vent continuait de souffler avec rage dans les arbres du parc et de faire frissonner le Loiret qui coulait au pied de la terrasse. Soudain, deux coups sonnèrent au clocher voisin. « Deux heures! « s'écria Marguerite. Il faut que je regagne ma « chambrette. — Adieu, ma bien-aimée, répli- « qua le capitaine. Jamais je n'oublierai les heures « délicieuses que je viens de passer auprès de « vous. Adieu, ou plutôt, au revoir. » Et, se haussant une dernière fois sur ses étriers, il lui donna un baiser passionné sur la bouche... »

JEANNE, *scandalisée.*

Oh!...

JULIE, *souriant.*

C'est raide, n'est-ce pas?

JEANNE.

Est-ce qu'ils vont se marier, au moins ?

JULIE.

Non. Elle voudrait, elle, mais c'est le capitaine qui ne voudra pas. Il devient amoureux d'une Américaine.

JEANNE, *pensive.*

Comme c'est beau d'être homme...

JULIE.

Écoute un peu la fin, c'est encore plus raide.

JEANNE.

Va.

JULIE, *lisant.*

« Marguerite écouta quelque temps le bruit du cheval qui retraversait le Loiret et s'en allait par la nuit sombre. Elle regagna sa chambre d'un

pas chancelant, comme celui d'un homme ivre... Le lendemain, à son réveil, elle poussa un grand cri : elle venait de s'apercevoir qu'elle allait être mère ! »

JEANNE, *émue.*

Oh ! la pauvre fille. C'est affreux...

JULIE, *fièrement.*

Nous n'avons pas lu beaucoup de romans aussi raides que ça, dis, Jeanne ?...

JEANNE.

Pour sûr. *(Un temps.)* Mais, dis donc, Julie, à quoi est-ce qu'elle s'est aperçue, Marguerite, qu'elle allait avoir un bébé ?...

JULIE, *embarrassée.*

Dame !... comme toutes les femmes, n'est-ce pas ? Ce sont des choses que tout le monde sait. On s'en aperçoit à l'avance ; on dit : « Madame une telle va avoir un bébé. »

JEANNE.

C'est juste.

(Un temps de réflexion. Julie ferme le cahier qui contient le manuscrit et le met sous clef dans un tiroir. Jeanne retourne lentement vers sa chambre.)

JULIE.

Tu vas te coucher?

JEANNE.

Oui. Tu sais que tu as beaucoup de talent.

JULIE.

Vrai, tu crois? Est-ce que c'est aussi bien que George Sand?

JEANNE, *elle réfléchit un instant pour formuler un jugement équitable.*

Moi, je trouve ça plus inconvenant, mais dans l'ensemble, c'est mieux fait.

JULIE, *passionnément.*

Je voudrais tant être imprimée... être publiée

dans un journal... Tu n'aurais pas envie de ça, toi ?

JEANNE.

Non. Moi, je voudrais être aimée par un homme comme le capitaine.

(Les deux jeunes filles rêvent quelques instants.)

JULIE.

Adieu. Je vais me mettre au lit.

JEANNE.

Moi, je vais faire ma prière.

JULIE.

Moi, elle est faite.

(Elles s'embrassent. Jeanne referme la porte derrière soi. Julie se couche.)

menait : et, comme, avec cela, il travaillait moins, la plus jalouse économie devenait nécessaire. Sa santé m'inquiétait aussi ; il n'a jamais pu supporter les veilles prolongées, la trop bonne chère ; tous les excès se traduisent chez lui par des irrégularités du cœur. J'usai de ma propre maladie pour le retenir à la maison malgré lui : je le suppliai de ne pas me laisser tous les soirs seule, je lui arrachai la promesse de demeurer près de moi deux fois par semaine. Certes, il m'en voulut et probablement m'accusa d'égoïsme ; par là, j'ai perdu encore un peu de sa tendresse, mais, du moins, j'ai pu, dans ma mesure, ralentir l'effet mortel de ses nouvelles habitudes.

Maintenant, il me faut renoncer même à ce rôle maternel de gardienne, puisque je vais mourir. Et je suis affreusement anxieuse de ce que deviendra Pierre, moi disparue. Assurément, je lui ferai promettre de se remarier, j'ai trop peur des compagnes de hasard ! Mais la compagne légitime qu'il choisira, quelle sera-t-elle ? L'aimera-t-elle bien, pour lui, sans retour d'égoïsme sur soi-

même, comme doit aimer la femme d'un artiste? Sera-t-elle, pour lui, en même temps que la joie de chair et le divertissement d'esprit, la gardienne?

O ma chère enfant, vous qui me succéderez auprès de lui, laissez une mourante vous recommander celui à qui elle eût voulu consacrer des années encore, même des années de souffrance. Vous aurez sur moi, sans doute, pour lui plaire et pour le rendre heureux, l'avantage de la jeunesse, de la santé, de la nouveauté : sans aucune jalousie, je souhaite que vous soyez plus belle, plus séduisante que je ne fus, au temps où il me trouvait séduisante et belle. Usez de cette force précieuse pour son bonheur, je vous en conjure. Ne le tourmentez pas par de vaines coquetteries, mais sachez pourtant vous faire désirer : c'est ce que je ne sus jamais, et je m'aperçois combien j'eus tort. Il me sentait trop à lui, trop sa chose; et quand il laissait son cœur aller à l'aventure, il savait que je serais toujours là, moi, pour recueillir et panser au retour ce cœur meurtri. Plus inquiet de vous, il aura moins de loisir pour

Testament

Testament

Madame Pierre Durieu à Madame Pierre Durieu.

Ma chère enfant, — vous pour qui j'écris cette sorte de testament, — je ne vous connais pas. Vous existez pourtant, à l'heure où je l'écris, quelque part dans ce grand Paris, hors de Paris peut-être... bien que je n'imagine pas mon Parisien de Pierre épousant une provinciale, quand je ne serai plus là... Vous le voyez, je parle de ce second mariage sans trouble et sans aigreur, comme d'une chose inévitable et

désirable; mon cher Pierre ne doit pas vivre seul, et moi, bientôt, je serai morte.

Je serai morte la semaine prochaine : j'en ai tout à l'heure arraché l'assurance au médecin. Ce sera pour moi la fin d'une cruelle maladie des os qui me consume depuis trois ans : Dieu vous préserve à jamais de pareilles tortures! Je saluerais la délivrance avec joie, s'il ne fallait, du même coup, dire adieu à mon mari. Et ce mari, voyez-vous, je l'adore si passionnément que mes heures d'agonie présentes me paraissent courtes quand il veut bien les passer auprès de moi.

C'est de lui, vous le comprenez bien, que je veux vous parler. Ces lignes vous seront remises un mois après votre mariage, par les soins de mon notaire, M. Legrand, qui est un ami sûr et discret. Lisez-les attentivement; songez, en les lisant, qu'elles furent écrites — à l'heure où l'âme est déjà presque désenchaînée du corps — par la femme qui a le plus aimé l'homme qu'aujourd'hui vous aimez le plus.

J'avais vingt-six ans quand Pierre m'épousa, j'en ai trente-quatre aujourd'hui. Il faut que vous connaissiez l'histoire succincte de nos huit années de vie commune pour bien comprendre ce que j'aurai à vous dire ensuite. Un hasard de voisinage me fit connaître Pierre dans la maison de la rue de Trévise où nous habitions porte à porte, lui jeune célibataire, suivant les cours de musique au Conservatoire, moi humble institutrice courant le cachet tout le jour, et ne rentrant que le soir dans le pauvre appartement où m'attendait ma mère. Pierre, qui à présent est un si beau et si brillant garçon, gardait encore presque l'apparence d'un enfant. Il avait, d'ailleurs, à peine passé vingt-deux ans; mais il n'en paraissait guère plus de dix-huit. Il était maigre, il était pâle, il toussait : il nous fit pitié. Nous prîmes l'habitude, ma mère et moi, de nous occuper un peu de lui, de son ménage, de son linge; il vint souvent dîner avec nous; parfois aussi nous passions la soirée chez lui : il nous jouait ses compositions sur un mauvais piano qu'il avait loué; ma mère ne

lui trouvait pas beaucoup de talent; mais moi, je devinais déjà qu'il avait du génie... Que vous dirai-je, mon enfant? A cette vie presque commune, nos deux cœurs se prirent. Pierre me déclara qu'il voulait m'épouser. Je ne lui cachai pas (et je ne me les cachais pas à moi-même) tous les inconvénients d'un mariage qui unissait deux misères, et donnait à Pierre une femme plus âgée que lui de quatre années. Rien ne put changer sa résolution : moi, je l'aimais trop pour le contrarier longtemps.

Ce mariage honnête et désintéressé lui porta bonheur. Même avant d'avoir obtenu son prix de Rome, il commença d'être connu parmi les artistes et les mondains occupés d'art. Les leçons affluèrent. Une dame étrangère, très riche et très musicienne, fit monter chez elle, avec un luxe extrême, ce merveilleux drame lyrique, *Enoch Arden,* que plusieurs regardent encore comme le chef-d'œuvre de Pierre... Pierre était célèbre, quand nous partîmes pour Rome; mais sa jeune gloire était encore bien à moi : le monde ne lui

tournait pas la tête. A Rome, il vécut dans la solitude et le travail; et je ne crois pas qu'il puisse être donné à une femme plus de bonheur que j'en goûtai durant ces années-là. Un deuil cruel marqua la fin de cette période heureuse : je perdis ma mère, à la veille de rentrer en France.

Et, maintenant, mon enfant, comprenez-moi bien. Il n'est point en ma pensée d'accuser Pierre, de le représenter à vos yeux comme un égoïste ou un mauvais cœur. On ne saurait exiger d'un artiste célèbre les vertus qui sont le moindre devoir d'un bourgeois ordinaire; outre cette excuse, mon mari eut encore celle d'une femme plus âgée que lui, minée déjà par une maladie mystérieuse qui la flétrissait avant l'heure. Mais le cœur n'a pas d'âge, n'est-ce pas? et les maladies du corps ne lui ôtent pas sa sensibilité. Je souffris cruellement. Paris retrouvé tout d'un coup, après les paisibles années d'Italie; Paris, avide de noms nouveaux et de gloires jeunes, fit fête à l'auteur d'*Enoch Arden* et, cette fois, le grisa véritablement. Pierre fut atteint de cette fièvre mondaine qui guette les artistes à l'aube de la célébrité. Lui, si supérieur à

tous ces gens de fête et de sport qui l'adulaient, n'aspira qu'à leur ressembler, à être pris pour l'un d'eux, à plaire aux femmes de la société. Il y réussit aussitôt, car il est l'élégance même. Mais, dès lors, adieu le travail silencieux d'autrefois; adieu aussi les bonnes tendresses de notre vie intime. Comme il délaissait son art, il me délaissa. Hélas! je le sais trop, je n'étais plus bien tentante; mon mal m'ôtait très vite la jeunesse et le charme; mais le chagrin aida à l'œuvre de la maladie. Cher Pierre! Il voyait ma misère; il la prenait en pitié; par brusques accès de repentir, il me revenait pendant des semaines, tendre comme autrefois, surtout, je pense, quand ses femmes du monde l'avaient tourmenté ou trompé. Mais je sentais que si j'étais encore la gardienne de sa vie intérieure, comme il se plaisait à m'appeler, je n'étais plus la joie de ses yeux et de ses sens, la gaieté de son esprit... Je me résignai, d'un effort volontaire qui me coûta beaucoup. Je voulus n'être désormais que la gardienne. Plus que jamais, Pierre avait besoin de celle-ci. Nos revenus fondaient vite à la fièvre de la vie qu'il

s'égarer ailleurs, dans des intrigues qui ne valent rien pour sa santé ni pour son talent. Sachez donc être coquette un peu, mais coquette en pensant à lui, et non pas à vous.

Peut-être serez-vous riche : je le souhaite ; une de mes anxiétés les plus douloureuses fut toujours l'avenir de Pierre, cette terrible vieillesse de l'artiste pauvre qui n'a pas su épargner et qui ne gagne plus sa vie. Pourtant, Pierre est encore capable d'épouser une femme sans dot, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerais. Si donc votre ménage n'est pas plus riche que ne fut le nôtre, il faudra, mon enfant, apporter à le conduire la même économie jalouse que j'ai dû observer, sous peine de chavirer dans les dettes. Le bien-être de Pierre, naturellement, n'en a jamais souffert : celui qui travaille de son cerveau a besoin de confort et d'abondance à la maison. Surtout, surtout! ne commettez pas ce crime de le faire travailler outre mesure pour accroître votre bien-être personnel. Songez que chaque toilette achetée pour vous, chaque bijou qu'il vous donnera est un peu de sa santé, un peu de son génie, et que son génie et sa santé doivent

vous être sacrés. Ne le fatiguez pas de travail, et même — je puis vous dire cela, de mon lit d'agonisante — ne le fatiguez pas d'amour. Pierre se croit robuste et ne l'est guère : son cerveau commande à ses forces, voilà tout; mais il paye cruellement ce qui, pour d'autres, ne serait point un excès. Il lui faudrait un repos absolu, loin de cet odieux Paris. Ah! s'il pouvait vous aimer assez pour vivre près de vous à la campagne!...

Enfin, il est probable, mon enfant, que Pierre vous trompera avec d'autres femmes. Vous l'aimeriez mal si vous n'en souffriez pas; mais ce serait encore mal l'aimer que de le tourmenter de votre jalousie. Retenez-le de votre mieux : mais ayez le pardon sincère toujours prêt pour ses faiblesses. Vous serez, vous, assez jeune pour vivre dans l'espoir de cette époque heureuse (elle eût été pour moi le vrai paradis) où l'âge éteint les passions des époux, et où l'on s'aime paisiblement et sûrement, en cheveux blancs, tous les deux. C'est notre vraie lune de miel, à nous autres femmes d'hommes célèbres... Calmez, par l'espoir de cet avenir, l'inquiétude du présent.

Voilà ce que je tenais à vous dire. Que votre joie et votre gaieté présentes ne rient pas de mon testament mélancolique. La mort est la grande maîtresse de la vie, et l'on ne comprend la vie que tout près d'elle. Si ma vie, aujourd'hui, recommençait, il me semble que je saurais rendre Pierre plus heureux, bien que j'aie fait de mon mieux. Je vous lègue cette œuvre, mon enfant, et je donne à votre jeunesse heureuse, pour vous aider à l'accomplir, la bénédiction de mes mains de mourante, que la souffrance a purifiées.

Premier Remords

Premier Remords

QUELQUEFOIS, regardant le passé de ma vie, et songeant à ce qui l'a rempli, à ce qui en a fait un trésor de souvenirs passionnés au lieu de l'amas de mornes saisons, d'années grises, qu'il eût pu être, qu'il avait même commencé d'être, j'ai essayé de réveiller ma conscience, de me juger avec sévérité.

« Après tout, me disais-je, je n'ai pas le droit d'être heureuse parfaitement. J'ai volé mon bon-

heur à la société, à la loi, au devoir. Je n'ai pas été une femme honnête... Voilà quatorze ans que je trompe mon mari. »

Et je m'efforçais bien sincèrement de trouver en moi de l'indignation contre moi-même; il me semblait que j'eusse été moins criminelle, si j'avais connu le remords. Je considérais mon mari, paisiblement assis dans un fauteuil, lisant son journal minutieusement, comme il fait tout, et je m'adressais des reproches : « Voilà un brave homme qui s'est confié à toi, qui t'a donné la garde de son nom et de son repos. Depuis quatorze ans, qu'en as-tu fait? S'il le savait, ce pauvre brave homme d'employé, qui gagne tristement sa vie, la tienne, et celle de ta fille, crois-tu que les joies poignantes, dont tu es si glorieuse, pourraient être mises en balance avec la peine qu'il endurerait?... »

Oui... mais, il ne sait pas! il ne saura jamais. Il n'a *jamais vu* l'homme pour qui je le trahis! C'est précisément, je crois, la certitude de sa tranquillité qui m'ôte le remords. Comme je ne l'aime pas avec ma chair et mon cœur, ce mari, comme

je n'ai pour lui que l'affection d'habitude qui se crée par la longue existence à deux et la communion des intérêts, je ne lui dois pas plus que de lui faire cette vie tranquille et de m'associer sincèrement à ces intérêts. On aura beau multiplier autour de nous le réseau des lois et des convenances : une femme ne se sent obligée à la fidélité qu'envers l'homme qu'elle aime.

Voilà ce que je me disais, jusqu'à hier. Et pourtant, aujourd'hui, je connais la blessure du remords, si douloureusement que je ne sais plus comment je pourrai vivre, désormais, avec ce cancer au cœur... Une parole tombée des lèvres de ma fille, de ma grande Hélène de seize ans, y a suffi.

J'ai élevé cette enfant de mon mieux : si je suis une épouse condamnable, au moins, n'encourrai-je pas le reproche d'avoir été mauvaise mère. Peu de fillettes, je crois, jouirent d'une enfance enveloppée de tant de sollicitude. Même au temps où, folle de Lucien, j'étais devenue une sorte de chose sans réflexion et sans résistance, le souci

de la santé et du bonheur de ma fille m'a toujours restitué la raison et la tenue. Je dois à ce souci, peut-être, de n'avoir pas consenti au scandale irréparable, qu'il voulait, lui!... A mesure qu'Hélène a grandi, j'ai plus jalousement encore veillé sur elle et sur moi : et pour tromper la vigilance de ces clairs yeux d'enfant, j'ai, certes, employé plus de ruses et d'efforts que pour dérober la vérité à mon mari. Coupable, l'âme ternie, j'ai eu la joie de cultiver en pleine innocence la parfaite blancheur de cette âme toute neuve. Dès qu'elle approcha de ses dix ans, je ne m'en fiai même plus à moi; je la mis au couvent, dans une maison sûre, afin que l'œuvre d'éducation y fût continuée et achevée sans péril. Elle ne sortait qu'une fois par mois; nous la gardions quinze jours pendant les vacances avant qu'elle partît pour la maison de campagne de sa grand'mère, et, bien entendu, tout le temps qu'elle passait ici, les relations avec Lucien étaient interrompues... Et je triomphais de la voir grandir si délicieusement pure, ne connaissant rien des vilaines choses de la vie. Cela aussi, je crois, m'empêcha si longtemps de sa-

voir ce qu'est un remords. Je prévoyais, pourtant, que le couvent ne me la garderait pas toujours; mais, outre que j'étais résolue à la marier très jeune, je me sentais la force de vivre chaste tant qu'Hélène demeurerait à la maison.

Hélène devait rentrer, hier matin, au couvent. Moi, l'après-midi, j'avais rendez-vous avec Lucien... Oui... c'est horrible, je le comprends à présent, ce mélange de maternité et de débauche, dans ma vie... Jusqu'à maintenant, je n'en souffrais pas. Je gardais jalousement Hélène et je lui aurais certainement sacrifié toute entrevue avec Lucien; mais, une fois Hélène en sûreté, je courais à l'amant avec une inconscience qui me confond... Il était convenu que Lucien m'attendrait, aujourd'hui, à trois heures, chez lui. Une dépêche du couvent m'arriva dès le matin : la mère supérieure nous informait que les murailles des dortoirs, repeintes à neuf, n'étant pas tout à fait sèches, on ne voulait pas y faire coucher les élèves, et qu'on prolongeait les vacances de deux jours. Hélène fut bien joyeuse et moi bien em-

barrassée... Envoyer un bleu à Lucien? J'y pensai tout de suite; mais, durant toute la matinée, ma fille ne me quitta pas. Je n'aurais pas eu le loisir d'écrire, à plus forte raison de porter la dépêche. Je me résignai à ne rien faire. « Lucien attendra. Il se doutera bien que j'ai été empêchée. »

Il attendit, en effet, une heure, une heure et demie, deux heures. Mais, connaissant mon exactitude habituelle, quand cinq heures sonnèrent, il se prit à être inquiet. Peut-être, aussi, huit jours d'abstinence avaient-ils aiguisé son envie de me revoir : il m'aime sincèrement. Il ne put tenir chez lui; il sortit, se jeta dans le premier fiacre qui passait et se fit conduire chez nous.

Ma bonne, *qui ne connaît pas* Lucien (je vous dis que le secret est impénétrable!), vint m'annoncer, à cinq heures un peu passées, « qu'un monsieur était là qui me demandait; qu'il était négociant en vins et voulait faire des offres de services ». Il insistait pour me voir, et la bonne ne parvenait pas à s'en débarrasser. Je passai dans le cabinet de mon mari, qui n'était pas en-

core revenu du ministère; Hélène m'attendit dans la pièce voisine.

Quand je vis Lucien, il me sembla que tout était perdu, la vérité découverte, ma faute connue... Je poussai un cri... Lucien essaya de me calmer : « Je m'en vais tout de suite... Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue tantôt?... » Je ne sais trop ce que je lui répondis; j'avais hâte de le voir partir; il n'insista pas pour rester, rassuré, puisqu'il me trouvait bien portante... Avant de rejoindre Hélène, je me réfugiai quelque temps dans ma chambre, où je m'efforçai de reprendre un peu de calme.

Hélène ne me dit pas un mot du négociant en vins. Je n'eus pas le courage d'en parler la première, de mentir en face de ces yeux bleus, si pénétrants. La journée s'acheva sans incident. Mon mari rentra, nous dînâmes : il était très gai, content de garder un soir de plus sa fille, qu'il adore. Au dessert, il demanda, en pelant une poire :

— Il n'est venu personne, cette après-midi, pendant que je n'étais pas là?

Je me sentis pâlir et défaillir... je voulais parler : ma bouche se tordait sans pouvoir articuler un son. Et voici que, stupéfaite, j'entendis Hélène répondre d'une voix très calme :

— Non, papa, il n'est venu personne.

Je la regardai... je rencontrai ses yeux. Ses yeux souriaient et me disaient clairement : « N'aie pas peur, je suis avec toi... »

De toute la nuit, je n'ai pu dormir. J'ai honte de moi. Ah ! je suis durement punie, puisque cette enfant, non seulement a deviné (et depuis longtemps sans doute) la honte de sa mère, mais encore a appris, par mon exemple, à tromper, à mentir pour moi... mieux que moi !

Le Rendez-vous blanc

Le Rendez-vous blanc

Madame Dutheil à Madame de Trans.

Tu as ouvert cette lettre, ma Clo, en te disant joyeusement : « Tiens, c'est fait... » car j'avais promis de t'écrire dès que... ce serait fait — et je croyais bien, et toi aussi, que cela ne tarderait guère, quand nous nous sommes quittées, voilà dix jours. Tu partais pour Dieppe; moi, je restais à Paris, où me retenait l'espoir de connaître prochainement les « joies de l'aventure »... La saison me paraissait

excellemment choisie, ce commencement d'août où Paris est vide. Julien, qui n'est pas toujours sot, — tu verras par la suite qu'il l'est quelquefois, — m'avait fort adroitement démontré que je ne pourrais choisir meilleur moment pour nos injustes noces.

— D'abord, me disait-il, nul danger d'être rencontrée ou suivie... Il n'y a plus que des provinciaux ou des Anglais dans les rues... Puis, le cyclone de la vie mondaine — (il parle comme cela, Julien, dans les quarts d'heure de passion) — ne vous entraîne plus... On peut se donner l'un à l'autre de longues après-midi, et après, on a des soirées de vraie solitude pour rêver!...

Pour rêver! Il me voyait déjà rêvant aux délices des après-midi passées dans ses bras! C'était se presser beaucoup. Je n'étais rien moins que décidée à goûter ces délices, ou plutôt, je n'étais pas trop certaine de les goûter dans ses bras; car, tant qu'à prendre un amant, j'entendais trouver, cette fois, mieux que mon mari. Hélas! et combien peu d'hommes me font envie! J'aurais souhaité l'élu assez beau garçon, mondain élégant,

fêteur, sportsman, et tout de même un peu intellectuel... Tandis que la plupart des hommes qui, physiquement, ne me répugnent pas, sont bêtes comme leur frac. Consultée par moi, sage Clo, tu m'as répondu : « Transige... prends celui qui te « goûte » le plus... » C'était Julien, décidément... Il me « goûtait », comme tu dis : mais enfin, c'était faute de mieux. Il me paraissait un amant convenable pour n'importe laquelle de mes amies; pour moi, j'eusse rêvé quelque chose de spécial, d'unique : j'eusse rêvé l'Amant.

L'Amant une fois choisi, restait le choix du lieu, des circonstances où la rencontre s'accomplirait. Ne faudrait-il pas et que l'amant fût supérieur au mari, et que le décor de l'adultère éclipsât celui du mariage ?... Or, que nous offrent-ils, les prétendants à nos mains gauches ? Des fiacres, des hôtels meublés, des garçonnières inconfortables... Je fis à Julien cette objection...

— Ma foi, répliqua-t-il, je suis tout prêt, si cela doit vous décider, à louer un palais à Venise; mais, croyez-moi, rien ne vaut un rez-de-chaussée soigneusement choisi et meublé par un garçon

qui sait son Paris, comme moi, dans un quartier discret, avec des concierges sûrs... Vous ne voulez pas une réédition de votre mariage, n'est-ce pas? Eh bien! justement, vous trouverez là, au lieu de l'appareil éclatant et indécent dont se pare la cérémonie officielle, — le mystère, le demi-jour, le silence qui conviennent à l'amour vrai.

Ce qui me fit plus d'effet que toutes les phrases sur le mystère qui convient à l'amour, ce furent les assurances de discrétion et de sécurité que Julien me prodigua.

— Rue Nollet, me dit-il, c'est rue Nollet, aux Batignolles. Avez-vous jamais passé rue Nollet, seulement? Non, parce que vous ne bibelotez pas... Il y a, rue Nollet, deux ou trois antiquaires aussi vieux que leurs antiquailles... C'est dans la maison de l'un d'eux. Une porte cochère tout encombrée de bois de fauteuils... Vous entrez là tranquillement, comme qui cherche son petit Louis XV authentique, — vous vous assurez qu'on ne vous observe pas de la rue, et prestement vous traversez la cour... Concierge au fond, la discrétion même; et puis, il en a vu bien d'autres!

Une seule porte au rez-de-chaussée, c'est chez moi... Vous n'aurez même pas besoin de sonner : le plus dévoué de vos serviteurs sera derrière la porte, guettant vos pas, et il vous ouvrira lui-même, à genoux...

Déjà, je ne disais plus non avec autant de fermeté qu'autrefois ; j'étais décidée au fond, et, si je ne l'avouais pas à Julien, je te l'avouais déjà à toi, ma Clo chérie. Ce qui me retenait encore, c'était, mon Dieu ! la timidité, le trac des débutantes. — J'avais peur des approches du rendez-vous, peur d'être espionnée, suivie, aperçue par hasard, peur du commissaire, peur de toutes sortes de choses qui n'arrivent guère, je crois, que dans les romans et dans les drames, au moins parmi les gens qui savent vivre... Et puis, j'avais peur de la cérémonie elle-même. C'est niais, je sais bien, je ne me donne pas pour une Agnès ; mais cela me gênait beaucoup plus que mon mariage. J'étais venue au mariage si parfaitement innocente ! Maintenant, hélas ! je savais !...

Une inspiration merveilleuse me suggéra de

diviser les émotions. « C'est convenu, dis-je à Julien, j'irai rue Nollet... » Il voulut aussitôt se jeter sur moi, toucher des arrhes... « Tout beau, repris-je en l'écartant. J'irai rue Nollet; j'irai chez vous, j'y resterai même un peu de temps; mais vous me ferez le plaisir, vous, de ne pas y être. »

Il répéta, tout penaud :

— De ne pas y être?... Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Je veux faire une répétition à blanc... Je veux me rendre compte par moi-même de votre installation, voir la rue, la maison, les concierges, l'appartement... Si tout cela me convient, eh bien... je reviendrai une autre fois et je vous permettrai de me rejoindre... Pas d'objections! Vous savez que je suis têtue!...

Il le savait. Il se résigna. Nous convînmes que, le lendemain, il préparerait son « aimoir », comme s'il s'agissait de la grande fête; qu'il s'en irait faire un tour à la campagne (je ne le voulais même pas dans Paris!) — et que, moi, je me rendrais rue Nollet; je pénétrerais dans le sanctuaire, j'y demeurerais tant qu'il me plairait, prenant l'air de

la maison, inspectant le théâtre de ma chute prochaine.

Je te vois rire d'ici, petite Clo! Tu te dis : « Cette pauvre Fanny a été bien naïve; elle est venue au gîte, pensant le trouver vide, et elle s'y est fait prendre par le déloyal chasseur... » N'est-ce pas que voilà la première idée qui t'est venue ? Eh bien! chère, tu te trompes. Le chasseur fut peut-être un imbécile, mais il fut un imbécile loyal. Quand j'entrai au gîte, ce gîte était vide : il l'était encore quand je sortis. Mais je vais trop vite à te conter cette importante équipée.

Il était environ cinq heures du soir quand, voilée d'une voilette tellement épaisse qu'elle faisait retourner les passants, je descendis d'un fiacre devant le numéro 5 de la rue Nollet. J'avais choisi ce numéro au hasard, tu penses bien. Il se trouva précisément que je débarquai devant quatre ou cinq commères, assises sur leur porte à tricoter et à bavarder, et qui me dévisagèrent... L'une d'elles même, pendant que je descendais vivement la rue, s'approcha de mon cocher et lui

parla... Vois-tu, ma Clo, quels dangers l'on court? Dire que des femmes font ces choses sans inquiétude, plusieurs fois la semaine... Moi, j'étais déjà loin; je commençais à respirer... Il s'agissait maintenant d'entrer au 95 sans se faire remarquer... Je marchai plus doucement : de loin, j'aperçus les fauteuils de l'antiquaire. Et il me prit aussitôt une envie folle de m'en retourner. Seule, la pensée du ridicule dont je me couvrirais aux yeux de Julien me donna le courage d'avancer.

La maison, d'ailleurs, ne me plaisait pas du tout. La façade pauvre et assez malpropre; une boutique de vieilleries poudreuses occupant le rez-de-chaussée; ce que Julien avait pompeusement appelé la « porte cochère » était un misérable couloir, à peine assez large pour y glisser une voiture à bras. Je ne m'arrêtai pas à examiner les bois de fauteuil, je t'en réponds, d'autant que l'antiquaire, flairant une cliente, sortait déjà de son échoppe. Je traversai lestement la cour, je me précipitai dans le bâtiment du fond, et je touchais la porte du sanctuaire quand une voix appela derrière moi.

— Madame?

Je me retournai, prête à m'évanouir. Une grosse femme à cheveux gris et à lunettes me rejoignit et me dit, sur un ton, d'ailleurs, des plus gracieux :

— C'est Madame qui devait venir?...

— Oui, balbutiai-je... je devais...

— Bon! bon! madame... C'est que M. Julien nous a dit de laisser entrer Madame... Si Madame a besoin de quelque chose, la sonnette est à côté de la cheminée de la chambre à coucher...

Et elle me regardait en disant cela; elle m'inspectait! Sans doute, elle voulait voir la tête de « la nouvelle ». Enfin, elle me laissa tranquille; je fermai au verrou la porte d'entrée. J'étais dans la place.

Trois pièces, ou plutôt une antichambre assez obscure et deux pièces qui y accédaient directement et communiquaient aussi entre elles. L'une était le salon, destiné aux « premiers baisers à travers la voilette »; l'autre était la chambre des voluptés promises. Toutes deux, au premier coup d'œil, me parurent assez bien meublées, — du

meuble ancien vulgaire (l'antiquaire d'à côté, pensai-je), mais, au moins, pas de turquerie ni de chinoiserie de pacotille, rien qui sentît l'hôtel, le logement garni. Puis, ce qui me plut, ce fut un jardinet de curé, devant les deux fenêtres, un peu de feuilles et d'herbe, inattendues dans ce coin de Paris... Sur un guéridon, dans le salon, un gros bouquet de roses, un bouquet du quartier, mal fichu, acheté par la grosse concierge, sans doute à un éventaire roulant... « Tout de même, pensai-je, c'est gentil... » Et maintenant, bien certaine que Julien n'était pas là, je regrettais presque son absence.

— Pauvre garçon... comme je l'ai tourmenté. Je crois qu'il m'aime assez... S'il était ici?...

Je me forçai à imaginer la scène. Je m'hallucinai à plaisir. J'entendis tous les mots qu'il m'aurait dits, je sentis aussi toutes les caresses qu'il m'aurait faites. Et cette suggestion suffit à me rendre hargneuse, comme je le suis toujours avec lui, lorsqu'il essaye d'être entreprenant. Pourquoi cela? Ah! Clo! je ne le sais pas!... Je crois que je suis un peu détraquée, — comme nous toutes,

capable de désirer des choses folles, et froide avec cela, hostile devant les réalités. N'importe! je voulais répéter la scène jusqu'au bout. Je quittai le salon, j'entrai dans la chambre à coucher... Là, je lui aurais dit, certainement : « Laissez-moi... laissez-moi seule, je vous appellerai... » Et je me serais dévêtue, la porte fermée...

Debout, dans cette chambre humide malgré la saison, comme tous les rez-de-chaussée inhabités, et qui sentait la poussière, comme toutes les chambres qui jamais ne sont faites à fond, je compris quelle horreur m'eût pénétrée à me déshabiller là... Tu la connais, n'est-ce pas, cette répugnance à ôter ses vêtements devant des murs et des meubles qui ne sont pas à soi, qui n'ont pas l'habitude de vous voir nue ? J'allai vers le lit, un faux Louis XVI horriblement truqué; je l'ouvris hardiment... Les draps empestaient la lessive parisienne, toute crue, la lessive au chlore, exécutée sans doute par quelque blanchisseuse des Batignolles, amie de la concierge... Et soudain j'évoquai toutes les femmes qui déjà s'étaient glissées dans ces draps-là, et qui avaient

donné leur corps à Julien... Combien de femmes ? et quelles femmes ? Des filles ; des petites bourgeoises « levées » au hasard d'une flânerie (il m'a raconté quelques histoires de ce genre)... des femmes du monde, aussi... la baronne Spargan, par exemple, qu'il appelle galamment aujourd'hui : la plus vieille grue d'Israël. Toutes, elles étaient montées sur ce chevalet d'amour, pour de l'argent ou pour du plaisir, afin de procurer une secousse agréable au jeune Julien Corambret, attaché aux Affaires étrangères. Maintenant, c'était mon tour... Je ne me déshabillai pas ; mais je voulus pousser l'épreuve aussi loin que possible, et, toute vêtue, je m'étendis sur le lit. Il me sembla aussitôt que j'étais une fille et que j'attendais le maître, mon maître et celui de toutes mes pareilles qui avaient passé là avant moi. Je n'ai pas un tempérament bien impérieux, certes... mais, je te le jure, ma Clo, tout ce que j'ai de tempérament fut anéanti du coup. Je sautai de ce lit avec une sorte d'horreur ; je le refermai, pour ne plus voir l'entre-bâillement cynique des draps...

Et je vis clairement, alors, toutes les tares de cette retraite, destinée seulement à ce que l'amour a de moins noble, où l'on entrait pour cela seulement, que l'on quittait après, comme une sorte de chalet de nécessité amoureuse. Ceux qui y passaient une heure de hâtives caresses n'avaient pas le temps d'apercevoir que les tentures se rongeaient aux plis, que la poussière s'accumulait dans les angles, que jamais une main soigneuse ne rangeait les bibelots sur les guéridons et la cheminée. Des épingles à cheveux traînaient dans une coupe. J'ouvris au hasard un tiroir de commode : je trouvai pis. Non, il n'avait pas d'âme, ce petit rez-de-chaussée; il n'était à personne; il était le domicile du désir passager, l'abri de deux sexes en émoi pour quelques minutes...

... Je me suis sauvée de là, me jurant de n'y jamais remettre les pieds. Car, si j'appartenais là à Julien, je sens que je souffrirais, décuplées, les mêmes brûlures morales que j'y ai souffertes, seule... J'en ai conclu cette désolante vérité, ma Clo chérie, que je ne suis pas faite pour l'adul-

tère... Et je me disais le soir même, en dînant, tête-à-tête avec mon mari : « A-t-il de la chance, tout de même, cet animal-là ! »

Et Julien ?

Je m'en suis débarrassée bien simplement. Je lui ai écrit un petit billet parfumé qui disait :

« *Mon cher ami, je vous ai attendu, hier, chez vous, pendant trois heures. Si vous avez cru qu'il ne fallait pas venir, vous êtes bien naïf. Sinon, vous êtes bien impoli. Dans les deux cas, j'aime mieux laisser notre amitié où elle en est. Bonjour !* »

Le Mari de Mlle Heudier

Le Mari de Mlle Heudier

Je crois que je ne vais plus encombrer longtemps cette vallée de larmes. Il n'y avait qu'un événement dans ma vie de vieille fille résignée et, somme toute, assez gaie malgré les années et la solitude. Voilà que cet événement disparaît; il n'est plus, il n'a jamais été : c'était une erreur. Il me reste ma chienne Moustache, mon harmonium et le souci de mon salut éternel... Hum ! c'est maigre. Si j'étais une jeune personne en mal d'amour, j'aurais au moins

la ressource d'écrire mes chagrins secrets sur un petit cahier joliment relié... Mais on ne prend pas d'habitudes nouvelles à quarante-trois ans!

J'ai été amoureuse et aimée depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à ces quarante-trois ans-là : jusqu'à hier, deux heures et demie. Y a-t-il beaucoup de beautés professionnelles, à Paris ou à Londres, qui pourraient se vanter d'autant? Et jamais de dispute, jamais d'infidélité, trente-neuf années de parfait amour.

Voici comment cela avait commencé :

Mon père était un modeste employé des contributions, un de ceux qui n'arrivent jamais aux grades supérieurs parce que, chaque fois qu'une bonne place est vacante, un autre, moins timide ou plus protégé, se hâte de la prendre. Il a végété jusqu'à sa mort dans le canton de la Sarthe où on l'avait nommé au lendemain de son mariage, où je suis née, où j'ai été élevée.

C'est là, à Givry, que je fis la connaissance de « mon mari ». Tout de suite, mes parents, les siens et moi nous l'avions appelé ainsi, ce petit

Lucien, qui venait à chaque vacance passer deux mois chez ses parents, nos voisins. C'était le fils d'un contrôleur des Directes, brave homme chargé de famille qui avait grand'peine à nourrir, de son pauvre traitement, une femme et cinq enfants. Auprès des Letertre, mes parents, pourvus de petites rentes et n'ayant d'autre enfant que moi, paraissaient presque riches. Mon consentement spontané au « mariage » avec Lucien ne fut donc entaché d'aucune pensée intéressée : d'ailleurs, nous avions quatorze ans l'un et l'autre, — lui deux mois de plus que moi. A cet âge, l'argent n'embarrasse guère les projets.

Nous fûmes, Lucien et moi, de gentils amoureux... Il était extrêmement timide, très bon, quoique un peu « en-dessous », comme l'on dit; je le menais à ma guise. Je lui avais imposé la conviction qu'il était mon mari : il l'acceptait. Être mon mari, cela consista, entre quatorze et dix-huit ans, à vivre dans mes jupes, comme un petit frère en vacances, les mois d'août et de septembre. Nous nous embrassions quelquefois : cela nous donnait à peu près autant d'émotion que

les tapes et les chiquenaudes qu'il nous arrivait aussi d'échanger... (Je commence à croire, après quarante-trois ans de tranquillité, que je suis d'un tempérament assez froid : quant à Lucien, jusqu'au moment où il me quitta, c'était une vraie petite fille, et le plus innocent des deux n'était peut-être pas moi.)

A dix-huit ans, il fallut nous séparer. Les Letertre, grâce à la protection d'un député de l'endroit, avaient trouvé pour Lucien une position inespérée : on le donnait comme compagnon de voyage à un Anglais très riche, lequel voulait, ayant toute sa vie parcouru le monde pour ses affaires, le visiter enfin pour son plaisir. Il souhaitait un jeune Français pour lui tenir société, estimant que la conversation des Français est plus particulièrement vive, spirituelle, divertissante. Lucien, malgré le chagrin réel qu'il montra de me quitter, me parut enivré de la pensée de parcourir le monde... Les projets d'avenir ne furent pas oubliés : « Dès que le vieux marchand de savons (c'était l'Anglais : *Robinson's Soap)* m'aura donné assez de guinées, je le lâcherai et je reviendrai

t'épouser... » Combien de temps faudrait-il pour avoir *assez de guinées?...* Nous ne précisions pas; mais évidemment ce serait un temps très court, et le mariage n'était plus qu'une affaire de mois. Je me grisai un peu à l'ivresse de Lucien : il y eut des rires, avec des larmes, dans nos adieux.

Ceci se passait il y a... vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans! Ce qui suffit à une femme, d'ordinaire, pour fonder sa famille, et souvent pour voir une autre génération succéder à ses enfants! Moi, j'ai attendu le mariage, la famille, la vie, pendant vingt-cinq ans. Je sais bien qu'on ne me croirait pas, ou qu'on me croirait folle, si je faisais cette confidence à tout autre qu'à moi-même. Pourtant, c'est la vérité. Vingt-cinq années durant, ma seule raison de vivre et de trouver la vie presque agréable fut que j'aimais quelqu'un et que ce quelqu'un m'aimait. La destinée ne me gâtait pas : je perdis mon père, puis ma mère; le peu d'argent que je possédais fut diminué de moitié, un jour, par l'infidélité d'un notaire : je restai tout de

même vivace et pleine d'espoir, confiante dans la revanche que me gardait l'avenir...

Sans avoir une seule fois, en vingt-cinq ans, revu Lucien?

Oui, sans l'avoir revu. J'ai cru sincèrement tout ce qu'il m'écrivait, car, pendant ces vingt-cinq ans, j'ai reçu de Lucien, assez régulièrement, des lettres où rien ne démentait nos espoirs d'avenir, et qui, toutes, me semblaient empreintes de la même bonne amitié que je mettais dans les miennes. Il en voyait, du pays, pendant ce temps-là, ce petit Lucien : l'Égypte, le Nord de l'Afrique, la Russie, l'Inde, les Amériques, il lui fallait parcourir tout cela en compagnie de Robinson's Soap... De temps en temps, il traversait la France; mais si vite, si pressé, que toujours il lui manquait les vingt-quatre heures nécessaires pour toucher à Givry et voir « sa femme ». Sa femme! il m'appelait toujours ainsi dans ses lettres. Moi, je répondais : « Mon cher mari. »

*
* *

Hier, vers deux heures, comme j'étudiais sur mon harmonium un morceau que je dois jouer à l'église dimanche prochain, ma petite domestique vint m'avertir qu'une dame me demandait. C'était une ancienne amie de mes parents, devenue un personnage assez important dans l'Université : inspectrice générale des écoles primaires, je crois. Elle s'arrêtait à Givry, bien aise de montrer sa fortune à ceux qui l'avaient connue jeune fille. Nous causâmes environ une demi-heure, nommant tour à tour ceux que nous avions connus. A la fin elle me dit :

— Et M. Letertre, êtes-vous toujours en relation avec lui ?

— Lucien Letertre ?

— Oui, celui qui est marié en Angleterre, dans le Derbyshire.

J'eus la force de répondre : « Non, je l'ai perdu de vue... » et de demander quelques détails. Elle me les donna sans se faire prier. Le ministère l'ayant envoyée en mission en Angleterre pour étudier l'organisation des écoles ouvrières, elle avait passé récemment quelques jours dans les manufactures du centre. Et qui avait-elle rencontré, à Derby, dans la fabrique de « Robinson's Soap » ? Tout simplement *mon mari,* Lucien Letertre, héritier du vieux Robinson, marié, père de trois enfants...

Quand je me suis retrouvée toute seule, j'ai un peu pleuré, puis je me suis moquée de la vieille bête que j'ai été, de croire qu'un homme reste fidèle vingt-cinq ans à un souvenir. Il est vrai que moi, à ce même souvenir, j'ai donné toute ma jeunesse, et une certaine beauté qui eût pu me valoir un mari peut-être... Je me mis à écrire à Lucien sur ce ton, lui reprochant surtout le mensonge inutile de ses lettres. Puis la réflexion m'ar-

rêta. Grâce à ce mensonge, j'ai tout de même vécu vingt-cinq années presque heureuse. J'ai été mariée, pendant vingt-cinq ans. Qu'eussent-elles été ces vingt-cinq années, sans l'illusion où Lucien m'a entretenue? Peut-être il a compris cela, lui. C'est ce qui l'a empêché de me dire, il y a neuf ans, quand il s'est marié : « Ma pauvre Adèle, il ne faut plus penser à moi... »

Soyons forte et ne pleurons pas trop. J'ai imaginé vingt-cinq ans que j'étais mariée; aujourd'hui, je suis veuve ou divorcée, voilà tout. Et puis, j'y pense... Il a trois enfants. Si je lui écrivais une bonne lettre, bien affectueuse, pour lui demander de m'en envoyer un, un que j'élèverais ici, moins richement que là-bas, peut-être, mais comme un petit Français, parlant la langue que parlait son père, lorsqu'il était amoureux de moi? Vrai, Lucien ne peut pas me refuser cela; et, d'élever ce petit, cela me ferait peut-être prendre en patience le chemin qui va de ma maison au cimetière...

Me voilà toute ragaillardie à cette idée. Allons! vieille folle d'Adèle Heudier, prends tes lunettes

et ta meilleure plume, écris à l'héritier de *Robinson's Soap*.

Avec un peu de courage et de bonté, on a toujours raison de la méchante destinée. Tu seras mère, comme tu as été mariée — en imagination!

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

NOV 1 0 1999

JAN 0 6 2000

a39003 002139094b

CE PQ 2383
.P6D5 1897
C02 PREVOST, MAR DERNIERES
ACC# 1414161